

**PAGES  
MANQUANTES**



PROVINCE DE QUEBEC  
(CANADA)

# TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

## TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

## CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

## POUVOIRS HYDRAULIQUES

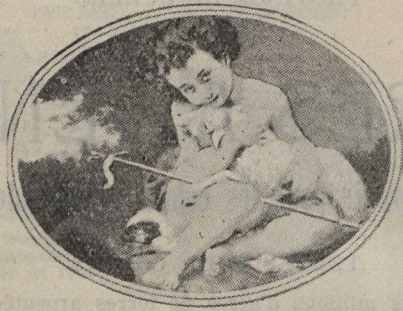
Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du " Guide de Colon " au

**MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.**





## Notre Canada

Il est sous le soleil une terre bénie,  
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,  
Où, répandant ses biens la nature agrandie,  
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants



Sur ces bords enchantés, notre mère, la France,  
A laissé de sa gloire un immortel sillon,  
Précipitant ses flots vers l'océan immense,  
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.



Heureux qui la connaît, plus heureux qui l'habite,  
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux  
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,  
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

Octave CREMAZIE.





# La Revue Populaire

**Paraît tous les mois**

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts  
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :  
Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts  
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier Bessette & Cie**  
Editeurs - Propriétaires,  
200, Boulv. St-Laurent,  
**MONTREAL**

**Vol. 2. No 6. Montreal, Juin 1909**

## Lafontaine

La célébration de la fête nationale prend, cette année, à Montréal, un éclat inaccoutumé du fait qu'elle marque le 75<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de notre Société Saint-Jean-Baptiste. Et pour conserver de l'événement une oeuvre tangible, il a été proposé de commencer un mouvement pour aboutir à la pose d'une statue de Louis-Hippolyte Lafontaine dans le parc qui porte son nom.

Lafontaine fut le premier de nos grands hommes politiques. Nous lui devons d'autant plus, que c'est au lendemain même des troubles de 1838 qu'il entreprit la grande tâche d'épargner, à nos pères, la situation qui était, et qui est encore, celle des Irlandais dans leur pays.

Lafontaine naquit à Boucherville en 1807. Son père était un ancien député. Après des études fort brillantes, il fut reçu avocat et, comme tel, ne tarda pas à devenir l'inséparable ami de Morin, figure modeste mais très méritoire.

Quand Lafontaine vit, en 1837, que le peuple prenait les armes, il se tint à l'écart, puis partit pour l'Europe. Il fut tout de même arrêté, à son retour, mais relâché sans procès.

Il se présenta dans Terrebonne; or, le parti anglais employa un système de terrorisation telle, qu'il s'effaça. Son ami Baldwin le fit élire en plein Ontario, dans la quatrième subdivision d'York. Plus tard, Baldwin ayant été battu dans sa province, Lafontaine lui fit donner le mandat de Rimouski.

La Providence ayant voulu qu'un homme d'élite, sir Charles Bagot, succède à Sydenham, Lafontaine et Baldwin purent, à la faveur des moyens constitutionnels commencer la série de luttes constitutionnelles auxquelles nous devons nos libertés politiques. Sous Elgin, un autre gouverneur cher aux Canadiens, le règne de la terreur reprit. Les torries allèrent jusqu'à insulter Elgin en pleine rue, à incendier le parlement et les demeures des chefs canadiens et de leurs principaux alliés.

La paix fut rétablie par un déploiement de force militaire et la série des réformes continua. Mais un élément nouveau s'étant introduit, qui trouvait Lafontaine trop lent, celui-ci se retira de la politique à l'âge de 44 ans. Après avoir été juge pendant une dizaine d'années, la mort vint nous l'enlever, et les regrets qui éclatèrent partout, dans les deux Canadas, donnèrent la mesure de l'estime extraordinaire où l'on tenait toujours ce grand Canadien.

Lafontaine fut le type accompli du politique qui a foi dans les moyens honorables, dans les procédés patients mais fructueux. Il fut en cela l'opposé de L.-J. Papineau, lequel ne mesurait pas ses élans et dépassait les bornes, au détriment et au péril des intérêts qu'il croyait promouvoir. La mémoire de Lafontaine est impérissable parce qu'il a construit, parce que sa formule administrative contenait des germes sélectionnés de liberté et de progrès, parce qu'il sut préserver, après 1838, l'Arche d'Alliance canadienne-française des attouchements de gens, patriotiques, sans doute, mais téméraires, dangereux, en tout cas improductifs.





# L'Union des deux Races <sup>(1)</sup>

Par L'Hon. M. R. LEMIEUX, Ministre des Postes Canadiennes

LA population du Canada est composée des meilleurs éléments sous le soleil. Nous avons ici—en nombre prédominant—des hommes d'origine britannique. Je n'ai jamais caché mon admiration pour cette grande nation et j'ai souvent dit à mes compatriotes que nous avons beaucoup à apprendre de nos concitoyens de langue anglaise. La civilisation moderne, je n'exagère pas, doit beaucoup à l'Angleterre. Aucun peuple, je crois, n'a mieux compris l'art de gouverner les hommes que le peuple anglais. Le drapeau de la Grande-Bretagne partout où il se déroule à la brise est le symbole de la liberté et de la justice.

Ne vous étonnez pas d'entendre un Canadien d'origine française s'exprimer ainsi, et permettez-moi de répéter ici ce que j'ai déjà dit dans ma province natale. Les Canadiens-Français soit les descendants d'une race essentiellement chevaleresque. Comme d'autres, ils peuvent avoir leurs défauts—personne n'est parfait ici-bas,—mais ils ont la mémoire du cœur. Fidèles aux vieux souvenirs et aux traditions du passé ils ne peuvent ignorer que depuis 1774, en vertu de l'Acte de Québec, tous leurs droits leur ont été garantis.

Leur religion, leur langue, leurs lois, leurs coutumes ont été respectées. Sous l'autorité du Parlement, ils ont obtenu et conservé tous ces privilèges. Comment pourraient-ils oublier un traitement aussi généreux?

Après la cession du Canada en 1763, les soixante mille paysans abandonnés sur les rives du Saint-Laurent, acceptaient courageusement le nouveau régime. A une époque où en Angleterre et dans la plupart de ses colonies, les droits des catholiques romains étaient méconnus, une loi spéciale fut passée à Westminster qui leur garantit cette entière liberté que, même aujourd'hui, leurs coreligionnaires n'obtiennent pas toujours dans certains pays civilisés.

Les Canadiens-Français s'initièrent graduellement au gouvernement autonome, jusqu'au moment où, date mémorable, un des leurs fut appelé par la volonté populaire, à diriger les destinées du pays. Vous me permettez de dire que de pareils incidents dans l'histoire du pays ne peuvent que hâter l'union tant désirée entre les deux races. N'oubliez pas, messieurs, que si pour quelques-uns, la loyauté est une question de sentiment, et pour d'autres une question d'intérêt; pour nous, Canadiens-Français, elle est à la fois une question d'intérêt et de sentiment. Est-il besoin de dire que dans la province de Québec, nous sommes avant tout Canadiens? Nos aspirations, notre idéal, nos devoirs, nos intérêts, tout se concentre sur le Canada. Depuis plus de trois siècles les hommes de mon sang ont fait de la terre canadienne leur patrie. Les missionnaires et les découvreurs, les guerriers, les coureurs des bois et les paysans consacrèrent leur vie à ce pays; ils le sillonnèrent en tous sens, tantôt dans les forêts impénétrables, tantôt à travers la monotone prairie, sur les grands lacs et dans les méandres sinueux de nos rivières, en butte aux privations de toutes sortes, traqués par des ennemis sans cesse aux aguets, n'ayant d'autres

(1) Péroration d'un magistral discours prononcé devant le Board of Trade de Londres l'an dernier. En temps ordinaires, ce serait, pour la forme et le fond, une pièce à conserver; à plus forte raison à une époque où la question de race est si souvent soulevée.





**L'Hon. M. R. Lemieux, Ministre des Postes Canadiennes.**



soucis que de porter toujours plus loin l'oeuvre de la civilisation, partout où se trouvait un être humain à secourir.

Ce n'est pas, entendez bien, par delà l'océan que les descendants de ces pionniers iront à l'école du devoir et de l'honneur. C'est dans l'histoire du Canada, qui est celle de leurs ancêtres, qu'ils vont aviver la pure flamme de leur patriotisme.

Monsieur le président, j'appartiens à la minorité, et vous, à la majorité. Ce pays, grandit très vite. L'Ouest est envahi par une armée de colons: ils nous arrivent de tous les points du globe. Le jour viendra peut-être où toutes ces races nouvelles seront absorbées ou assimilées, mais c'est là certes, un problème plus compliqué que certains ne se l'imaginent. D'ici là, nous ne savons pas quels conflits peuvent surgir, mais une chose dont je suis certain, c'est que mes compatriotes, eux, ne renonceront jamais à leur nationalité. Ils seront toujours Canadiens. J'ajoute que c'est dans l'union et l'amitié des deux races, française et anglaise, que réside l'avenir du Canada.

Il y a trois cents ans, Québec était fondé par Champlain—Champlain le sage gouverneur et le hardi explorateur. C'est du promontoir de Québec qu'a jailli comme une source pure, le flot civilisateur qui s'est répandu sur toute l'Amérique Septentrionale. En 1759, les plaines d'Abraham furent le

théâtre d'une bataille à jamais mémorable. La prise de Québec, malgré la glorieuse revanche de Ste-Foye, mit fin à la domination française au Canada, et par le traité de Paris, l'Amérique passa sous le drapeau britannique. Cet événement devait faire époque dans l'histoire moderne; c'est une date inoubliable dans les annales du Nouveau-Monde.

Bientôt, le peuple célébrera le troisième centenaire de la fondation du vieux Québec, et notre Gouverneur-Général a eu l'heureuse inspiration de dédier à la nation canadienne les deux champs de bataille historique où vos ancêtres et les nôtres se livrèrent le suprême combat. Quel plus bel hommage rendu à la valeur des deux armées, que cette dédicace solennelle des champs de bataille, témoins de tant de vaillance et de tant d'héroïsme!

Les plaines d'Abraham et le champ de Ste-Foye resteront désormais comme les deux feuillets d'un grand livre, où les générations futures iront apprendre que les grandes guerres comme les grands orages éclaircissent et purifient l'atmosphère, que le sang versé sous les murs de Québec a cimenté les bases d'une nouvelle nation, a uni les fils de ceux qui combattaient sous deux illustres généraux, et leur a assuré à jamais, j'en ai le ferme espoir, une ère de paix et de liberté sous l'égide de la constitution britannique.

## Au long de la route

*Au seuil de la route que le soleil dore,  
On trouve à foison des fleurs près d'éclorre  
Sur les lits de mousse des jeux et des ris,  
Et partout, partout, tant de coeurs amis!...*

*Puis le soleil brûle d'ardeurs épuisantes;  
La beauté, la gloire sourient enivrantes,  
Les jours sont trop courts, trop longues les nuits...  
Et déjà bien moins, moins de coeurs amis.*

*Le soleil pâlit au bout de la route,  
Les pieds sont bien las et le dos se voûte,  
Le front est très lourd, le coeur plein d'ennui...  
Et, parfois, plus un, plus un seul ami!*

*Mais du ciel immense traversant la voûte,  
Par delà nos yeux continue la route,  
Un soleil nouveau pour toujours y luit,  
Et là se rejoignent tous les coeurs amis.*





La Bourgade d'Hochelaga (1)

## Le Premier Européen à Montréal

Par E.-Z. Massicotte



A journée du samedi, 2 octobre, 1535, est plus qu'à demi écoulée et parmi les sauvages qui habitent la bourgade d'Hochelaga, il s'est produit un grand émoi, car la nouvelle circule que des êtres à peau blanche, barbus, recouverts d'habits aussi étranges

que magnifiques, s'avancent dans de grosses embarcations et remontent le fleuve sous la poussée du vent.

Ces êtres si différents des naturels du

pays sont bons et sympathiques, puisqu'à tous ceux qui les ont approchés depuis le bas de l'île, ils ont remis des cadeaux d'une valeur inestimable et qu'on ne pourrait trouver nulle part ailleurs, en ce pays. Imagine-t-on alors, combien cet événement inouï avait aiguillonné la curiosité des enfants des bois et en quel nombre ils s'étaient portés sur le rivage pour voir ce qui adviendrait de ces visiteurs inattendus?

\* \* \*

Le lecteur a compris de quel événement nous parlons. Les deux grosses barques qui refoulent le courant portent les premiers européens qui aient pénétré jusqu'à la bourgade d'Hochelaga, site de la future métropole canadienne. Ces européens ne nous

(1) La gravure ci-dessus représente Jacques-Cartier arrivant devant l'île de Montréal (d'après un dessinateur anglais).



sont pas tous connus. Cependant, on sait que Jacques Cartier était le chef de l'expédition, qu'il était accompagné de quatre gentilhommes : Claude de Pontbriant, échançon du dauphin, de France, Charles de la Pommeraie, Jean Gouyon, et Jean Pouillet, puis de Marc Jalobert, capitaine de la *Petite Hermine*, de Guillaume Le Breton, capitaine de l'*Emérillon* et, enfin, de vingt-six matelots.

Cartier avait quitté Québec le 19 septembre sur l'*Emérillon*, dans l'intention de se rendre à Hochelaga, mais, le 28 septembre,

pels des Sauvages et il ordonna d'approcher les barques. "Ils nous firent un bon accueil, dit le grand marin... témoignant une joie merveilleuse, les hommes dansant en une bande, les femmes en une autre et les enfants aussi. Ils nous apportèrent quantité de poissons, ainsi que du pain fait avec du blé d'inde et les jetaient à l'envi dans nos barques, en sorte que tous ces vivres semblaient tomber de l'air."

"Voyant la joie de ce peuple (2), Cartier descendit à terre accompagné de plusieurs de ses gens; et tout aussitôt les sauvages s'at-



Jacques Cartier en route pour la bourgade Hochelaga (d'après une vieille gravure).

force lui fut d'abandonner son navire sur le lac Saint-Pierre, car ne connaissant pas le bon chenal, il craignait d'échouer ou de sombrer. C'est alors qu'il partit sur deux barques avec les personnes que nous venons de mentionner.

\* \* \*

N'ayant pu aller plus loin que le Sault Saint-Louis (1), Cartier répondit aux ap-

(1) Les historiens Bibaud et Ferland prétendent que Cartier s'arrêta au Pied du Courant, mais les abbés Faillon, Verreau et Proulx qui ont étudiés spécialement le récit de Cartier et ont examiné les lieux, sont

troupèrent autour de chacun d'eux sur le rivage, en leur donnant mille témoignages d'amitié; tandis que, de leur côté, les femmes qui tenaient des enfants dans leurs bras les leur présentaient pour qu'ils les touchas-

tous trois d'avis que le célèbre découvreur se rendit jusqu'au Sault. Lire, à ce sujet, la note 2, page 500, Vol. I de l'*Histoire de la Colonie Française*, par l'abbé Faillon, ainsi que la savante dissertation de l'abbé J. B. Proulx, dans le *Bazar* de 1886.

(2) Après avoir lu presque tous les récits de la visite de Cartier à Hochelaga, nous avons choisi de préférence le texte de Faillon parce qu'il nous semble le plus précis, le plus clair et le plus agréable.



sent. Cette fête publique dura une demi-heure et au-delà. Touché de leur bonne volonté pour lui et de leurs largesses, Cartier fit ranger et asseoir toutes les femmes et leur distribua des chapelets d'étain ou d'autres menus objets et donna des couteaux à une partie des hommes; puis, il se retira à bord de ses barques pour souper et passer la nuit. Le peuple, pendant cette nuit, demeura sur le bord du fleuve, à l'endroit le plus voisin des barques, faisant des feux de réjouissances, se livrant à des danses en signe d'allégresse...

"Le lendemain, dimanche, dès le grand

que l'on fermait avec des barres... Sur diverses parties de la palissade régnaient des espèces de galeries chargées de roches et de cailloux, pour se défendre en cas d'attaque... Cette clôture renfermait environ cinquante maisons, longues chacune de cinquante pas au moins, et larges de douze à quinze, toutes construites en bois et couvertes de grandes écorces, artistement cousues les unes avec les autres. Chaque maison se divisait en plusieurs pièces, et dans le haut était un grenier pour y serrer le blé-d'Inde destiné à faire le pain. Il y avait aussi dans ces maisons de grands vaisseaux de bois semblables



Jacques Cartier à l'intérieur de la bourgade (d'après un tableau de notre fameux dessinateur J. N. Marchand).

matin, Cartier prit son habit d'ordonnance et fit mettre en ordre ses gentilshommes et ses mariniens afin d'aller visiter Hochelaga et reconnaître la montagne auprès de laquelle était située cette bourgade. Il laissa huit de ses matelots pour garder les barques, et partit avec tous les autres, étant conduit par trois sauvages d'Hochelaga...

"Cette bourgade qui avait la forme ronde dans son pourtour était défendue par une palissade formée de pièces de bois dont l'assemblage donnait à la coupe de cette clôture l'air d'une espèce de pyramide... Le tout avait environ la hauteur de deux lances. On n'y entraient que par une seule porte,

à des tonnes, où l'on mettait le poisson, surtout des anguilles, après les avoir fait sécher à la fumée durant l'été, dont on faisait ainsi de grandes provisions pour tout l'hiver...

"Les trois sauvages qui servaient de guides aux Français les conduisirent enfin au milieu de la bourgade, dans une place carrée, grande de chaque côté d'environ un jet de pierre et environnée de maisons; et comme ces guides ne pouvaient leur parler que par gestes, ils leur firent signe de s'y arrêter.

"Aussitôt toutes les femmes et les filles de la bourgade s'assemblèrent dans la place, une partie d'entre elles chargées d'enfants qu'elles tenaient en leurs bras et toutes se mi-



rent à leur donner les marques d'amitié ordinaires à ces peuples, pleurant de joie de les voir et les invitant par signes à toucher leurs enfants."

\* \* \*

Des hommes apportèrent alors un personnage âgé et perclus, puis le déposant aux pieds de Cartier, considéré, sans doute, comme un envoyé céleste, lui firent entendre, par signes, que c'était leur chef et qu'il ferait grand plaisir à tous s'il voulait le guérir.

Cartier ne pouvant leur expliquer qu'il n'avait pas le don des miracles se résigna à frotter les bras et les jambes du chef indien; il fit de même à plusieurs autres malades, puis "il adressa à Dieu des prières en leur faveur et se mit à réciter le commencement de l'évangile selon saint Jean" que tout le monde écouta attentivement et religieusement.

Cartier distribua, ensuite, à tous les naturels, des cadeaux variés, puis "il ordonna à ses gens de sonner de la trompette et de jouer d'autres instruments de musique; ce qui, par sa nouveauté devait beaucoup frapper ces sauvages, et les remplit, en effet, d'étonnement et d'admiration..."

"Etant sortis d'Hochelaga, ils furent conduits par plusieurs hommes et plusieurs femmes à la montagne voisine; et, arrivés sur cette hauteur, ils purent de là prendre connaissance du pays. Ils admirèrent la beauté des alentours, comme aussi le cours majestueux et la largeur du grand fleuve, qu'ils suivaient des yeux autant que leur vue pouvait s'étendre; enfin l'impétuosité du saut où leurs barques étaient restées; ce qui fut cause que Cartier, charmé des points de vue qu'il découvrait de là, nomma cette montagne le *Mont-Royal*, d'où est venu le nom de *Montréal* donné à l'île où cette petite montagne est assise." (1)

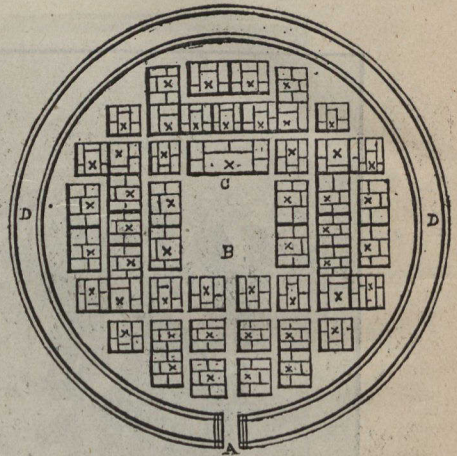
Cartier retourna le même jour (3 octobre). Ses matelots mirent à la voile salués par les regrets des sauvages qui regardèrent pendant longtemps, s'éloigner puis disparaître, vers le nord, ces embarcations mystérieuses.

\* \* \*

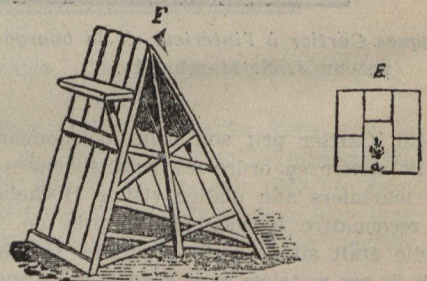
Que devint ensuite Hochelaga?

Cartier y retourna de nouveau, dans deux barques, en 1541. Il était accompagné, cette fois, du capitaine Martin Paimpont, et il avait l'intention de remonter le Sault Saint-Louis, puis de s'avancer jusqu'à la source du grand fleuve, espérant ainsi, atteindre une contrée riche en mines d'or ou d'argent, peut-être même les Indes. Les renseignements qu'il obtint des aborigènes le dissua-

*Plan de la bourgade d'Hochelaga, (d'après Ramusio).*



A, porte; B, carré; C, maison du chef; D, palissade de défense.



E, plan d'une maison; a, entrée et place du feu; F, section d'une partie de la palissade.

dèrent, toutefois, de cette entreprise.

Deux ans plus tard (1543), le pilote Jean Alphonse, sur l'ordre de Roberval, se rendit jusqu'à Hochelaga; enfin, un petit neveu de Cartier, Jacques Noel, voulut reprendre

(1) Faillon, *Hist. Col. Fran.*, I, 17 et seq.



(1587), le projet de son parent et pénétrer plus avant dans l'intérieur du continent, mais il ne semble pas, lui non plus, avoir dépassé l'île de Montréal.

Ce qui est étrange, c'est que ces derniers voyageurs ne parlent pas de la ville sauvage. Champlain, seul, soixante ans après le découvreur du Canada, nous informe que la bourgade était disparue depuis déjà un certain temps.

Le problème de la ruine de cette ville a excité la curiosité des historiens. On s'est demandé à quelle race appartenait les habitants de l'île de Montréal, à cette époque, quelle avait été leur destinée et où était située exactement cette ville primitive? Et voici ce que l'on peut répondre :

D'abord l'endroit : En 1861, les ouvriers de M. Ed. Dorion qui pratiquaient des excavations près des rues Metcalfe et Sherbrooke, non loin de l'Université McGill, mirent au jour, des squelettes de sauvages, puis de la poterie, des os d'animaux dont la chair avait servi à la nourriture d'êtres humains, des restes de foyer, des objets en os, en pierre, etc., qui ne laissent aucun doute sur le fait que cette localité fut, un jour, le site d'une ville de peaux-rouges. C'est en témoignage de ce fait que notre société d'archéologie a placé rue Metcalfe, près de la rue Sherbrooke, une tablette commémorative sur laquelle on lit l'inscription suivante : "Site of a large Indian village claimed to be the Town of Hochelaga, visited by Jacques Cartier in 1535". (1)

Les trouvailles en question sont décrites et commentées dans un long et intéressant mémoire dû à la plume savante du principal J. W. Dawson, du Collège McGill. Ce mémoire a été traduit en français et publié dans le *Journal de l'instruction publique*, puis en brochure.

\* \* \*

Pour ce qui est des habitants, les histo-

riens paraissent admettre, aujourd'hui, que le peuple d'Hochelaga appartenait à la famille huronne-iroquoise. Cela, on le déduit des mots sauvages que Cartier cite dans son récit, ainsi que du genre des fortifications et des habitations qui formaient la bourgade, car ces travaux sont semblables à ceux qu'exécutaient les Iroquois partout où ils séjournèrent.

En rapprochant l'opinion de l'historien Les-carbot avec le texte de la relation (1637) du R. P. Lejeune, M. Sulte conjecture que les Iroquois d'Hochelaga furent détruits par une calamité quelconque, puis, qu'ils furent remplacés par une tribu Algonquine, chassée, à son tour, par les anciens possesseurs du sol vers l'an 1590. (1)

Pour expliquer la disparition des fondateurs d'Hochelaga, plusieurs légendes racontent qu'une guerre fratricide éclata après le départ de Cartier et une tradition iroquoise résout le problème ainsi : (2) Si l'on peut en croire l'historien des Wyandotts, M. Peter Dooyentate Clarke, un descendant de cette tribu, les Senecas et les Wyandotts ou Hurons vécurent en paix, côte à côte à Hochelaga jusqu'à ce que dans un moment fatal, un rigide chef Senecas refusa à son fils l'autorisation de lui laisser épouser une jeune fille de sa race. Celle-ci indignée, renvoya tous ses prétendants et jura de n'épouser que le brave qui tuerait le chef qui l'avait offensée. Un jeune Huron accomplit la tâche et conquiert la demoiselle, mais les Senecas prirent fait et cause pour leur chef et attaquèrent les Hurons. Ceux-ci repoussèrent d'abord leurs assaillants, mais les autres tribus iroquoises étant venues soutenir les Senecas, les Hurons plièrent et durent fuir vers l'ouest. Cette légende, ajoute M. Dawson, n'a pas encore trouvé de poète ou de romancier pour l'embellir ou l'immortaliser et on ignorera le sort de l'Hélène canadienne qui plongea deux peuples dans d'innombrables malheurs tant que quelque Homère ne nous aura pas raconté tous les détails de ce dramatique événement.

(1) Sulte, Histoire des Canadiens-Français, II, 108.

(1) Malheureusement, cette tablette est peu visible!... pour le public, car il paraît que le propriétaire de l'immeuble où l'inscription avait été fixée, l'a fait enlever pour la placer dans sa cour à l'abri des regards curieux!!

(2) Suivant M. S. E. Dawson, dont nous traduisons librement et résumons, ici, une des meilleures pages de son oeuvre.



On dirait que c'est à ce problème ardu et passionnant que notre grand poète national, Louis Fréchette, faisait allusion, lorsqu'il écrivait, au début de sa superbe *Légende d'un Peuple*, ces vers où il exprime le regret de ne pouvoir déchirer le voile qui couvre tout un passé :

*Qui pourrait raconter ces âges sans annales?  
 Quel oeil déchiffrera ces pages originales  
 Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux?  
 Tout ce passé qui git sinistre ou glorieux,  
 Tout ce passé qui dort heureux ou misérable,  
 Dans les bas-fonds perdus de l'ombre impé-  
 nétrable,  
 Quel est-il? A ce sphinx sans couleur et sans  
 [nom,*

*Plus muet que tous ceux des sables de Mem-  
 [nom,  
 Et qui, de notre histoire encombrant le por-  
 [tique,  
 Entr'ouvre dans la nuit son oeil énigmatique,  
 A tant de siècles morts, l'un par l'autre ef-  
 [facé,  
 Qui donc arrachera le grand mot du passé?  
 Hélas! n'y songeons point! En vain la main  
 [de l'homme  
 Joue avec les débris de la Grèce et de Rome,  
 Nul bras n'ébranlera le socle redouté,  
 Qui depuis si longtemps rigide majesté,  
 Plus lourd que les menhirs de l'époque cel-  
 [tique,  
 Pèse, ô vieux Canada, sur le sépulcre antique  
 Où, dans le morne oubli de l'engloutissement,  
 Ton tragique secret dort éternellement!*



*Jacques-Cartier sur le Mont-Royal (d'après  
 une gravure américaine).*



## Le Tour du Monde par l'Image, ( Quatrième Série )



**Mexico, Capitale du Mexique.**

**V**OUS avez là ce qui est considéré, à juste titre croyons-nous, le plus beau panorama que puisse reproduire, de Mexico, l'art photographique. Il donne une idée quasi parfaite du type à peu près unique qu'est cette ville.

C'est Mexico photographié du haut d'une tour de la cathédrale.

La ville s'élève presque au centre d'une vallée ceinturée de montagnes. Au loin et de tous côtés se voit comme un ceinturon d'argent formé par une ligne de six lacs. Ces lacs, qui débordent souvent, sont (ont été surtout) une menace continuelle pour la ville.

Le grand square dont vous voyez une partie, c'est la Plaza Mayor. Il y a quatre cents ans, elle était comme le vestibule ouvert du grand temple Aztèque.

Sur un des côtés s'élève l'immense Palais National construit par les Espagnols il y a plus de deux cents ans.

Depuis cette époque, il a servi de quartiers généraux aux divers gouvernements

dont le Mexique a vu un grand nombre, la plupart mauvais ou tragiques.

C'est là qu'ont connu la grandeur et la décadence Maximilien et Charlotte, victime des visées de Napoléon III, qui rêvait d'un empire dans cette partie du monde.

Le Musée National et l'Hôtel des Postes s'y trouvent logés. C'est là aussi que sont présentement les bureaux du président.

C'est là que s'élevait avant la conquête la résidence impériale des souverains aztèques.

Quand l'Espagnol Cortez s'empara de la ville de Mexico et la détruisit, elle ressemblait à Venise.

En effet, ses habitants, pour se mettre à l'abri des attaques avait établi cette ville sur un lac, les voies étant des cours d'eau.

Les Espagnols comblèrent ces cours d'eau et avec le temps le lac s'assécha et disparut.

De Mexico, par un temps clair, on voit fort bien les grands volcans Popocatepetl et Iztaccihuatl. Mais il faut, pour cela, monter sur une des tours de la cathédrale.





**Le Mont Blanc, en Suisse.**

**L**E Mont Blanc est une des plus grandioses curiosités naturelles. Il vaut à la Suisse des milliers de visiteurs qui sèment l'argent sur leur passage. Il doit son nom aux neiges dites éternelles qui couvrent sa cime et une partie de ses flancs, et sur lesquelles le soleil se mire, pour ainsi parler, ses rayons faisant pour ainsi retour et produisant dans les alentours de magnifiques effets de tableau ou ombre et lumière serait idéalement agencés.

Le Mont Blanc a une altitude de 15,781 pieds. A ses pieds se trouvent le village de Chamounix qui lui doit sa célébrité.

Le Mont Blanc a eu les honneurs du livre scientifique, du roman, de la comédie, de la peinture plus que tout autre.

C'est en 1786 que le guide Balmat, au prix de difficultés indescriptibles et au péril continu de sa vie, atteignit au sommet.

Depuis lors l'alpinisme est devenu un sport de plus en plus cultivé et des milliers

de personnes ont renouvelé ou tenté de renouveler l'exploit de Balmat.

On a conservé, inscrits dans le Livre d'Or de l'Alpinisme, les noms de près de 1,200 personnes qui, au cours de 120 ans ont réussi à le faire.

Mais il est bien plus grand le nombre de ceux qui ont rebroussé chemin, ceux qui sont morts de froid ou d'accidents. Il y a eu des chutes restées mémorables, des catastrophes incroyables.

Cependant les alpinistes n'ont jamais renoncé à la tâche, et celle-ci a été rendue plus facile. Il y a un système d'ascension. Et les experts assurent qu'avec du temps favorable, de bons guides et des précautions convenables, il n'y a pas de témérité à entreprendre cet audacieux pèlerinage.

Ceux qui ont vu de près nos Montagnes Rocheuses du Canada savent qu'il y a là des pics qui n'ont rien d'inférieur au Mont Blanc. Avant des années, ils en auront la célébrité.





Lucerne, en Suisse.

**S**I Chamounix doit presque toute sa célébrité au Mont Blanc, Lucerne doit la sienne à son lac. On ne saurait imaginer plus beau site de ville. Celui-ci se mire dans le lac le plus limpide et le plus paisible.

Lucerne est surnommée: la Porte de la Suisse Montagneuse, et, certes, on ne saurait pénétrer de plus agréable manière dans ce pays que par Lucerne.

C'est une cité ancienne, très ancienne. Ses ponts datent du moyen âge, pour la plupart; elle est protégée, quoique sans grand besoin, par des tours et des fortifications qui sont également de cette époque.

En effet les montagnes qui entourent Lucerne font paraître comme jeux d'enfants les oeuvres de défenses préparées par les hommes.

Le mont Pilate a une altitude de 7,000 pieds. Son aspect est, au premier abord, triste, rugueux, très peu hospitalier.

Et, cependant, on y compte plus de trente

vallées penchées ou près de cinq milles têtes de bestiaux trouvent aliment et abri.

Ce mont tire son nom du fait que la légende assure que c'est là que se réfugia Ponce Pilate, bourrelé de remords après la condamnation de Jésus-Christ et qu'il se suicida.

Le mont Pilate a un dangereux rival: de l'autre côté de Lucerne s'élève le Righi, un mont fashionable, fréquenté, à sa base surtout, par le beau monde.

Tous deux sont d'ascension relativement facile depuis quelques années.

Grâce à l'esprit d'entreprise et d'initiative des Suisses, à qui les touristes apportent tant d'argent, ces monts ont été munis de degrés, de véritables escaliers avec gardes en fer. Des voies ferrées circulent en pleins flancs boisés. Il y a même sur les sommets ou sur les routes qui y mènent des hôtels confortables. Sur le lac, long de 22 milles, naviguent de beaux bateaux à passagers.





**Les Mille-Iles, Canada.**

**S**OUS le rapport des beautés et des attractions naturelles, peu de pays ont plus à montrer que notre Canada, et cela dans tous les genres : plages, campagnes plates, montagnes, chutes, lacs et rivières, etc. Mais, comme c'est l'habitude, on ne connaît rien moins que son pays ; on trouve toujours tout plus beau à l'étranger. C'est comme pour la marchandise importée : si inférieure qu'elle soit souvent à la nôtre, elle est aux yeux de beaucoup de Canadiens le grand mérite de venir d'ailleurs.

Avez-vous jamais pris passage à bord d'un bateau qui circulait à travers les Mille Iles, sur le Saint-Laurent ontarien ? Si oui, vous avez dû conserver un souvenir charmant du spectacle vraiment poétique et unique.

On dit Mille-Iles, mais il y en a certainement près de 1,500.

Et il y en a de toutes les tailles, de toutes les dimensions dans les petites et moyennes mesures, de toutes les formes.

Commencant par l'île du Loup, qui a six lieues de longueur, elles diminuent graduellement en superficie, elles forment comme des combinaisons de jeu de damier, paraissant comme des masses flottantes.

A certains endroits, on se croit dans un labyrinthe dû à un cerveau ingénieux ; ailleurs, le bateau passe si près d'une rive qu'il semble, qu'en tendant le bras, on puisse toucher aux arbres qui se penchent sur l'onde.

Quelques-unes seulement sont inhabitées. Sur la plupart s'élèvent des châteaux ou des chalets et d'agrestes cabanes, celles-ci coûtent des fois des milliers de dollars.

Ils émergent de fouillis verts ou fleuris ; ils portent des noms assortis.

On y voit de beaux hôtels, quelques-uns très importants.

Et partout des vaisseaux de plaisance de tout format, de tout tonnage et de tout moteur.





Roman Complet :

# Le Moulin des Acacias

par André Silleray

Le Moulin, quoique vieux, était charmant et d'un poétique aspect, sous la verdure et les fleurs, qui couvraient d'un manteau verdoyant et fleuri ses vieilles murailles grises.

L' "Aubette", claire et limpide, étincelait comme du cristal sous les rayons du soleil, puis allait, avec un bruit tapageur, faire tourner la roue contre laquelle elle se brisait en scintillants éclats, pour aller se perdre, toute mousseuse, au travers des saules qui croissaient sur les deux rives.

Ce moulin avait un nom.

On l'appelait "Le Moulin des Acacias", sans doute parce que deux de ces arbres ombrageaient la porte charretière.

C'était le plus joli de la contrée.

Il broyait plus de grain à lui tout seul que tous ceux d'alentour et on entendait son joyeux tic tac la nuit comme le jour.

Guillaume Baudriller, le meunier, possédait bien cinquante arpents de bonnes terres et prairies, deux belles fermes, quelques bicoques, le tout vierge d'hypothèques.

Vingt-deux ans auparavant, Guillaume était venu dans le pays.

C'était alors un pauvre hère, sans famille, ni fortune aucune, bien heureux d'accepter la dernière place au Moulin des Acacias, dont le propriétaire était a-

lors Anselme Fontenay, un bien brave homme.

M. Baudriller, que chacun appelait alors familièrement Guillaume, était robuste de corps, intelligent et rusé d'esprit.

Il sut se faire bien voir de son maître et obtint la place de premier garçon. Deux ans plus tard, séduite par ses cajoleries, par l'amitié qu'il disait avoir pour elle, Victorine Fontenay, l'unique héritière d'Anselme, l'épousait.

Baudriller s'arrangea de telle sorte qu'il fût bientôt le seul maître au Moulin; le père Fontenay eut le temps, avant de mourir, de reconnaître la rapacité de son gendre.

Il regrettait le mariage de sa fille qui n'était pas heureuse.

Quoique ce fût elle, qui eut apporté la fortune, Guillaume ne la laissait disposer de rien.

En avarice, il en eut remontré à Harpagon lui-même.

Si, par malheur, Victorine, entraînée par la bonté, la générosité qui était le fond de sa nature, se permettait de donner un morceau de pain au voyageur mendiant qui s'arrêtait à sa porte, comme elle l'avait toujours vu faire chez elle, son mari entraînait dans une colère folle et s'oubliait à la frapper.

Plus de colifichets, plus de sortie; le travail sans cesse et sans relâche.

Guillaume ne connaissait que cela.

Il était brutal, coléreux, jaloux.

Les premières années de mariage de la



pauvre femme furent un véritable martyre.

Elle puisait la force, le courage de vivre dans l'amour maternel, car elle avait donné le jour à une petite fille qu'elle adorait.

Henriette était son unique joie, sa seule consolation.

Guillaume aussi, aimait sa fille.

Son coeur sec et dur s'attendrissait devant cet être frêle et charmant qui était à lui, sans pour cela diminuer sa passion de l'argent.

Au contraire, il travaillait de plus belle; il rêvait de grandes destinées pour Henriette, mais elle ne lui semblaient possibles que par la richesse et il arrondissait sans cesse sa dot.

Personne ne soupçonnait ce qu'il possédait au juste.

Dans le pays, on disait de lui: "C'est un malin".

On peut être malin et honnête homme.

Savoir ce que le meunier était vraiment, était fort difficile.

Il avait un air de bonhomie qui trompait facilement ceux qui n'avaient pas encore eu affaire à lui.

Ses lèvres pleines et souriantes appelaient la confiance, ses paroles emmiellées endormaient le soupçon qu'auraient pu faire naître deux gros yeux ronds, à la fois endormis et rusés comme des yeux d'oiseau de proie.

D'une opiniâtreté et d'un despotisme sans égal, chez lui, chacun marchait au doigt, à l'oeil, depuis sa femme qui était la plus douce créature du bon Dieu, jusqu'à Jacques Lenoir, le type le plus pur du charretier, abruti et bestial, qui ne sait que faire claquer son fouet et maltraiter ses chevaux.

Il y avait encore deux garçons meuniers au Moulin.

Le premier, Frédéric Ancery, un petit cousin de Victorine, travaillait comme quatre à lui tout seul.

Il était sept heures du matin.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années était en train de faucher l'herbe de

la prairie qui s'étendait derrière le Moulin.

Il le faisait avec une activité sans égale, la sueur perlait sur son front, mais ce labeur ne lui coûtait pas, car, d'une voix sonore et moelleuse il chantait:

En chasseur habile  
Et franc montagnard  
J'ai la jambe agile  
On me nomme Isard

## I

Je suis à la piste  
Du lièvre lancé  
Sur la neige, au gîte  
Il est relancé

En chasseur habile (etc)

## II

Le torrent rapide  
Ne m'arrête pas  
Ma course intrépide  
Brave les frimas

En chasseur habile (etc)

## III

De ma Virginie  
Le minois charmant  
Excite l'envie  
De plus d'un amant

En chasseur habile (etc)

Soudain, la porte de la maison s'ouvre et une jeune fille paraît sur le seuil.

Elle traverse vivement le jardin et souriante, heureuse, accourt vers le jeune homme.

Le chant n'avait d'autre but, sans doute, que de l'appeler, car en l'apercevant Frédéric interrompt sa chanson.

Il jette sa faux et s'avance de quelques pas, l'air épanoui en la saluant d'un : bonjour Henriette.

—Bonjour Frédéric, répond-t-elle en lui tendant les mains.

—Enfin, te voilà réveillée, ma Riette chérie, il me manquait quelque chose, je ne t'avais pas encore aperçue ce matin.

—J'ai fait la paresseuse et ne fais que



descendre... heureusement que papa était déjà sorti.

Une brume voile les yeux de la jeune fille, dont les lèvres pâlisent légèrement, mais ce n'est qu'un éclair, le sourire reparaît sur sa bouche.

Elle prend le bras de Frédéric et tous deux, lestes et gais comme des pinsons, gagnent le haut de la prairie.

On ne peut rêver couple plus charmant.

Elle, est blonde, fraîche et rose comme une fleur des bois.

Lui, les cheveux plus foncés, a le teint plus pâle, mais les mêmes yeux bleus, de bien beaux yeux, ma foi, et des dents aussi blanches, aussi petites qu'elle.

—Qu'il fait bon vivre, quelle belle saison que le printemps, dit Henriette en promenant ses regards autour d'elle. Comme tout est beau... comme le foin sent bon... les arbres, les oiseaux, les fleurs, l'herbe même, tout aujourd'hui a un air de fête.

—Oui, le Créateur est généreux envers la nature, il lui donne chaque printemps une nouvelle parure, une nouvelle jeunesse, mais il n'a rien fait de plus pur, ni de plus beau que toi, ma Riette.

Il élève jusqu'à ses lèvres, qu'estompe une fine moustache brune, la petite main qu'il tient dans les siennes.

Tout au haut de l'enclos où ils sont arrivés, la prairie est séparée d'un bosquet par une rangée de coudriers mêlés d'aubépines.

Il y a aussi quelques arbres à cet endroit; l'un d'eux, un vieux noyer, a été récemment abattu.

Les deux jeunes gens s'assoient sur l'énorme tronc renversé.

Derrière eux, un coudrier projette une ombre légère sur leur front et deux pas plus loin, entre deux branches d'aubépine, un charmant nid d'oiseaux, fait d'herbes d'une finesse extrême, est posé avec grâce.

Il y a des oeufs dans ce nid que la mère abrite de ses ailes, tandis que le mâle, une belle fauvette à tête noire dit à sa compagne, son amour, dans un chant mélodieux.

—Nous ne lui faisons plus peur, dit

Henriette, ils ne s'envolent plus à notre approche.

—Non, ils continuent de gazouiller au soleil, tout en sautillant de branche en branche.

—Ils nous connaissent maintenant.

—Heureux oiseaux, ils oublient, à l'abri des feuilles, que le printemps est court et que l'été finira.

Elle le regarde surprise.

—De quel ton désolé dis-tu cela, Frédéric, n'ont-ils pas raison d'oublier... le soleil ne rayonne-t-il pas sur leur tête, que leur importe l'orage qui peut éclater demain... n'est-ce pas la vraie sagesse de savoir vivre heureux de ce que la nature nous donne.

—Chère, chère Henriette, as-tu le secret de leur tranquille ivresse... la partages-tu vraiment?

Pendant qu'il prononce ces paroles, les grands yeux d'Henriette sont devenus humides. Une larme, comme une fraîche goutte de rosée, perle au bout de ses longs cils.

Elle répondit, d'une voix grave et triste:

—Il est vrai que je ne suis pas si tranquille que je m'efforce de le paraître.

—Tu vois...

—Toute ma nuit s'est passée dans une pénible agitation, le sommeil a été rebelle à ma volonté.

—Ainsi mes craintes ne sont pas vaines... tu as remarqué aussi la froideur de ton père à mon égard et le soin qu'il met à ne point me laisser un moment près de toi.

Elle inclina la tête affirmativement.

Lui, reprend:

—Tu as remarqué aussi, sans doute, la cordialité avec laquelle il accueille Jérôme Gallois... oh! c'est cela surtout qui me retourne le sang... je vois bien qu'il complotte de te le faire épouser...

Il est devenu affreusement pâle et sa main se crispe sur sa poitrine.

—Je crois, comme toi, que papa rêve de nommer cet insipide garçon son gendre; pourtant, quelque soit sa volonté et si soumise que j'aie été dans le passé, je ne me laisserai marier ni à Gallois, ni à



un autre, je te le promets, mon Frédéric.

—Hélas! dans quelques mois je serai soldat, envoyé bien loin peut-être et ton père est si absolu dans ses idées qu'il saura bien te contraindre à obéir.

—Non... je résisterai.

—Ce n'est pas ta mère qui prendra ton parti... la pauvre femme n'a jamais osé élever la voix quand maître Guillaume parle, elle ne pourra que pleurer avec toi sur ton malheur, mais ce ne seront ni tes larmes, ni les siennes qui attendriront ton père et le feront modifier en rien ce qu'il a résolu... Ne se vantait-il pas, l'autre jour, de toujours arriver à ce qu'il voulait?

La jeune fille éleva vers Frédéric son beau visage qui annonce une noble énergie et répond d'un accent vibrant:

—Aie confiance, ami... quelles que soient les épreuves dont puisse être traversée ma vie, je prends à témoin la nature entière, le ciel d'azur qui resplendit sur nos têtes, que je n'appartiendrai jamais qu'à toi... quand j'aurai atteint ma majorité je serai ta femme et te suivrai partout où ta destinée t'entraînera.

Après cette solennelle promesse, Henriette Baudriller se leva.

—Merci, Henriette, je te crois, j'ai foi en toi.

Je n'ai pas le courage, vois-tu, de repousser ce qui est pour moi un lien mille fois plus précieux que la vie, et je te jure, à mon tour, de consacrer mes jours à te rendre heureuse, mais notre bonheur serait toujours mêlé d'amertume, je me trouverais ingrat s'il me fallait, pour t'obtenir, te faire quitter ta mère dont tu es l'unique joie, ta mère qui fut si tendre, si dévouée à l'orphelin... Je n'oublierai jamais combien elle m'a été bonne et j'aurais du remords de lui faire la moindre peine.

Henriette serre la main du jeune homme en murmurant:

—Je te dis merci, à mon tour, car j'aime, j'adore ma mère.

Il y eut un silence de quelques minutes, puis voulant chasser la tristesse répandue sur le beau visage du jeune homme, Henriette reprit, avec un sourire qui

creusa deux adorables fossettes dans ses joues rondes et laissa voir ses petites dents d'une éclatante blancheur:

Dieu est bon, mon Frédéric, il est maître de tous les événements et nous mettra à l'abri de tout malheur.

Elle achevait à peine ces mots, quand une voix qui les fit bondir, appela:

—Henriette!... Henriette.

L'accent était dur, impérieux.

—Mon père est rentré... oh! mon Dieu!

Elle se sauva en courant vers la maison.

Frédéric se remet au travail, tout en se livrant à ses réflexions navrantes, quoique adoucies par la promesse que lui a faite son amie.

## II

Il y avait environ treize ans que Frédéric Ancery, alors gamin de sept ans, avait franchi pour la première fois le seuil du Moulin des Acacias.

L'enfant était deux fois orphelin, car son père était mort depuis cinq ans déjà et sa mère, qui tenait un magasin de mercerie à Mésey, venait aussi de le quitter pour aller retrouver l'époux qu'elle n'avait cessé de regretter.

Avant de fermer les yeux, elle avait fait appeler Victorine Baudriller, sa petite cousine, qu'elle avait beaucoup connue, alors qu'elles étaient jeunes filles toutes deux.

Elle la savait bonne, indulgente et douce, dotée par le ciel de toutes les qualités qui sont la personnification absolue de l'ange du foyer et c'était à elle qu'elle voulait demander de servir de mère à son petit Frédéric.

Marthe Ancery ignorait que son ancienne amie fut une esclave dans son ménage.

Elle avait été heureuse avec son mari, et le seul chagrin qu'il lui eut causé avait été involontaire.

Il était mort presque subitement, la laissant désolée, aux prises avec cette lutte pour la vie, si dure à une femme ayant un enfant à élever.



Le ménage jouissait d'une certaine aisance, grâce au travail bien rétribué d'Ancery.

Cette aisance devait cesser avec l'existence de celui-ci.

Avec les mille francs d'économie qu'elle possédait la veuve avait monté un petit magasin, elle y joignait un peu de couture et arrivait péniblement à vivre avec son enfant.

Guillaume Baudriller était justement absent, pour la journée, quand on apporta au Moulin la touchante lettre, que Marthe avait tracée d'une main tremblante et inhabile.

La pauvre femme arrivait déjà à la dernière période du mal qui devait l'emporter. Victorine n'avait pas voulu réfléchir.

Elle eût eu un remords de ne pas se rendre à l'appel de la mourante.

Elle avait donc confié sa petite Henriette à une voisine et était partie à pied pour Mésy.

Ce n'était pas une énorme distance à franchir.

Il n'y avait, du Moulin des Acacias, situé dans tout le bas de Tessancourt, à peine trois kilomètres pour aller à Meulan et la commune de Mésy est séparée de cette petite ville par deux kilomètres seulement.

En tout une lieue un quart à faire.

Quand la meunière arriva à la maison de sa cousine, des femmes qui sortirent de la chambre, lui dirent :

— Entrez vite, elle vous attend pour mourir, elle demande toutes les minutes si vous êtes arrivée.

Elle approcha du lit, et Marthe, soulevant ses paupières livides, lui montra l'enfant, qui sanglotait éperduement, le visage enfoui dans les couvertures.

La mourante balbutia, le regard suppliant :

— Tu ne laisseras pas mon enfant aller aux orphelins, n'est-ce pas?... C'est à toi que j'ai pensé quand j'ai vu que j'allais être obligée de quitter pour jamais mon petit Frédéric... au nom de l'amitié qui nous unissait autrefois... au nom

de ta fille, ne repousse pas ma prière.

Aussi pâle que son amie, Victorine Baudriller, torturée par une angoisse inexprimable, ressentait une douleur brûlante qui lui déchirait le cœur.

L'effroi de son mari la médusait.

Les yeux de la veuve, ces yeux qui brillaient d'une lueur étrange, qui semblaient éclairer son visage, comme un reflet d'éternité, la subjugaient.

Elle ne pouvait refuser.

La veuve n'aurait pas repoussé Henriette, quoiqu'elle fut bien pauvre, si son amie l'eût implorée pour sa fille.

— Tu seras toujours bon, honnête, mon Frédéric et tu aimeras, tu obéiras à madame comme à moi, avait murmuré la mourante, en forçant l'enfant à relever la tête.

— Je te le promets, maman, avait répondu le gamin, en redoublant ses sanglots.

Marthe Ancery était morte tranquille. Quand l'enfant, éperdu de douleur, cherchait à réchauffer sous ses baisers, le front glacé de celle qui avait été tout pour lui, Victorine l'avait attiré dans ses bras, confondant ses larmes avec les siennes, berçant son chagrin de ces bonnes paroles dont les mères ont le secret.

Brisé de fatigue, le petit garçon avait fini par s'endormir.

La pensée de Victorine, devant ce lit funèbre, rouvrait le sillon de sa vie, glissant dans les fleurs du passé, colorant mille tableaux d'enfance.

Que de rêves séduisants... que de songes heureux elle avait fait avec la pauvre femme qui dormait là !

Comme le roseau plie sous le vent du midi, une s'était abattue sous le deuil ; l'autre, en cherchant le soleil, avait trouvé la tempête.

Victorine avait pu rentrer au Moulin, avec le petit Ancery, avant le retour du meunier.

Henriette, qu'elle avait repris en passant, avait tout de suite adopté le frère



que sa maman lui ramenait et sa petite voix, comme un gazouillement d'oiseau, chuchottait un tas de choses à l'oreille du garçonnet.

Elle lui disait son nom, lui demandait le sien, son âge, lui parlait de ses compagnes, de tout ce qui l'intéressait.

Ce n'était qu'une gamine de cinq ans, mais si vive, si vibrante, si touchante déjà, en la naïve tendresse qui débordait de son jeune cœur pour ce petit compagnon qui avait beaucoup de chagrin.

Victorine lui avait expliqué qu'on allait porter sa maman au cimetière et qu'elle devait beaucoup l'aimer.

En sentant cette mignonne menotte qui retenait sa main, Frédéric avait eu un grand frémissement de tout son être: il avait senti qu'il l'aimerait passionnément et qu'il lui appartiendrait tout entier.

Comme sa pensée ne s'était pas séparée de sa mère, un instant, il lui sembla entendre les paroles que la chère morte lui avait dites la veille et qui s'étaient gravées dans sa mémoire:

"Mon enfant, j'eus voulu vivre jusqu'à ce que tu sois un homme, voir se développer en toi les qualités que j'ai cru y découvrir... Le Dieu tout-puissant, qui me refuse cette joie, mettra sur ta route un être tendre et aimant, dont la tendresse sera aussi dévouée que la mienne aurait été pour toi... je l'espère, j'en ai le pressentiment".

Ce sera Henriette qui m'aimera comme ma mère, se dit-il.

Frédéric ne sentait que cela confusément, mais il le sentait assez pour en éprouver une sorte de conviction.

### III

Victorine Baudriller avait fait souper et avait couché les enfants avant le retour de son mari, prévoyant sa colère quand elle allait lui avouer l'engagement qu'elle avait pris.

Elle avait eu raison.

Ce fut une véritable tempête qui se déchaîna contre la pauvre femme.

Pour cet homme, qui était occupé uni-

quement à amasser et à empêcher qu'un morceau de pain fut mangé inutilement chez lui, il fallait être bien osé pour amener une bouche de plus à nourrir, un enfant à élever.

Victorine se laissa injurier, maltraiter, puis, comme elle était, sinon une femme d'esprit, du moins très intelligente et qu'elle savait que l'orgueil de son mari égalait presque son avarice, elle sut l'atteindre dans celui-ci.

Dans Meulan, dans Mézy, dans Tessancourt, tout le monde savait qu'on allait adopter le petit Ancery, au Moulin des Acacias et on le mépriserait, lui Guillaume, quand on le verrait fermer sa porte à l'orphelin.

Il ne manquerait certainement pas de gens, moins riches que lui, mais plus généreux, qui ne laisseraient pas le pauvre enfant aller aux orphelins; il était si gentil, et fort pour son âge, capable déjà de rendre service, de gagner son pain.

Guillaume n'avait rien répondu.

Le lendemain, après avoir fait connaissance avec Frédéric, il avait commandé qu'on dressât pour l'enfant, un lit, dans la chambre aux pommes de terre.

—Je lui en ai fait un dans le petit cabinet, près de notre chambre, c'est plus près de nous... il est encore si petit, avait doucement répondu Victorine.

Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis.

Le meunier n'avait pas eu à regretter sa bonne action.

Frédéric était intelligent, adroit et docile; depuis longtemps, il travaillait d'une ardeur égale, aux champs comme au Moulin.

Il avait tant de fougue et de vie à dépenser, qu'il était infatigable.

Il était très beau.

Les filles des environs étaient, plus ou moins, amoureuses du beau meunier.

Quand il traversait Meulan, avec son attelage, plus d'une jolie fille se mettait sur sa porte pour le voir passer.

C'était à qui danserait avec lui, aux fêtes.



Celle qu'il invitait était glorieuse et fière, elle excitait l'envie de ses compagnes.

Lui, n'en tirait pas vanité.

Il semblait même ne pas s'apercevoir des oeillades provocantes des demoiselles, qui d'ailleurs ne le troublaient nullement.

Il portait en lui l'égide qui empêche les fantaisies de naître: il aimait d'un véritable amour son amie d'enfance, Henriette Baudriller.

Il ne voyait et n'admirait qu'elle au monde.

Frédéric Ancery avait tiré au sort à la dernière conscription.

Dans le pays, chacun pensait que Guillaume ne laisserait pas partir celui qui avait été son bras droit.

Bien sûr, il lui achèterait un remplaçant, en admettant que le jeune homme n'eût pas mis assez d'argent de côté pour cela.

Victorine pensait aussi que son mari ne laisserait pas partir Ancery, non par amitié pour ce garçon qui leur était si dévoué — de l'amitié Guillaume n'en avait pas, — mais par intérêt.

Frédéric faisait tant de besogne et s'entendait si bien à tout.

Puis, on ne lui avait jamais donné de gages.

Un prêt de trois francs tous les dimanches était sa seule rétribution.

Encore fallait-il, que sur ces trois francs il s'achetât ses effets du dimanche, ses cravates et tous les petits objets de fantaisie dont il pouvait avoir besoin.

Malgré cela, il trouvait encore le moyen d'économiser de quoi faire un petit présent, au jour de l'an, à Henriette et à sa mère.

#### IV

Il était près de minuit quand Guillaume Baudriller — qui avait été porter quelques sacs d'écus à un banquier de Saint-Germain-en-Laye, banquier qui avait sa confiance et faisait ses affaires depuis longtemps, — rentrait au Moulin où il croyait tout le monde couché.

En cela, il se trompait.

Victorine, assise près de la table, l'attendait en reprisant un jupon.

— Pourquoi veiller si tard, fit le meunier d'un ton rude, est-ce que les jours ne sont pas assez longs sans brûler de l'huile exprès:

— Je t'attendais Guillaume.

Pourquoi?

— Parce que j'ai à causer avec toi.

— Et c'est si pressé que tu n'as pu attendre à demain, demanda le meunier en s'asseyant près de la table, à côté de sa femme.

— Demain, tu seras occupé et nous ne serons pas seuls comme ce soir, répondit Victorine, d'une voix grave et triste.

Guillaume posa son coude sur la table, mit son front dans sa main et dit:

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de Frédéric.

— Ah!...

— C'est un garçon rangé, travailleur, qui nous témoigne chaque jour sa soumission, sa bonne volonté, la reconnaissance de ce que l'on a fait pour lui.

— Après, fit le meunier en fixant sa femme de ses yeux ronds, comme pour lire au fond de son âme.

Victorine pâlit un peu, elle se sentait le coeur horriblement serré.

C'était une petite femme à l'attitude timide, au visage sympathique; elle avait toujours l'air d'une pauvre chienne battue, devant son seigneur et maître.

Il lui avait fallu prendre son courage à deux mains, pour oser exposer l'idée qui la tourmentait depuis longtemps.

— Va, je t'écoute, reprend Guillaume.

— Je voulais te dire qu'il nous manquera bien, s'il part soldat... tu y as pensé, sans doute, n'est-ce pas Guillaume... je n'avais pas besoin de t'en parler pour que tu lui achètes un remplaçant, terminait-elle en hésitant un peu.

— Un remplaçant!... s'écrie le meunier avec un terrible froncement de sourcils.

Ce froncement de sourcils était de mauvais augure.

Victorine s'attendait à une explosion de colère, mais il n'en fut rien.

Guillaume Baudriller se lève, allume sa



pipe de terre, dont il tire des bouffées énormes, tout en se promenant dans la cuisine, crachant à droite et à gauche, comme il en a l'habitude, puis revient s'asseoir à sa place, près de sa femme, qui continue machinalement à passer de la laine dans son jupon; il répète:

—Un remplaçant!... c'est Frédéric qui t'a dit de me souffler ça... il n'est pas assez hardi pour m'en parler lui-même.

Victorine pose son ouvrage sur la table, en levant ses bons yeux sur son mari.

—Non, Guillaume, ce n'est pas l'enfant qui m'a chargé de rien, c'est moi qui ai pensé qu'on lui devait bien ça.

—Qu'on lui devait... fait le meunier avec une espèce de soubresaut.

—Je m'exprime mal, reprit vivement Victorine qui voit qu'elle l'a froissé, je veux dire que c'est notre intérêt de le faire... Ce garçon-là fait de l'ouvrage plus qu'un autre, et les autres se font payer, tandis que lui, il n'a jamais réclamé de gages.

Baudriller semblait rêver.

Il regardait vers la fenêtre, d'un air vague.

Après quelques instants de silence, il demanda d'un air presque bonasse:

—Sais-tu combien cela coûte, un remplaçant?

—Mais pas trop... le père Violet racontait l'autre jour que son neveu François s'était acheté un homme... il parlait de deux mille francs.

—Deux mille... deux mille cinq cents, c'est ça... sais-tu qu'il faut que la roue du moulin tourne longtemps pour gagner cette somme?

—Dame oui, c'est cher, mais Frédéric nous aidera à les regagner, répartit Victorine, surprise elle-même de la tournure que prenait l'entretien. Guillaume parlait d'un ton si paternel.

Il y eut un nouveau silence, que le meunier rompit en disant:

—Alors, tu crois que j'y consens.

—Bien sûr, que je le crois... puisque c'est ton intérêt.

Soudain, Baudriller change d'attitude.

Il pose sa pipe, se lève, et les bras croisés sur la poitrine, il regarde sa femme de haut en bas, disant:

—J'en suis peiné pour toi, mais ton idée n'a pas le sens commun.

—Cependant, balbutie-t-elle toute interloquée par ce brusque changement.

—Tu n'es guère intéressée pour me faire une semblable proposition.

—Ecoute, Guillaume...

—Assez.

Malgré la défense qui lui en est faite, elle continue, d'une voix de plus en plus douce:

—Ecoute-moi... l'enfant de Marthe Ancery a été pour nous un porte-bonheur... Nous aurions un fils, qu'il ne serait pas mieux que Frédéric... Je t'en prie, réfléchis... songes aux services qu'il t'a rendus et qu'il te rend tous les jours...

Laisse-moi aussi répéter les paroles que j'ai bien souvent entendues sortir de la bouche de mon père: "Il faut vivre en paix dans la justice et l'honnêteté, car tout le reste n'est rien".

Eh bien, Guillaume, crois-moi, ce ne sera qu'être honnête et juste envers Frédéric que de lui...

Elle n'acheva pas.

Un formidable coup de poing sur la table fit trembler les vitres.

Le meunier, le bras levé, comme s'il allait écraser sa femme, répétait avec rage:

—Assez... assez... Ah! tu veux que je donne de l'argent pour garder chez moi ce gueux, ce bandit qui m'aigrît le sang depuis longtemps et que je ne puis maintenant voir sans frémir... mais s'il n'était pas pour partir soldat dans quelques temps, je le jetterais à la porte tout de suite, ton va nu-pieds...

Pâle, tremblante, comme la feuille secouée par la tempête, Victorine, les mains jointes, le dos tendu, murmurait comme hébété:

—Mon Dieu... mon Dieu, pourquoi?

—Pourquoi!... tu le demandes... tu es donc aveugle, idiote... tu n'as donc pas vu que ce sans-gêne, a osé lever les yeux sur Henriette... oui, il a rêvé devenir mon gendre... le maître du Mou-



lin des Acacias... le gaillard est avisé...  
Il rit nerveusement.

Victorine eût pu lui répondre:

—Quand je t'ai épousé tu n'étais pas plus riche que Frédéric et tu étais loin de le valoir, au moral comme au physique.

Mais il est des vérités qui ne sont pas bonnes à dire.

La meunière garda le silence, et fit bien.

Si elle eut exprimé sa pensée, son mari l'eût broyée sous ses pieds.

Cependant, Guillaume Baudriller était revenu calme.

Il demanda:

—Ainsi, tu ne t'es aperçue de rien, toi la mère... tu n'as pas vu que ta fille n'a d'yeux que pour le beau Frédéric, et que lui, est toujours sur ses pas.

—Non...

—Tu devais pourtant être la première à savoir cela, ta fille ne te quitte guère, tandis que moi, j'ai le marché, le souci des affaires, des propriétés, tout enfin...

La colère le reprenait.

Il répéta, élevant la voix:

—Alors, tu n'as rien vu que tu ne m'as pas averti... à moins que tu ne sois leur complice, ça ne te déplairait peut-être pas, à toi, d'avoir ce va nu-pieds pour gendre... tu as tant d'amitié pour lui...; oh! si c'était vrai, tu mériterais une volée de coups de trique à en avoir le dos pelé.

Elle cache sa tête dans son tablier et se met à pleurer.

D'un geste brusque, Guillaume fait tomber le tablier, la soulève comme une plume et la redresse sur sa chaise.

—Allons, fait-il d'une voix brève, répands-moi, je le veux.

Elle le regarda d'un air craintif, puis, doucement:

—Ils ne m'ont rien dit, ni l'un, ni l'autre et je n'ai rien vu de changé en eux; s'ils s'aiment, ce n'est ni d'aujourd'hui, ni d'hier, ils se sont toujours aimés, alors même qu'ils étaient enfants car on les voyait partout et toujours ensemble.

Te rappelles-tu ce jour où Frédéric a

rapporté notre Henriette toute mouillée sur son dos; elle avait été jouer avec la petite Parisienne, qui habitait la villa aux auvents verts; il y avait une pièce d'eau dans la propriété et en jouant sur le bord, notre fille était tombée, son pied avait glissé.

Sa petite compagne s'était sauvée; et comme les habitants de la villa, étaient dans leurs vignes, bien loin du bassin, Henriette eût eu le temps de périr avant qu'on vint à son secours, si Frédéric, que j'avais envoyé la chercher, n'eût reconnu sa voix et sauté par dessus l'enclos pour aller vite à elle.

Tu t'en souviens Guillaume?

Tu as eu peur, ce jour-là, tu aimais tant ta fille.

Je te vois encore, tout pâle, la main appuyée sur la tête de Frédéric, et lui disant:

"Tu es un brave garçon, petit."

—Eh bien! après... j'étais ce soir-là content du gars, c'était tout naturel que je le lui dise; pourquoi rappeler ces choses.

Sans répondre à la question, elle continua:

—Te rappelles-tu aussi comme Henriette se jetait sur tes mains quand tu voulais frapper Frédéric, soit qu'il n'eût point compris ce que tu lui disais, où qu'il n'eût pas obéi assez vite.

Un soir que tu lui allongais une giflette fut sur la joue de ta fille qu'elle retentit.

Elle s'était jetée devant son ami.

Les joues plissées, les mâchoires serrées, la voix sèche et dure, Guillaume demande à sa femme froidement:

—Et que conclus-tu de tout cela?...

Elle évite de le regarder et dit:

—S'ils se cherchent et se plaisent ensemble, il en a toujours été de même et je n'ai rien remarqué que je n'aie toujours vu... N'ont-ils pas été élevés comme frère et soeur.

—C'est possible, mais ils ne sont plus des gamins, et comme j'ai des vues pour Henriette, je ne veux pas qu'elle se compromette avec Frédéric.



Je ne puis veiller constamment sur ma fille, c'est à toi de le faire.

Tu m'entends, Victorine, tu garderas ta fille près de toi, et si Frédéric se permet de venir rôder autour d'elle tu lui feras comprendre que cela ne me convient pas... tu m'entends...

Elle garde le silence.

Lui, répète:

—Tu m'entends et que ce soit fait.

Elle répond: oui, d'un signe de tête, le coeur gonflé, triste à en pleurer.

Il hausse les épaules et mâchonne:

—Cette vieille bête trouverait bon de donner sa fille à ce garçon, si je n'étais là... joli mariage pour Henriette... voilà qui la poserait, en ferait une dame bien considérée.

Si Victorine eut osé, elle eut dit:

—Ce serait le bonheur de ma fille, car Frédéric l'aime et ce n'est pas pour son argent qu'il la recherche.

Mais il n'était pas possible de faire une telle réponse au meunier.

Ce n'était qu'au prix d'une condescendance de tous les instants que Victorine avait acquis la paix dans son ménage et échappé aux mauvais traitements dont Guillaume l'accablait.

Une objection, si sensée qu'elle put être, n'avait aucune chance d'être écoutée.

L'ombrageuse susceptibilité de Guillaume n'en souffrait aucune, sans jeter feu et flamme.

C'était, à son avis, méconnaître son autorité, son droit absolu de domination.

Guillaume Baudriller était un maître despote.

## V

On est en juillet; la campagne est belle.

Dans la plaine que l'été dore, les blés déjà jaunissants, balancent sous la brise l'épi qui se penche et sera bientôt mûr.

Une jeune fille trotte dans un étroit sentier à travers la plaine.

Elle est coiffée d'un chapeau de paille à larges bords souples, garni d'un ruban bleu et vêtue d'une robe d'indienne de

teinte claire; elle a au bras un panier d'osier vide, de forme assez élégante.

La fille du meunier Baudriller a maintenant dix-neuf ans; c'est la plus jolie du pays.

Grande, vive, svelte, légère, on ne peut voir de plus magnifiques cheveux blonds que les siens, de plus beaux yeux bleus, spirituels et doux.

Henriette revient de porter un panier de pêches à Mme Jouvenel, une femme qui va au marché de Meulan, tous les lundis, et qui vend, non seulement ses poulets et ses oeufs, mais aussi les fruits, les légumes de quelques-uns de ses voisins.

Cette femme avait la confiance de Guillaume Baudriller, lequel possédait dans son verger force cerises, prunes, abricots, pêches et poires.

Mme Jouvenel le débarrassait de ce qu'il avait de trop, ne prélevant sur chaque panier qu'une légère rétribution, moins onéreuse pour le meunier que d'envoyer lui-même quelqu'un au marché.

Il y avait environ huit mois que Frédéric était parti au régiment, huit mois qu'Henriette ne l'avait vu; seulement, elle avait de temps en temps de ses nouvelles.

Les amoureux s'étaient promis de s'écrire, à l'insu du meunier, bien entendu, et ils se tenaient parole.

Pourtant, dans le pays, la petite Baudriller passait pour la promise de Jérôme Gallois, le fils du riche marchand de bois, qui était en même temps le maire de Tessancourt.

Le père Gallois jouissait d'une grande influence dans le pays, grâce à ses richesses; il gouvernait en quelque sorte le conseil municipal.

Il avait sacrifié beaucoup d'argent pour faire instruire son fils, quoiqu'il ne songeât pas à lui faire embrasser une autre carrière que la sienne.

En cela le bonhomme était sage.

On ne peut être nulle part mieux que chez soi.

Mener ses propres affaires, surveiller son propre bien, cela vaut mieux que d'obéir aux autres.

Il n'est point de sort plus heureux, et



Jérôme n'en demandait point d'autre, quoiqu'il se crût capable d'arriver au fait de n'importe quelle position.

Il n'y avait qu'une voix là-dessus dans Tessancourt... ou plutôt il y en avait deux :

Celle du père et celle du fils, ce qui prêtait à rire aux malins de l'endroit.

Cependant Henriette marche toujours à travers les blés.

Ce sentier lui rappelle un souvenir.

Etant enfant, par un beau jour d'été comme celui-ci, elle y est passée avec Frédéric.

Ils se tenaient par la main, car ils y passaient à peine tous les deux et se pressaient l'un contre l'autre en riant.

Ce jour-là, comme aujourd'hui, ils avaient été porter des fruits à la mère Jouvenel.

Henriette arrive au bout du sentier, elle traverse la vieille route de Tessancourt à Meulan et s'engage dans l'allée d'ormes qui conduit au Moulin.

Elle a à peine fait cinquante pas dans cette avenue qu'elle aperçoit Jérôme Gallois.

Il vient à sa rencontre, avec la confiance de la sottise, car il est toujours satisfait de sa personne.

Pour venir chez le meunier, il a endossé une veste de chasse qui le rend le plus ridicule du monde, quoiqu'elle fut copiée sur celle d'un jeune parisien, lequel passait la saison de la chasse chez un châtelain de Gaillon.

Ce vêtement court et dégagé, agréable à voir sur un homme distingué, devenait grotesque sur une taille carrée et déjà chargée d'embonpoint.

Jérôme Gallois est une espèce d'Hercule, de puissante carrure, aux cheveux crépus, aux joues cramoisies.

Tout en lui est déplaisant, impertinent et vulgaire.

Il est ignorant, envieux, borné, gourmand, et couronne toutes ces qualités heureuses par une hablerie et une vanité insupportables.

Comment un être pareil avait-il pu plaire à Guillaume Baudriller ?

C'est que, par extraordinaire, Jérôme

avait reconnu le despote pour maître.

Il le choyait, l'admirait, se rangeait toujours de son avis et prenait tous ses avis pour paroles d'évangiles.

Puis, Jérôme était le fils unique de M. Gallois.

Et M. Gallois était, avec le meunier, l'homme le plus important du pays.

Il gagnait de l'argent, autant, plus même que Guillaume.

Leurs terres se touchaient, c'étaient des raisons, cela.

Et Jérôme avait surtout l'apreté de son père pour les affaires d'intérêt, voilà surtout ce qui plaisait à Guillaume.

En apercevant le jeune homme, Henriette est devenue blanche comme de la cire; néanmoins elle fait bonne contenance et répond froidement, mais poliment à son bonjour.

—Maître Guillaume m'a dit que vous étiez partie porter des pêches à la mère Jouvenel; si j'eus su la route que vous preniez, j'aurais été vous rejoindre, mais j'allais au devant de vous.

Henriette le regarde d'un air indéfinissable et répond :

—Vous n'aviez pas à vous déranger, M. Jérôme.

—Je voulais vous parler.

—Vraiment.

—Oui, Henriette, c'est mon droit de futur... d'abord, vos parents m'ont autorisé.

—Puisque vous voulez me parler, je vous écoute.

—J'en ai pour longtemps.

—Alors asseyons-nous, dit-elle d'une voix brève.

Elle va se placer sur un petit monticule que l'été a couvert de mousse et d'herbe fine.

Quoiqu'elle ne fut plus gaie, que ses yeux eussent perdu de leur vivacité et ses joues leurs fraîches couleurs roses, Henriette est toujours adorablement jolie.

Très infatué de lui et trompé par le calme de la jeune fille, Jérôme se hâte de s'asseoir près d'elle.

Tout en la regardant, il pensait :

—On dit dans le pays qu'elle a un bégain pour Frédéric Ancery et que c'est



pour cela qu'elle fait la fière, la pimbèche avec moi, qu'elle me repousse, mais nous finirons bien par tomber d'accord; elle n'est pas assez sotte pour préférer un garçon meunier au fils Gallois, le riche héritier, à l'homme qui a des maisons, des bois, des champs et des belles rentes inscrites au Grand-Livre.

Ces réflexions rapides le rendirent sûr de lui.

Il se mit alors à parler de l'embellissement qu'il allait faire faire dans la partie de la maison qu'ils habiteraient, des invitations qu'ils feraient à la noce.

En écoutant cette voix tonnante, au rire éclatant et brutal, Henriette se disait :

—Jamais, jamais, je ne serai la femme de cet égoïste... j'aime Frédéric et je préférerais mourir que de renoncer à lui; mais je ne l'aimerais pas que je ne voudrais pas plus devenir la femme de cet homme; je ne saurais me contenter de l'existence de ma mère.

Jérôme ne sera peut-être pas méchant, lui, pourtant, il s'aime et s'admire trop pour aimer sa femme.

Il ne verrait pas en moi celle qui doit partager avec lui peines et joies, sa compagne, son égale.

C'était vrai.

Jérôme Gallois était incapable de ressentir un amour violent pour sa belle fiancée.

La vue d'Henriette ne déchaînait aucun orage dans son cœur.

Son mariage avait été réglé d'avance entre son père et Guillaume Baudriller et il n'avait pas fait d'objection, le mariage étant la loi commune, et d'ailleurs, la dot et la femme étaient à son goût.

En somme, la volonté paternelle n'était pas trop rigoureuse, on pourrait lui obéir.

Ce serait d'un pas calme qu'il marcherait à l'autel.

Il eut été bien étonné si on lui eut parlé de bonheur extatique, de lune de miel, de concessions qu'on peut faire à la femme adorée.

L'amour, sous de tels points de vue, devait rester ignoré de Jérôme Gallois comme il avait été ignoré de Guillaume.

Pourtant Victorine Fontenay était aussi belle que sa fille, dans son temps.

Elle était riche de tous les dons d'une nature puissante, elle était faite pour éveiller le désir et faire naître la passion.

Henriette avait écouté silencieusement tout ce qu'avait bien voulu lui dire le fils du marchand de bois.

Quand il eut fini, il voulut lui prendre la main.

La jeune fille la retira vivement et l'essuya sur son tablier, comme si le contact de ces gros doigts rouges l'eût sailli.

Jérôme en devint écarlate.

—Il faudra pourtant vous apprivoiser, ma belle, dit-il brutalement, car il est entendu avec votre père que l'on nous marie après la passée d'août...; à la fin du mois prochain vous serez Mme Jérôme Gallois... c'est décidé de ce matin.

—A la fin d'août... non, non, M. Jérôme, je ne veux pas être mariée sitôt que ça.

—Il le faudra bien.

Elle partit d'un éclat de rire moqueur. Lui, continua d'un ton sérieux :

—Oui, il le faut, car je n'ai pas envie d'être soldat.

Elle le regarde, surprise, et réplique :

—Soldat!... Perdez-vous le bon sens...; est-ce que votre père ne vous a pas acheté un remplaçant?... vous avez vingt-quatre ans et si vous eussiez dû être soldat, il y a longtemps que vous seriez parti...

—Ta, ta, ta, vous parlez en ce moment comme une petite fille qui ne sait rien de ce qui se passe.

—Que se passe-t-il donc? demande Henriette, subitement inquiète, en levant sur lui son beau regard interrogateur.

—Il se passe que nous allons avoir la guerre avec la Prusse.

—La guerre! répète la jeune fille en joignant les mains.

—On le dit.

—Mon Dieu, murmura-t-elle le cœur serré.

—Vous comprenez que quand on a du



bien au soleil, on aime mieux vivre tranquille avec une gentille petite femme que d'aller se faire rafraîchir la tête d'une prune sans eau-de-vie...; avec tous leurs ingrédients à détruire le monde, un malheur est bien vite arrivé.

Elle ne répond pas, et lui, poursuit en se rapprochant un peu :

— Vous voyez bien, Mlle Henriette, qu'il faut nous marier au plus tôt.

Il rit d'un air niais.

Le fils Gallois avait toujours inspiré une indicible répulsion à Henriette; en ce moment cette répulsion devint de la haine.

D'un bond, elle se trouve debout et s'écrie, les lèvres frémissantes :

— M. Jérôme, vous pouvez dire à votre père qu'il vous cherche une autre femme, car ni à la fin d'août, ni dans un an, ni dans dix, je ne serai sa bru.

Elle s'enfuit, les yeux pleins de larmes, tandis que le jeune homme, les yeux écarquillés par la surprise, reste une minute, muet, immobile, comme hébété.

Quand il reprit ses esprits, il poussa un juron formidable, puis se levant à son tour, il marmotta rageusement :

— C'est Ancery qui me vaut cela... oh! si je le tenais, je l'étranglerais.

Il serre les poings, des poings énormes.

Certes, il ne devait pas faire bon dans ces mains-là.

En proie à une colère froide, il étend la main dans la direction du Moulin et ajoute :

— Quoiqu'elle en dise, il faudra bien qu'elle soit ma femme... Frédéric serait trop content... s'il revient...

## VI

Après le succès insignifiant de Sarrebruck, qui ouvrit les hostilités et nous berça pendant quelques jours de l'illusion que nous allions aller de victoire en victoire, les opérations militaires avaient tourné contre nous et nous n'avions plus à enregistrer que des revers.

Nos défaites avaient fait naître, dans les coeurs des Français, des sentiments

de douleur profonde, de stupéfaction, de colère.

Bien que certains écrivains eussent signalé l'insuffisance de nos forces, la mauvaise organisation de notre défense, on voulait encore espérer que la France était toujours la nation invincible et que l'ère des glorieuses destinées n'était pas close pour elle.

Hélas! la supériorité des forces ennemies, la trahison de certains chefs, devaient rendre inutiles les prodiges de valeur accomplis par nos soldats.

Depuis le dix-huit septembre, Paris était bloqué.

Les deux armées allemandes qui l'enserraient d'un cercle de fer, s'étendaient au loin dans les provinces.

Saint-Germain-en-Laye, Mantes, la petite ville de Meulan-lès-Mureaux étaient occupées par l'ennemi.

On était en octobre et depuis deux mois, Henriette était sans nouvelles de Frédéric Ancery.

Elle savait seulement qu'il faisait partie du treizième corps d'armée qui défendait Paris.

Ce n'était donc qu'après le siège qu'elle pourrait revoir l'absent, si toutefois la guerre, la maladie, les souffrances sans nom qu'allaient avoir à supporter les malheureux enfermés dans Paris, ne le tuaient pas comme elles devaient en tuer tant d'autres.

Au Moulin des Acacias, on était bien triste.

Victorine, qui avait toujours été alerte, gardait le lit depuis plusieurs jours.

Jamais Guillaume ne l'avait vue rester couchée en plein jour, excepté à la naissance d'Henriette, et sans se rendre compte de la gravité de son état, il voyait bien qu'il y avait quelque chose d'anormal.

La jeune fille seule s'alarmait sérieusement.

Elle aussi, la pauvre enfant, était toute changée.

Elle, si fraîche, si gaie, les yeux si vifs, les lèvres si roses quelques mois auparavant, était maintenant blanche comme de l'albâtre.



Son visage amaigri, allongé, lui donnait quelque chose de fier, de hardi, de noble même qu'on ne voit pas souvent au village.

C'est que des scènes terribles avaient eu lieu entre le père et la fille.

Guillaume n'avait pas renoncé à son projet de marier sa fille à Jérôme Gallois, mais il avait beau faire et beau dire, Henriette ne céda pas.

C'était en vain qu'il lui avait fait ressortir tous les avantages de cette union.

—Tu auras des toilettes, des bijoux, tu seras la première dame de Tessancourt, ce sera à toi tous les honneurs, lui disait-il.

Rien n'y faisait.

Alors, la colère l'emportait et il s'écriait :

—J'ai donné ma parole... tu l'épouseras... je ne veux pas qu'on vienne me dire non quand j'ai dit oui.

Et comme elle résistait toujours, il entra en fureur, s'oubliait jusqu'à frapper la pauvre enfant.

Il l'aimait pourtant.

Henriette était même le seul être pour qui il eut une véritable affection.

Mais, elle osait lui résister, elle le bravait, et on ne tenait pas tête impunément à maître Guillaume.

Après chaque querelle, il répétait comme un fou :

—Elle cédera... oui, il faut qu'elle cède...

Si le meunier en voulait à sa fille, il en voulait bien plus à celui qui était la cause de cette résistance, à celui qui avait pris le cœur d'Henriette.

Une haine implacable s'allumait dans son âme vindicative, contre Frédéric.

Il était sept heures du matin, Victorine dormait d'un sommeil agité et fiévreux.

Henriette, qui couche dans sa chambre, est déjà levée, elle se glisse doucement dans la cuisine pour recommander à la servante, qu'on avait été obligé de prendre, de faire le moins de bruit possible quand les garçons meuniers vont venir faire le repas du matin.

Après avoir fait cette recommandation,

la jeune fille rentre dans la chambre et s'approche du lit, sur la pointe du pied.

Victorine ne dort plus.

Ces deux femmes, que la plus pure amitié unissait, s'embrassent longuement, puis Henriette arrange les oreillers de la malade et lui fait boire la tasse de lait chaud qu'elle avait préparée.

Quand la tasse vide fut reposée sur la commode, la meunière fit signe à la jeune fille de s'asseoir sur son lit, et dit, en passant doucement sa main amaigrie sur ses beaux cheveux d'or :

—J'ai rêvé de Frédéric.

En entendant ce nom, Henriette est devenue toute rose, ses joues pâles se sont colorées.

—Mon enfant chérie, reprend Victorine, va dire à ton père que je le prie de monter ici un instant, et pendant que nous causerons tu iras en bas voir si tout va bien.

—Oui, mère, j'irai aussi sur la route attendre le passage de Brunet; tu n'as plus de vin fortifiant et je veux lui donner commission d'en prendre une bouteille chez le pharmacien de la place Geney.

Brunet était un laitier qui allait chaque matin porter son lait à Meulan.

—Va, mon enfant, et puisse mon rêve se réaliser, puissions-nous avoir bientôt des nouvelles de Frédéric.

A cette pensée un pâle sourire glissa sur les lèvres d'Henriette.

Elle embrassa sa mère et sortit de la chambre pour aller d'abord prier son père de monter.

Huit heures sonnaient quand la jeune fille prit l'allée des ormes et quelques minutes après, elle descendait la vieille route qui conduit à Meulan.

Elle marchait vite et s'était enveloppée d'un châle de laine, car le froid était déjà très vif.

A la bifurcation des chemins, elle s'arrêta; des gens passaient et s'informaient de la santé de la meunière.

Un homme, qui revenait de Meulan, dit :

—Les Prussiens défilent sur la route de Sagy.



—Pourvu qu'ils ne viennent pas à Tessancourt, murmura Henriette qui n'osa plus avancer.

Les gens étaient partis, elle resta seule et attendit.

Soudain, quelqu'un parût à travers les arbres que les premiers froids ont déjà dépouillés de leurs feuilles; cet homme, elle le connaît, c'est le jardinier d'un château de Mézy, dont le fils, un ami de Frédéric, est aussi renfermé dans Paris.

Que vient-il faire si matin à Tessancourt?

Aurait-il reçu des nouvelles de son fils?

Le coeur d'Henriette se prit à battre précipitamment; elle marcha à sa rencontre.

Le jardinier aussi l'avait reconnue, car il s'écria:

—J'ai justement une lettre pour vous, Mlle Baudriller, et c'est d'Ancery... je suis tout heureux de pouvoir vous la remettre sans aller au moulin.

Il rit et continue:

—C'est un pigeon qui a servi de messager: il est revenu à son colombier hier à la tombée du jour.

Trop émue pour parler, elle lui tend la main.

Après avoir serré la petite main de la jeune fille, le jardinier reprend:

—Quand Lucien est parti avec M. Henry Baroche, notre jeune maître, qui était, comme vous le savez, nommé commandant du bataillon du douzième mobile de la Seine, il avait emporté dix-huit pigeons voyageurs dans l'idée que M. Henry pourrait, de temps en temps, faire savoir à M. le baron Baroche, comment ça allait à Paris. Lucien devait profiter de ce messenger aérien pour nous écrire quelques lignes; malheureusement, jusqu'à ce jour, ça n'avait servi à rien, car c'est hier la première fois que j'ai constaté le retour d'un pigeon; s'ils en ont lâché précédemment, ils auront été tués par les balles Prussiennes.

Enfin, le principal, c'est que le commandant, Frédéric et Lucien soient sans blessures, je vais envoyer un express porter la lettre de M. Henry à son père,

c'est-à-dire à Jersey; c'est là que M. le baron s'est retiré avec sa famille.

Tout en parlant, le jardinier avait atteint un portefeuille et cherchait dans les papiers qui s'y trouvaient la lettre de Frédéric, puis il la tendit à Henriette.

Celle-ci prit la minuscule enveloppe et remercia.

—Ma chère mère,

mon Henriette,

“Je suis tout heureux de pouvoir vous donner des nouvelles; pourvu qu'elles vous parviennent, mon Dieu!

“Je continue à me bien porter, nous nous sommes battus hier pendant trois heures et je n'ai pas une égratignure; on parle d'une nouvelle sortie dans quelques jours, on doit essayer de reprendre à tout prix, aux Prussiens, des positions que nous n'eussions pas dû cesser d'occuper.

“Les choses de la guerre me navrent... mon coeur saigne des blessures de la France... il saigne aussi d'être sans nouvelles de vous, mes aimées, de ne rien savoir de ce qui se passe au Moulin.

“Enfin, ne vous désolez pas trop, afin que je trouve au retour ma bonne mère et toi, mon Henriette, fraîches et bien portantes.

“S'il était possible que maître Guilloume soit revenu à de meilleurs sentiments à mon égard, vous lui direz que Frédéric n'a gardé le souvenir que de ses bienfaits et qu'il lui sera aussi dévoué que par le passé, s'il consent à lui laisser reprendre sa place au Moulin, après la guerre.

“Que j'ai hâte de vous revoir... quelle angoisse étreint mon coeur en pensant à vous.

“Votre fils, frère et ami vous envoie toute son âme avec ses baisers et vous dit au revoir.

“Frédéric”.

La lettre était datée du vingt-et-un octobre et on était au vingt-huit.



Sept jours s'étaient écoulés depuis.  
D'autres combats avaient eu lieu; qui sait si Frédéric n'avait pas été blessé, tué peut-être.

Et sa mère!...

Elle était certainement très malade, plus malade même qu'elle ne disait.

Si elle allait mourir.

A cette pensée, Henriette se sentait tressaillir jusqu'aux moelles, et cachant sa tête dans ses mains, elle se prit à sangloter.

Nous la laisserons à sa douleur pour voir ce qui se passait entre Guillaume Baudriller et sa femme.

### VII

Il y avait déjà quelques jours que la meunière gardait le lit, et si dur que soit Guillaume, il fut frappé de l'altération des traits de sa femme, en entrant dans sa chambre.

—Qu'est-ce que c'est que cette manière de se soigner, si tu es vraiment malade, faut faire venir le médecin, grommela-t-il.

—Henriette a déjà voulu faire venir M. Ducoudray, mais ni lui, ni les docteurs de Meulan ne me guériront.

—Qu'est-ce que tu chantes-là... tu n'as jamais été malade et parce que tu te trouves obligée de garder le lit, tu te crois déjà morte.

Elle secoue tristement la tête sans répondre.

Lui, reprend d'un ton bourru:

—Ta maladie, je la connais... tu te seras trop fatiguée à la dernière lessive... c'est de la courbature mêlée à la peur que tu t'es faite des Prussiens, puisque tu étais assez bête pour avoir peur... comme si c'était pas des hommes comme d'autres.

—Tu les aimes bien, les Prussiens, toi Guillaume, fit Victorine d'un ton de douloureux reproche.

—Dame, je vois mon intérêt d'abord... la guerre, qui en ruine tant, ne m'a pas fait de tort à moi, parce que j'ai su m'y prendre... quand j'ai vu tous ces cultivateurs s'affoler parce que les Prussiens

marchaient sur Paris et vouloir se débarrasser de leurs grains à tout prix, ma foi, je me suis dit:

—Toute cette cavalerie qui arrive aura des chevaux à nourrir et s'ils volent un brin d'avoine, ils en achèteront aussi, le tout est de savoir s'y prendre... paraît que je ne m'y suis pas mal pris puisqu'ils ne m'ont point seulement volé un litre d'avoine et que j'ai réalisé plus de quinze cents francs de bénéfice sur le grain que je leur ai vendu.

Victorine soupira.

Guillaume continua, d'un ton bon enfant:

—Mais c'est pas de ça qu'il s'agit, il faut te soigner, prends deux ou trois purges, c'est ce qu'il te faut, tu es jaune...

—Non, Guillaume, ce qu'il me faut, sinon pour guérir, du moins pour vivre encore quelque temps, c'est de ne plus avoir de chagrin.

—Du chagrin!... Ah! je comprends, fit-il d'un air ennuyé, en tapotant ses gros doigts sur le haut de la couche, car il se tenait debout aux pieds du lit de sa femme.

—Non, je ne crois pas que tu te rendes compte que depuis bien des années, j'ai du chagrin que je n'ai confié à personne et que j'ai refoulé au fond de mon coeur; ... à la fin, vois-tu, le fardeau s'est trouvé trop lourd à porter, j'ai le coeur si gros que j'étouffe... je vais mourir, Guillaume, si tu ne me prends en pitié.

—Quel galimatias me fais-tu là, ma pauvre femme, tu as la fièvre, c'est certain, je vais t'envoyer le médecin.

Déjà, il a fait un pas pour se retirer, mais la meunière se dressa sur son lit et les traits décomposés, livides, elle s'écria d'un accent déchirant:

—Reste... reste, il faut que je te parle.

—Eh bien! voyons, me voilà; recouche-toi... c'est des bêtises de s'agiter comme ça quand on est malade.

Il se rappelait que la pauvre créature qui était là ne lui avait jamais fait de peine, qu'elle était son bien, sa chose, son esclave et il s'attendrissait.



Est-ce que vraiment elle allait mourir?..

Elle suffoquait.

Après un silence, Victorine reprit d'une voix faible et entrecoupée:

—Il y aura vingt et un ans le trois novembre que nous sommes mariés... vingt et un ans de servitude pour moi, sans un seul jour de bonheur.

Guillaume haussa les épaules, ses dents mordillèrent sa moustache grise.

Elle continua:

—Il y a eu des heures où j'aurais voulu, comme une autre, avoir le droit d'exprimer une opinion, avoir le droit de discuter une idée, je ne l'ai point fait, tu étais le maître, le chef de la communauté et je courbais la tête devant ta volonté... Oui, Guillaume, tant qu'il ne s'est agi que de mes goûts, de ma légitime part d'autorité dans la maison, j'ai fait bon marché de ma personnalité, pour maintenir l'harmonie et aussi pour faire la vie douce à celui que j'avais accepté pour mari... aujourd'hui il ne s'agit plus de moi, mais de ma fille...

Un nuage de feu passa sur le visage du meunier.

—Laissons cela, Victorine, laissons cela, fit-il avec force.

—Non, non, il faut que tu m'écoutes... cet entretien est nécessaire.

Guillaume regardait fixement le couvrepieds; il était mécontent, il prévoyait bien où sa femme voulait en venir.

Allait-elle vraiment oser dévoiler toute sa pensée?

Il était curieux de le savoir.

Il prêta toute son attention, car Victorine poursuivait:

—M. Gallois a trouvé qu'Henriette, notre fille unique, serait un bon parti pour son fils; sans vouloir médire du jeune homme, on n'a pas besoin de parler longtemps avec lui pour s'apercevoir que ce n'est qu'un imbécile, qui serait certainement un fruit sec dans n'importe quelle carrière, comme il a été dans les examens qu'il a subis; heureusement que son père a pris le sage parti de le garder avec lui...; à sa sottise, Jérôme ajoute pas mal de vices, il sera d'un placement difficile,

c'est pour cela que le père veut au plus tôt en faire le mari d'Henriette.

Jamais, au grand jamais, la meunière n'en avait dit aussi long sur quelqu'un.

Espérait-elle encore faire revenir son mari sur sa décision?

Peut-être, car elle reprit doucement:

—Je m'étonne que ce mirifique projet du père Gallois ait eu ton approbation.

Guillaume répondit, les sourcils froncés:

—Certes, Jérôme n'est pas un caton, il a les défauts de son âge, mais quand il sera en ménage il se rangera, il est économe et connaît son métier, il en sait assez pour gagner de l'argent.

—Il faudrait encore que ce projet ait l'approbation des intéressés, fit Victorine.

—Jérôme aime Henriette.

—Henriette a le coeur et la tête remplis d'une autre image.

—Tais-toi...

Sans tenir compte de l'interruption, Victorine continua:

—Vouloir la marier à Jérôme, c'est la vouer à des regrets éternels; tu aimes ta fille, Guillaume, tu ne peux vouloir son malheur...

—Assez... assez, s'exclama brusquement le meunier.

Mais la femme obéissante se réveillait mère révoltée.

Elle savait que sa fille mourrait plutôt que d'épouser Jérôme, que seul l'amour de Frédéric pouvait la rendre heureuse et qu'elle lui serait fidèle jusqu'à la mort.

D'un ton plus ferme, elle dit donc:

—L'argent ne te manque pas, Guillaume; rappelle-toi que si je t'en ai apporté, tu en as gagné depuis par ta capacité.

Elle eut pu dire par ta rapacité, mais elle ne voulait pas le blesser et elle ajouta:

—La santé, la conduite, le travail, la tendresse, voilà la suprême richesse, la seule que je désire trouver dans celui qui deviendra mon fils... Oh? je t'en supplie, Guillaume, ne repousse pas Frédéric... au nom du ciel ne repousse pas l'enfant qui a grandi près de nous, celui dont le coeur est grand, l'amitié sincère.

Il eut un ricanement méchant et ri-



posta :

—Ni toi, ni elle, je ne veux plus qu'on m'en parle... jamais, jamais je ne consentirai... c'est rapport à ce drôle que la petite me résiste et si je fais un voeu, c'est qu'une balle ennemie m'en débarrasse.

Il s'anime au son de ses propres paroles et poursuit :

—Oui, j'aimerais mieux voir ma fille sortir du Moulin les pieds devant que de la voir partir en toilette d'épousée au bras de Frédéric.

Sa figure, en disant ces mots, était épouvantable.

En écoutant ces terribles paroles, Victorine Baudriller tremblait comme la feuille, son coeur battait tellement à bonds précipités qu'elle ne pouvait plus parler; seulement, en son âme, elle s'écriait :

—Oh! mon Dieu, mon Dieu... que votre colère ne fasse pas que Guillaume ait à se repentir un jour d'avoir exprimé une si odieuse pensée.

Par sa dureté envers sa fille, le meunier avait tué sa femme.

La résistance d'Henriette, les colères folles du meunier qui avait été jusqu'à frapper brutalement la pauvre enfant, avaient fait une telle impression sur Victorine que cela avait rendue mortelle la maladie de coeur dont elle souffrait depuis longtemps sans se plaindre.

Généralement, quand le déchirement s'opère dans les liens qui nous retiennent à la vie, il y a longtemps qu'ils sont usés en nous par une force insensible et lente, mais acharnée, implacable.

Peut-être que si Guillaume se fut laissé toucher, s'il avait renoncé à vouloir contraindre Henriette à un mariage qui lui faisait horreur, la joie qu'elle en aurait éprouvé eut pu dilater le coeur oppressé de la pauvre femme, elle eut pu vivre encore assez pour nommer son cher Frédéric son fils.

Mais la fureur haineuse où le nom du jeune homme venait de mettre son mari ne lui laissait aucun espoir.

Ce dernier orage domestique devait avoir un effet déplorable sur la santé de la meunière.

Son état empira en quelques heures, d'une manière effrayante et le médecin qu'on fit venir vit tout de suite qu'il n'y avait rien à faire.

Cinq jours après son entretien avec son mari, Victorine recevait les derniers sacrements et s'éteignait dans les bras de sa fille.

Cherchant encore à être utile à la pauvre enfant, elle avait dit à Baudriller, en présence du vieux curé de Tessancourt, un brave homme qui l'avait mariée et qui était aimé et respecté de tous, en présence aussi de tous les serviteurs rassemblés dans sa chambre :

—Guillaume, mon voeu suprême, ma dernière volonté est qu'Henriette ne soit pas mariée avant l'expiration de son deuil... pas avant deux ans...

Il avait juré.

Si, comme elle en avait le faible espoir, le meunier n'osait enfreindre un serment fait à une mourante, devant tant de monde, serment que chacun allait connaître et commenter dans le village et à la ville où ils étaient si connus, c'était un répit pour Henriette.

Son père cesserait de la persécuter au sujet du fils Gallois.

Elle pourrait, dans une paix relative, attendre sa majorité.

Majeure, elle échappait à la tutelle de son père et pourrait s'unir à celui qu'elle aimait.

## VIII

Douze jours se sont écoulés depuis que la meunière a été portée à sa dernière demeure.

On est au quatorze novembre.

Henriette est seule, dans une petite pièce qui précède sa chambre.

C'est là que la jeune fille travaille, soit à des ouvrages de couture, soit à relever sur le Grand-Livre les comptes et créances que Guillaume inscrit chaque jour au Brouillon.

Le froid est excessif, le vent souffle, et une pluie glacée fouette les vitres.

Henriette, souffrante depuis l'événement douloureux qui l'a frappée, a fait du feu



dans ce petit cabinet, et se dépêche de remettre au pair les écritures forcément négligées dans ces derniers temps.

Les sacs de son, de recoupe, de farine s'alignent rapidement sur le grand registre.

Neuf heures sonnent.

La jeune fille s'arrête et pose la plume, Elle compte l'une après l'autre les neuf vibrations de l'horloge et murmure :

—Neuf heures et père n'est pas encore rentré.

Mais on entendit le bruit de grelots sur la route.

C'est le meunier avec son attelage de quatre superbes chevaux.

Pendant que le charretier s'empresse de dételer et de donner la pitance aux bêtes, ruisselantes d'eau, Baudriller entre dans la cuisine.

Il arrive de Saint-Germain-en-Laye.

Il a plusieurs clients dans cette jolie ville, qui, depuis le vingt-deux septembre, est occupée par les Prussiens.

Henriette s'est accoudée sur le bureau et s'absorbe dans de tristes et douloureuses pensées, car les larmes, comme des perles liquides, coulent une à une sur ses joues amaigries, puis glissent sur son corsage noir.

La sombre étoffe fait ressortir encore l'extrême pâleur de son charmant visage.

La jeune fille est tellement absorbée dans sa rêverie qu'elle n'entend pas la porte, donnant sur l'escalier, s'ouvrir doucement.

Elle ne voit pas non plus entrer un homme.

Cet homme reste immobile sur le seuil, contemplant avec une sorte d'extase attendrie, le fin profil et la nuque dorée qu'éclaire la lumière un peu voilée de la lampe placée sur le bureau.

Tout à coup il fait un pas en avant et prononce à demi-voix le nom d'Henriette.

Elle tressaille, se retourne, et distingue dans la demi-obscurité, l'uniforme d'un soldat.

—Frédéric, murmure-t-elle d'un accent presque effrayé.

Lui, est déjà à ses pieds.

Henriette, tenant dans ses petites mains la tête de son ami, répète presque en délire :

—Toi... toi... Frédéric.

Le visage resplendissant, illuminé par un rayon de l'âme, reflet des sentiments intimes, qui l'animent, Frédéric est beau comme un Dieu, malgré sa pâleur, ses traits amaigris, qui portent la trace de souffrances récentes, malgré son uniforme déchiré.

—Henriette, répète le jeune homme, chère Henriette.

Mais les larmes brillent de nouveau dans les yeux bleus de la jeune fille, qui s'écrie, en jetant ses deux bras autour du cou de son ami et en cachant sa tête sur son épaule :

—Frédéric, nous n'avons plus de mère.

Il a peine à retenir un cri et balbutie d'un accent déchirant :

—Maman est morte... sans que je la revoie... oh! mon Dieu... mon Dieu...

Le visage inondé de larmes, le jeune homme attire à lui cette enfant si chère et tous deux sanglotent éperduement.

Un long moment se passe ainsi, puis Henriette reprend :

—Ta lettre a été sa dernière joie... elle t'aimait bien, va, ma pauvre maman..

Lui, l'interroge.

Le récit de la jeune fille fut court, elle avait peu de chose à apprendre à Frédéric, mais avait beaucoup à apprendre de lui.

Son coeur débordait sous le double sentiment qui le remplissait.

La joie immense de l'avoir près d'elle... l'effroi du danger qu'il peut y courir.

Comment avait-il pu venir jusqu'ici malgré les Prussiens?

Que s'était-il passé depuis sa lettre?

Henriette va fermer à clef la porte du cabinet et baisse la lampe qu'elle a soin de placer de manière à ce que la lumière ne donne pas dans la fenêtre.

Comme cela, son père la croira couchée et ne viendra pas dans le bureau comme cela arrive quelquefois, avant d'entrer dans sa chambre qui ouvre sur le même.



corridor.

Ces précautions prises, elle revient s'asseoir près de Frédéric, lui prend la main et doucement :

—Parles, ami.

—Tu te rappelles que dans ma lettre, je te disais qu'on allait tenter une nouvelle sortie.

—Oui.

—Le vingt-huit octobre, en effet, nous surprinions les Prussiens au Bourgët et on enlevait le village, mais deux jours après, le combat recommençait, et quoique nous nous battions comme des lions, la victoire restait aux Prussiens.

Ils étaient si nombreux.

Je n'ai pas vu la fin du combat.

J'avais reçu un coup de sabre sur la tête, qui m'avait fait perdre connaissance.

—Blessé!... oh! mon Dieu, fit plaintivement Henriette en lui serrant la main.

—Ce n'était rien... j'ai la tête dure et la blessure est déjà cicatrisée, mais ce qui était pire, c'est que c'était des Prussiens qui m'avaient ramassé et que j'étais prisonnier.

—Hélas! soupira la jeune fille.

—Je n'étais pas le seul, malheureusement et on allait sans doute nous diriger vers l'Allemagne pour nous interner dans quelque citadelle.

A cette pensée de quitter la France, de m'éloigner de toi, pour aller si loin, mon cœur se déchirait; j'aurais donné dix ans de ma vie pour pouvoir, avant de partir, voir le pauvre clocher de Tessancourt.

—Je ne sais si tu te figures, mon Henriette, ce que c'est que l'idée de quitter sa Patrie, de quitter tout ce qu'on aime; mais moi qui n'a plus ni père ni mère, j'ai concentré sur toi, sur les tiens, tous les sentiments qui peuvent emplir le cœur d'un homme; amour, vénération, dévouement, tout enfin et le tic tac du Moulin charme plus mes oreilles que ne pourrait le faire la plus harmonieuse musique du monde.

—Je comprends toutes tes peines, toutes tes craintes, mais dis-moi, je t'en prie, comment tu as pu échapper aux Prussiens.

Il reprit :

—J'avais été jeté dans une voiture d'ambulance et transporté à Saint-Brice.

Les blessures à la tête se guérissent vite; au bout de huit jours je sortis de la ferme dont les Prussiens avaient fait une ambulance et je pris place dans les rangs des soldats français, prisonniers comme moi.

J'avais encore la tête bandée, pourtant je ne souffrais plus.

Ayant perdu beaucoup de sang, je me trouvais tout étourdi, tout drôle, mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps et je me disais :

“Bien sûr, je ne vais pas aller loin”.

Mais au contraire, le grand air devait me remettre peu à peu.

Nous défilâmes entre les lignes ennemies.

Nous étions escortés en avant par un détachement de cavaliers, et de chaque côté par une haie de fantassins doublée d'un rang de cuirassiers.

Derrière nous, un peloton d'infanterie fermait la marche.

Beaucoup, parmi les prisonniers, étaient affaiblis; et comme à moi la marche leur était pénible.

On succombait littéralement de fatigue quand nous arrivâmes à la première étape.

Nous fûmes logés dans une maison de belle apparence, mais le désordre qui y régnait disait assez qu'elle avait été pillée.

Quelques bottes de paille étalées sur le parquet des deux chambres et l'on nous entassa là-dedans.

Malgré la fatigue et l'accablement je ne pus fermer l'oeil de la nuit, la plupart de mes compagnons ne purent non plus trouver le sommeil.

Chacun méditait sur ses infortunes.

Quoique nous n'ayons eu qu'un morceau de pain sec, insuffisant, notre souffrance morale était plus cruelle que la privation matérielle.

L'ordre du départ arriva et entre les baïonnettes, le triste cortège se remit à cheminer.

De temps en temps on nous permettait un court arrêt.

Après une halte plus prolongée, où on



nous avait distribué quelques noix sans pain, nous repartîmes.

La nuit tombait, une nuit noire, horrible, qui couvrait de ses voiles d'atroces péripéties, de douloureux incidents.

Que de pleurs versées dans cette course à travers l'obscurité!

Nous distinguions à peine la ligne de soldats qui nous escortait et l'on nous avait fait prendre une allure plus accélérée, on nous conduisait même avec une certaine brutalité, la pointe d'une baïonnette, la lame d'un sabre, ou la crosse d'un fusil, étaient toujours prêts à frapper le malheureux qui ralentissait sa marche.

Je ne savais plus la route que nous suivions, quand en traversant un village, je reconnus Sannois, grâce à ce que quelques maisons étaient encore éclairées.

La route qu'on prenait me fit battre le coeur.

On allait traverser la forêt de Saint-Germain, puisque c'était à Saint-Germain qu'on nous conduisait.

C'était cette ville qui m'était si familière, cette ville où j'avais tant de fois livré de la farine avec le bel attelage de maître Guillaume, qui devait être notre seconde étape.

Depuis que j'étais prisonnier, je rêvais de m'échapper.

A ce moment, cette pensée devint si obsédante que c'en était une souffrance.

Je me disais :

"C'est cette nuit, dans cette forêt qu'il faut fuir... si tu ne réussis pas à le faire, demain, quand tu auras quitté Saint-Germain ce sera fini... tu ne pourras jamais plus, et d'étape en étape, il te faudra gagner l'Allemagne, à moins que tu ne tombes sur la route, de lassitude et de fatigue, où ne meurre sous les coups des Prussiens comme cela arrive à d'autres".

Henriette eut envie de se jeter dans les bras de son cher Frédéric, mais elle se contint; seulement, la douce étreinte de ses doigts fuselés, lui dit combien elle était impressionnée.

Lui, l'âme remplie d'une ivresse éthérée de se sentir libre et près de l'adorée, avait hâte d'en finir avec ce récit de tranges et d'inquiétudes.

Il continua, parlant vite et bas :

— Cette idée, je voyais bien qu'il n'était pas facile de la réaliser et je ne serais sans doute pas parvenu à m'échapper s'il ne s'était produit un accident, justement à quelques pas de moi.

Le silence de la nuit fut tout à coup troublé par la détonation d'une arme à feu.

Un cavalier de l'escorte venait de tomber.

Crût-on à une attaque des Français ? Je ne sais, mais il y eut un brouhaha.

Cavaliers et fantassins qui marchaient à côté de moi se précipitèrent pour relever leur camarade, la durée de quelques secondes il y eut un espace libre d'un côté de la route et je pus me jeter sous bois.

Henriette retenait son souffle pour mieux entendre.

De nouveau les larmes pleuvaient sur son corsage, légères et faciles comme la pluie de mai.

Il s'interrompit un instant pour réfléchir et poursuivit :

— J'ai cru reconnaître ce Scheinder que ton père a eu trois ans à son service et qui est retourné dans son pays, environ six mois avant la guerre.

— Ah! tu as cru le reconnaître.

— Oui, c'était lui, bien sûr, il avait pris la tête de la colonne.

— Je m'étais dit : "Je tâcherai de m'approcher de lui et je lui parlerai; je lui avais maintes fois rendu service pendant son séjour au Moulin, il n'était pas mauvais diable et aurait pu être reconnaissant, mais je n'ai pas eu besoin de son concours pour brûler la politesse aux Prussiens, et j'aime mieux cela.

— Il nous a toujours appris à parler Allemand, fit Henriette.

— C'est vrai, et cela m'a servi à comprendre ce qui se disait autour de moi.

Comme je te l'ai dit, je m'étais jeté sous bois, je me couchai à plat ventre et j'entendis alors que c'était accidentellement que le revolver d'un cuirassier était parti, blessant celui qui était devant.

Surpris, le cheval avait fait un écart qui avait lancé le blessé sur la route boueuse.

Ce fut tout.



La colonne se réorganisa et moi je rampai doucement jusqu'à un sentier, me relevai et pris ma course.

Le jour succéda à la nuit.

J'errai dans les bois, n'osant me rapprocher d'aucun village, d'aucune habitation, craignant de retomber entre les mains des Prussiens.

Je pensais bien à aller chez Duval, un boulanger de Saint-Germain, c'est un bon Français et un bon cœur d'homme, il ne m'eut pas refusé un morceau de pain et un abri, mais le moyen de gagner sa maison avec mon uniforme...

C'était impossible.

—Toute une journée sans manger, comme tu devais souffrir, mon Dieu... mais j'y pense, tu as peut-être faim, tu n'as peut-être rien pris, dit Henriette en se penchant vers lui, toute angoissée.

—Je casserai une croûte tout à l'heure, laisse-moi terminer mon récit, je ne souffre pas en ce moment.

—Je t'écoute.

—Bref, j'avais faim et surtout soif, ce fut ce qui m'enhardit, j'allai frapper à la porte d'un garde des forêts.

Il n'y avait qu'une vieille femme, qui, tout en tremblant, me fit une omelette et me permit de me reposer.

Les Prussiens étaient déjà venus, à plusieurs reprises, réquisitionner chez elle, des poules, des lapins, des oeufs, et elle craignait à chaque instant de les voir revenir.

Elle voulut me donner de vieux vêtements à son mari, mais il était de petite taille et très mince, il me fut impossible de les endosser... j'aurais été si ridicule avec que j'aurais aussi bien attiré l'attention sur moi.

À la tombée de la nuit, je quittai cette demeure hospitalière.

Mon intention était de suivre la lisière de la forêt qui longe la route pavée de Saint-Germain à Poissy, puis de gagner les rives de la Seine.

Là, j'aurais emprunté pour quelques heures, à l'insu du propriétaire, une petite barque que les pêcheurs attachent à des anneaux le long de la berge et j'aurais descendu le cours du fleuve jusqu'à Meulan.

Je m'avançais donc avec précaution, quand soudain j'entendis des claquements de fouet retentir sur la route et un bruit de grelots qui me fit battre le cœur.

Un attelage de plusieurs chevaux s'avançait.

Il était encore loin, qu'à la lueur des lanternes, j'avais reconnu Carabi, le gros timonier.

Le hasard... non, je me trompe, la providence ne pouvait faire mieux pour moi.

La lourde voiture approcha.

Mon premier mouvement fut de sauter sur le marche-pied et de me jeter au cou de maître Guillaume, qui fumait sa pipe, tout en maugréant contre le mauvais temps, car la pluie lui fouettait le visage.

Mais je réfléchis qu'il n'était pas seul, son garçon meunier était à côté de lui, puis nous nous étions quittés un peu en froid, et avec ses idées, ma présence pouvait bien ne pas lui être agréable.

Je ne renonçai pas pour cela à profiter de l'attelage qui devait me conduire au Moulin des Acacias.

Je grimpai lestement derrière la voiture, je me glissai sous la bâche et me cachai sous les sacs vides.

Je voulais, avant de me montrer à maître Guillaume, prendre ton avis et celui de ta mère, car je ne pensais pas que la chère femme n'était plus.

Abattu soudain par la détente de ses nerfs, le jeune homme se prit à pleurer, tandis qu'Henriette, profondément émue par les larmes qui inondaient ce visage où elle n'en avait jamais vu avant ce jour, disait doucement:

—Ne pleure plus, Frédéric, je t'en prie, notre courage s'en irait peut-être avec nos larmes et nous en avons besoin, nos épreuves ne sont pas finies.

—Hélas! je ne sais que trop que le présent n'est pas à nous... moi, je me dois à la Patrie et dans quelques jours, quand je saurai où rejoindre les troupes françaises, je partirai pour combattre à nouveau les ennemis de la France.

Elle sent son cœur lui manquer comme si la terre se dérobaît sous elle.

Pourtant, il fallait qu'il partît... oh!



oui, il le fallait et le plus tôt serait le mieux.

Un pas lourd fit claquer l'escalier.

Ils restèrent immobiles, pressés l'un contre l'autre, retenant leur souffle.

Ils s'entouraient de mystère comme des coupables, pourtant, rien n'était plus chaste, plus innocent que leurs pensées.

Frédéric respectait autant qu'il adorait celle qui était son idole.

C'était saintement qu'il l'aimait, à cette heure où le souvenir de celle qui leur avait été si brusquement enlevée planait sur eux.

On entendit une porte se refermer, c'était le meunier qui rentrait dans sa chambre.

Frédéric Ancery se leva.

—Où vas-tu? demanda Henriette.

—Ton père ne peut ignorer plus longtemps ma présence sous son toit et maintenant qu'il est seul...

Elle l'interrompit, disant d'une voix sourde:

—Reste... Ce Moulin, qui a vu naître ma mère, où elle t'a recueilli enfant, c'est elle qui t'y donne asile... mon père ne doit rien savoir... il est devenu bien dur, vois-tu, quand on contrecarre ses idées et il te fermerait sa porte.

—Est-ce possible?...

—Cela est.

—Mais alors, je ne puis rester, fait-il d'un ton de regret.

On voyait qu'il souffrait, qu'il était extrêmement fatigué.

—Tu resteras, dit doucement la jeune fille, le Moulin a assez d'endroits pour te cacher quelques jours... songe qu'un temps bien long peut s'écouler avant que nous nous revoyions et c'est un si grand bonheur pour moi; ta présence m'est plus précieuse que jamais, maintenant que je n'ai plus ma mère.

—Te voir est ma seule joie, comme c'est la tienne, ma Riette..., tu as raison, puisque la vie nous accorde quelques jours de répit dans notre détresse, prenons-les; seulement je trouverai bien une cachette dans les bâtiments de la cour, je ne veux pas rester dans la maison, car si ton père venait à me découvrir, il se-

rait encore plus furieux... puis cela te compromettrait aux yeux des domestiques.

Au dehors, on pourra croire que tu ignorais ma présence.

—Toujours généreux, mon Frédéric, fit-elle d'une voix caline, en appuyant sa tête, blonde et vaporeuse, sur l'épaule de son ami.

Mais lui, l'attirant dans ses bras:

—Chère âme, c'est le ciel de rester près de toi.

Et d'une voix insaisissable, comme un souffle, il murmura, en appuyant ses lèvres sur le front de la jeune fille:

—Je t'aime, ma Riette... je t'aime.

## IX

Depuis deux jours, Frédéric Ancery est caché au Moulin des Acacias.

Il est dans un grenier perdu, qui s'étend sur la buanderie et sur un hangar sombre, où l'on met le vieux bois et où l'on remise une charrette hors d'usage.

Ce grenier est assez vaste, mais très bas, on ne peut s'y tenir debout; on y parvient par une échelle.

Le jeune homme y a porté plusieurs bottes de foin.

Henriette lui a donné de chaudes couvertures, car le froid est excessif.

La quantité de sang répandu, sa blessure à peine cicatrisée, la fatigue, l'émotion d'apprendre la mort de sa mère adoptive, l'inquiétude de l'avenir, tout cela avait donné au soldat, pendant douze heures, une fièvre assez violente, à laquelle avait succédé une sorte de prostration.

Il était resté immobile, étendu sur son lit de foin, ayant, de temps en temps, une courte visite d'Henriette, qui avait soin qu'il eut toujours à portée de sa main, du lait, du cidre, du vin, des oeufs frais et quelques-unes de ces belles poires succulentes, que produisait le verger et qu'on gardait, précieusement, pour les fêtes de l'hiver.

Maintenant, Frédéric se trouve mieux, il parle de partir la nuit suivante.

Henriette a été atteindre, dans un vieux coffre, les effets que le jeune homme a



confiés, en partant, aux soins de la meunière.

—Je ne puis m'éterniser ici, a-t-il dit, il me faut faire mon devoir, et rejoindre n'importe où les Français... puisque tu dis qu'on se bat du côté d'Orléans, c'est vers Orléans que je vais diriger mes pas.

Depuis qu'il va mieux, Frédéric n'accepte plus facilement son inaction, il voudrait aller et venir, se rendre utile dans le Moulin.

Il cède aux instances d'Henriette et reste dans sa cachette, la plupart du temps étendu sur le foin et regardant, par moments, dans la cour, par les étroites ouvertures pratiquées sous le toit.

Quand son amie est près de lui, il est heureux, mais ces instants de bonheur sont rares, et elles sont lentes et douloureuses ces heures d'attente, quand l'être tout entier a concentré sa puissance et sa volonté dans un seul désir.

Au moindre bruit qu'il entendait, il tournait la tête vers la trappe du grenier, espérant y voir apparaître la blonde tête de l'adorée, mais souvent son espoir était déçu.

Henriette ne pouvait venir si fréquemment, cela eut attiré l'attention.

La jeune fille souffrait des mêmes souffrances, du même désir, auquel se mêlait l'angoisse de la peur.

Elle avait peur de son père.

Elle n'avait pas dormi, une seule minute, depuis l'arrivée inattendue, du jeune homme.

Dans la journée, quoiqu'elle sut qu'on ne montât jamais dans ce grenier perdu, si elle voyait quelqu'un se diriger vers la buanderie, elle sentait les forces lui manquer.

Elle craignait que Frédéric ne se laissât voir, ne s'approchât de la trappe.

Epuisée, surmenée, blême d'émotion contenue, elle allait et venait dans la maison, ne pouvant tenir en place.

Ce jour-là, elle s'était mise à repasser les chemises du meunier, afin de pouvoir, en même temps, en arranger une au jeune homme.

Ainsi placée, devant la fenêtre, elle voyait le bâtiment où était celui qu'elle aimait de toute son âme, celui qui, dans

quelques heures, allait partir pour aller affronter à nouveau les dangers, les hasards de la guerre, partir en emportant son espérance, sa joie.

Combien de temps s'écoulerait entre ce jour et celui où elle le reverrait.

Dans sa tristesse inquiète, elle eut voulu pouvoir soulever le voile impénétrable qui cachait leurs destinées.

Ce matin-là, dès huit heures, des éclaireurs étaient passés à Tessancourt, ils avaient continué leur route, poussant plus loin leur reconnaissance, mais il était évident qu'il allait en passer d'autres.

Henriette ne vivait plus.

Les Prussiens allaient s'arrêter dans le village... Certainement, ils en auraient à loger.

Il était une heure, on finissait de déjeuner, quand Jérôme Gallois fit son entrée dans la salle.

—Vous allez bien, maître Guillaume, demanda-t-il en prenant la main que lui tendait le meunier.

—Comme tu vois, mon gars... assieds-toi, Henriette va te servir une tasse de café.

Les garçons meuniers sortirent après avoir serré la main de Jérôme et la servante acheva de desservir la table.

—Allons, la belle Henriette, fit avec familiarité le fils du maire, servez-moi de vos blanches mains, non une tasse de café, je viens d'en prendre, mais une bouteille de vin... vous en avez toujours, du vin, maître Guillaume?

—Certainement que j'ai du vin, et du fameux encore.

Le rouge de la fierté blessée était monté au front de la jeune fille; la familiarité de Jérôme la blessait comme si elle eut reçu un coup de cravache.

Sur un regard impératif du meunier, elle apporta des verres et la bouteille que la servante avait déjà monté de la cave.

Le fils Gallois s'était assis près de Baudriller qui avait pris la bouteille, en essayait soigneusement le goulot avec sa manche, versait quelques gouttes de vin dans son verre, et emplissait celui du jeune homme, puis le sien et disait:

—Goûte-moi ça, mon garçon.

Henriette se dirigea vers la porte.



—Eh bien! eh bien, il ne faut pas vous en aller, ce que j'ai à dire vous intéresse plus encore que maître Guillaume.

—Reste, fit le meunier d'un ton bref. Henriette obéit, mais elle ne s'approcha pas de la table.

—Jérôme dégusta lentement son verre et faisant claquer sa langue contre son palais:

—Ils ne sont pas à plaindre ceux qui font leur boisson habituelle de ce nectar.

—Je crois bien... ça ferait de la boisson chère.

—Bah! quand on a le moyen... mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Vous savez, maître Guillaume, que vous êtes un homme que j'estime, plus même, que je vénère et que je me regarde comme si j'étais déjà de votre famille... j'aurais beaucoup de peine s'il vous arrivait des contrariétés, rapport à votre bon coeur.

—Je te remercie de ton amitié, mon garçon, mais je ne comprends pas trop ce que tu veux dire.

Jérôme hésita une seconde, puis très vite:

—Avez-vous ramené, mardi, de Saint-Germain, Ancery, votre ancien garçon meunier.

Guillaume bondit.

—Ah! non, alors, et jamais il ne remettra les pieds ici.

—Je me disais aussi: Maître Guillaume ne s'exposerait pas comme ça.

Il regarde Henriette qui s'est mise à ranger la vaisselle dans le buffet.

Elle continue sa besogne, mais ses mains tremblent tant qu'elle doit s'arrêter de crainte de laisser échapper une de ces belles assiettes de couleur dont le meunier est si fier.

Oh! qu'elle voudrait que la nuit fut venue, qu'elle voudrait pouvoir prévenir Frédéric.

Cependant, elle veut entendre jusqu'au bout ce que ce méchant garçon va dire.

—Celui dont tu parles est enfermé dans Paris, je n'ai pas ouï dire que le siège fut levé, fait Baudriller, en regardant en face son interlocuteur; c'est quelque farceur qui t'aura dit ça.

—C'est la mère Courtille, vous la connaissez?

—Bien sûr que je la connais, son garçon est parti en même temps qu'Ancery, et quoique n'étant pas dans le même régiment, il était aussi à Paris.

—Eh bien, après l'affaire du Bourget, il a réussi à faire parvenir une lettre à sa mère.

—Et il parle d'Ancery, demande le meunier en levant les yeux dans la direction de sa fille, qui s'est tournée de manière à dérober ses traits aux deux hommes.

Par un effort de volonté, elle a repris ses travaux de ménagère, contraignant ses mains à tenir ferme, ses larmes à ne pas couler, pourtant, elle souffre; son coeur, ses tempes sont comme dans un étai.

Jérôme répond:

—Il dit seulement: "Je n'ai pas de nouvelles de Frédéric Ancery, tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas rentré dans Paris et que son bataillon a été très engagé".

—Alors, il serait parmi les morts, s'écrie vivement le meunier.

Il sent un désir féroce que cela soit vrai.

Frédéric mort, il faudrait bien qu'Henriette s'en console, et alors...

Le fils du marchand de bois baisse la voix et reprend:

—Les Prussiens ont fait pas mal de prisonniers au Bourget... Ancery en était... seulement... il leur a échappé...

—Tu en es sûr...

—Oui... vous comprenez, maître Guillaume, c'est par intérêt pour vous et par intérêt pour la commune que je vous dis: Faut pas jouer avec ça, si le garçon est caché chez vous, faut pas le garder... les Prussiens ne plaisaient pas et ils seraient capables d'incendier le Moulin s'ils trouvaient un soldat chez vous... ils seraient même capables de saccager la commune et comme papa en est responsable, puisqu'il en est le maire, ce serait ennuyeux pour tout le monde.

—Henriette... viens un peu ici, dit Guillaume d'un ton sec.

Le coeur de la jeune fille se retourna dans sa poitrine; d'une main elle s'ap-



puya contre le buffet, car elle sentait les forces lui manquer.

Un supplice terrible allait commencer pour elle.

Elle allait être forcée de mentir, et Dieu seul savait ce qu'elle souffrait à cette pensée.

—Henriette, viens ici, que je te parle, répéta le meunier.

Elle s'avança, très pâle, la tête baissée, écrasée pour ainsi dire par son émotion.

—Tu as entendu ce que vient de m'apprendre Jérôme, il est probable que ce garçon-là, s'il n'est pas repris, va venir ici.

Une inspiration vint à Henriette.

Avec l'idée que Frédéric peut se présenter au Moulin d'une minute à l'autre, il est certain que le meunier va exercer sur sa demeure, une active surveillance, elle-même va être étroitement surveillée, li faut qu'elle écarte le danger qu'il en résulterait pour le jeune homme et affermissant sa voix, elle répond :

—Pardon, mon père, si je vous interromps, mais vous pouvez être tranquille, Frédéric Ancéry ne viendra pas.

—Et comment sais-tu cela, toi? demanda-t-il les lèvres sèches.

—Parce qu'il est déjà venu.

Elle s'arrête une seconde et continue d'une voix subitement devenue ferme.

—Il est venu chercher des effets pour traverser les pays remplis de Prussiens, il ne pouvait le faire en soldat.

—Alors, tu lui as donné des effets?

—Oui, mon père.

—Et tu es sûre qu'il est reparti?

—Il était là dans la soirée d'avant hier, il est maintenant bien loin, je l'espère.

—De quel côté allait-il?

—Je ne sais pas, il m'a parlé de rejoindre les Français le plus tôt possible, mais il ignorait le malheur qui nous a frappé et quand je lui ai eu appris, nous n'avons plus parlé que de ma mère, achève-t-elle les larmes aux yeux.

—Il n'y a que vous qui ayez vu Frédéric, il ne s'est présenté qu'à vous, demande Jérôme ironiquement.

—Personne ne l'a vu parce que personne ne devait le voir que ceux à qui il

avait à faire, répond-elle, simplement.

—Et c'est à vous qu'il avait affaire, vous allez causer avec les garçons... c'est très bien... où avait-elle lieu cette conversation, Mlle Riette?

—Mon père vous a-t-il donné la permission de me dire des insolences, réplique la jeune fille avec hauteur, indignée de ce qu'il paraît supposer et plus encore de ce nom de Riette qu'il lui donne.

Ses parents seuls et Frédéric avaient fait cette abréviation familière du nom d'Henriette.

—Allons, Mlle Baudriller, ne nous faisons pas, dit-il avec une bonhomie affectée, je sais parfaitement que Frédéric n'est pas un autre... c'est presque un frère pour vous.

Elle se détourne silencieusement, le regard de cet homme l'offense.

Pendant ce dialogue, les coudes sur la table et la tête dans ses mains, le meunier réfléchissait.

Dans la journée de la veille, sa fille avait subitement disparu à plusieurs reprises.

Il n'avait pas fait attention à ces absences, mais à ce moment, il se demandait si les paroles d'Henriette n'avaient pas pour but de l'induire en erreur.

—Je saurai ce qui en est, se dit Guillaume, et s'il est vrai qu'il soit ici, c'en sera trop pour ma patience... c'est qu'il voudra tenter le malheur.

Jamais plus qu'à cet instant il ne s'était aperçu combien sa haine contre le jeune homme était profonde.

Dans la paisible existence du village, on peut haïr longtemps, comme on peut aimer longtemps, il se passe si peu de chose, si peu d'événements que les occasions de témoigner des sentiments extrêmes sont rares; la vie d'aujourd'hui ressemble à celle d'hier.

Guillaume se leva, prit sa fille par les épaules, puis la faisant tourner comme une plume, il vociféra avec un grincement de dents, en approchant son visage courroucé de celui de la pauvre enfant:

—Et que lui as-tu dit, toi, à Frédéric... lui as-tu dit qu'il devait oublier le chemin du Moulin... que je ne voulais pas



le voir rôder autour de tes jupes comme il en avait l'habitude.

Plus morte que vive, mais faisant à cet instant le serment de mourir plutôt que de renoncer à son amour, car cet amour lui est plus précieux que la vie, stoïque à sa manière, elle se fut trouvée lâche de le renier devant le fils du maire, Henriette répondit sans bravade, mais sans honte.

—Je ne lui ai dit rien de semblable.

—C'eût été mentir à ton espérance, n'est-ce pas?

Elle garde le silence et s'assoit.

Ses jambes ne veulent plus la porter et son coeur lui semble lourd comme une pierre.

Le meunier reprend:

—Alors tu te figures que tu l'épouseras ton fainéant, ton sans le sou...., un gueux qui, parce qu'il a mangé mon pain, veut me voler ma fille.

—Ne vous mettez pas en colère, maître Guillaume, tout s'arrangera, allez, vous aurez encore de beaux jours, minauda Jérôme d'un ton pâtelin.

—Tu as raison, mais vois-tu, j'ai fait tant de sacrifices pour Henriette, je l'ai mise deux ans en pension, je lui ai donné de belles robes, des chapeaux à la mode, tout ce qu'elle voulait enfin, c'était mon trésor que ma fille.

Il paraît s'attendrir.

—Le bon sens lui reviendra, elle n'aura pas toujours la tête montée, et ne sera pas toujours ingrate, dit encore le fils du maire.

La jeune fille se redressa sans emportement mais avec une grande dignité:

—Vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas, M. Gallois; je ne suis pas une fille ingrate parce que j'aime Frédéric, je l'avoue sans honte... l'amour que Dieu m'a mis au coeur ne mourra qu'avec moi...

—Tais-toi, interrompit le meunier que la colère reprenait et qui continua avec rage:

—Moi qui te donnait comme modèle: tes discours sont ceux d'une effrontée.

—Personne ne pourra trouver à blâmer des sentiments qui ont eu l'approba-

tion de ma mère qui était une femme juste et sans reproches.

Guillaume regardait sa fille avec attention; il eut un sourire cruel:

—Ta mère!... si elle a cru enchaîner ma volonté en me déclarant, devant un tas d'imbéciles, que son voeu était que tu ne te maries pas avant deux ans, elle s'est trompée... et toi aussi, si tu lui as soufflé cette idée espérant gagner ainsi tranquillement ta majorité.

Henriette pâlit; pourtant, elle regarda son père en face.

—Sais-tu la réponse que je lui fais, à la volonté de ta mère, reprit-il, la réponse que je fais à toutes vos singeries... eh bien! va à la mairie, regarde la boîte aux affiches et tu y verras l'annonce du mariage de M. Jérôme Gallois, fils du marchand de bois, avec Mlle Henriette Baudriller, fille unique de Guillaume Baudriller, meunier, cultivateur, propriétaire à Tessancourt.

Henriette frémissait de tout son être.

Cela lui semblait impossible, abominable.

Par cette sombre journée de novembre, la salle, éclairée par une seule fenêtre, était plongée dans une demi-obscurité, mais les bûches qui se consumaient dans le foyer, jetaient une certaine lueur qui éclairait son visage tout blanc, où la bouche entr'ouverte, avec une indicible expression d'angoisse et d'horreur, semblait implorer le coup de grâce.

Tout à coup, elle se leva avec une telle violence que sa chaise tomba sans qu'elle y prit garde.

—Mon père, dit-elle, il est possible que le voeu exprimé par ma mère mourante ne soit rien pour vous... pour moi, il est sacré... quand à vous, M. Gallois, souvenez-vous de ce que je vous ai dit un jour dans l'allée des Ormes... mon opinion n'a pas changée.

Sa voix montait, claire et vibrante, dans cette grande salle peu meublée.

Henriette avait une voix forte: pourtant, peu de femmes l'avaient aussi agréable.

L'âme broyée par la douleur, mais la tête haute et fière, un éclair dans ses



yeux d'azur, elle marcha vers la porte et sortit.

Les deux hommes se regardèrent, interdits.

—Vous n'en viendrez jamais à bout, maître Guillaume... elle est capable de dire non, devant tous.

—C'est une vrai Baudriller, dit le meunier avec orgueil, puis songeant que cette résistance, cette volonté qu'il avait transmise à sa fille se heurtait à la sienne, que c'était à lui qu'elle résistait et qu'avec le temps, si Frédéric revenait, il serait vaincu, il eut un rugissement et murmura :

—Elle ne cédera pas tant que le gueux vivra... il faut qu'il meure.

## X

—Il peut bien être resté au Moulin, pensait Guillaume avec le désir intense que cela soit vrai; pour le savoir, je n'ai qu'à surveiller étroitement et adroitement Henriette..., elle seule connaît sa cachette....

De son côté, la jeune fille a une trop grande appréhension pour ne pas souhaiter voir Frédéric quitter le Moulin au plus tôt.

Elle est remontée dans sa chambre où elle a descendu des effets et caché quelques provisions: des oeufs, un morceau de jambon, une gourde remplie de vin, tout ce qu'elle veut qu'il emporte pour la route.

La chemise, les chaussettes, le pantalon, le tricot, la blouse, dont elle a fait un paquet, il faut qu'elle lui porte tout cela, c'est vêtu en garçon meunier qu'il doit se mettre à la recherche de l'armée française.

Ses vêtements de soldat, il les emportera soigneusement cousus dans une vieille blouse d'abord, puis enveloppés dans un emballage.

Plus que jamais, Henriette doit s'entourer de précaution, il ne faut pas qu'elle attire l'attention de son père.

Elle n'a qu'une pensée... aller prévenir Frédéric, et elle n'ose faire un pas pour sortir tant que le meunier sera dans la maison.

Elle est obligée de se défier de lui, de

le regarder comme le pire ennemi du jeune homme.

Il lui a été bon pourtant, autrefois.

Dur pour tous, il était pour elle plein d'indulgence.

Comment avait-il pu devenir insensible à ses larmes, à ses prières....

S'y était-elle bien prise, n'avait-elle rien à se reprocher?

Elle sondait sa conscience avec une indicible tristesse; elle eut voulu se trouver des torts pour excuser son père, qu'elle avait appris à respecter, à aimer.

L'image de ces souvenirs emplissait son âme de douleur.

Si Frédéric et elle allaient se jeter aux pieds de Guillaume, pourrait-il vraiment rester insensible et vouloir encore ce qui leur faisait tant de mal, tant de peine.

Ne comprendrait-il pas que l'âme de ces enfants élevés sous ses yeux, étaient trop étroitement liés ensemble pour pouvoir se séparer et qu'ils devaient être réunis dans la vie comme dans la mort.

Mais elle se réveilla de ce rêve.

Non, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle doit tenter cette folle démarche.

Jérôme est au Moulin et Henriette ne veut pas descendre avant qu'il ne soit parti.

Quand il vient ainsi dans l'après-midi, souvent le meunier le reconduit un bout de chemin en causant, s'il le fait ce jour-là, elle en profitera pour porter les effets à Frédéric.

Elle regarde dans la cour par un coin du rideau qu'elle soulève.

Il ne pleut pas, mais le ciel est chargé de gros nuages, la nuit va venir tôt, par cette sombre journée d'hiver.

La porte de la buanderie est ouverte, la servante prépare ses baquets et mouille le linge qu'elle doit frotter le lendemain.

Au Moulin on lave tous les mercredis.

Tout à coup Henriette tressaille.

Son père traverse la cour et entre dans le bâtiment où est la servante, pour se laver les mains. Sans doute, il va sortir avec le fils Gallois.

Son coeur palpite de l'espoir de les voir s'éloigner bientôt et en même temps s'emplit d'une amertume poignante.



C'est peut-être un adieu qu'elle va dire à son ami.

Henriette se trompait; Guillaume Baudriller n'avait nullement envie de quitter le Moulin, il voulait, au contraire, l'explorer dans tous les coins et recoins.

Jérôme devait l'aider dans cette besogne, qui devait être minutieusement faite; il y avait tant de paille et de fourrage dans les greniers, dans les granges et il était si facile à un homme de s'y cacher.

Il ne songeait pas du tout au grenier perdu et il n'y eût pas songé sans doute si, dans le baquet où il se lavait les mains n'eussent tombé quelques parcelles de plâtre qui venaient de se détacher du plafond.

—Tiens, tiens, tiens, fit le meunier sur trois tons différents, est-ce que le diable se mêlerait de mes affaires?... est-ce que mon gaillard serait là-haut, par hasard?

Il prend le temps de s'essuyer les mains puis, au lieu de rentrer à la maison, il longe le bâtiment et arrive au hangar.

Son oeil inquisiteur scrute ce qui l'entoure, mais rien de suspect n'attire ses regards.

Henriette a ramassé avec le plus grand soin jusqu'à la dernière brindille échappée aux bottes de foin et l'échelle dont elle se sert a été couchée derrière des pièces de bois.

Le meunier va en chercher une qui est accrochée à l'entrée du bâtiment.

Il a ôté ses sabots! et entouré le haut de l'échelle avec un chiffon, puis avec une précaution infinie, il l'appuie sur le trou béant de la trappe.

Il se hausse sur la pointe du pied pour que ses yeux puissent plonger dans le grenier.

Oui, là-bas, au fond, sur la buanderie, un homme est couché; il dort, car on perçoit sa respiration régulière.

Les yeux fixes de Guillaume, perçants comme ceux d'un chat, distinguent maintenant parfaitement l'homme étendu; de minces filets de lumières filtrent çà et là, par une ardoise disjointe, jetant une teinte plus claire sur certains coins de

la couverture et sur la tête du dormeur. Un rictus méchant retousse les grosses lèvres du meunier.

S'il allait chercher Jérôme.

A eux deux, ils arriveraient bien à terrasser et à garroter Ancery; on le conduirait à la mairie et on l'enfermerait dans l'espèce de caveau qui sert de prison, puis on le livrerait aux Prussiens.

Oui, mais Frédéric Ancery est aimé dans Tessancourt.

Tout cela ne pouvait se faire sans attirer l'attention, il valait mieux prévenir les Prussiens, leur dire que le soldat français qui leur avait échappé au Bourget, s'était réfugié au moulin à l'insu de ses habitants.

Quelques minutes plus tard, Jérôme partait pour Meulon.

Il marchait d'un pas rapide. Trois kilomètres, ce n'était pas long à franchir, et avant une heure les Prussiens seraient à Tessancourt.

## XI

Baudriller était allé s'asseoir dans la salle.

Les joues plissées, les mâchoires serrées, il attendait.

Il entendit Henriette descendre l'escalier, l'appela et lui dit:

—Apporte le registre, tu vas me faire deux factures.

Elle avait obéi, mais, chose étrange, en rencontrant ces gros yeux gris fixés sur elle, elle se sentit froid au coeur et, blanche comme un lis, s'avança vers son père, avec le même courage qu'elle eut mis pour marcher au supplice.

Elle s'assit et écrivit ce que le meunier dictait, mais elle le faisait machinalement; sa main tremblait, elle avait les yeux troubles, car des larmes montaient incessamment de son coeur à ses yeux.

Le visage dur, inquiet, Guillaume regardait souvent vers la fenêtre.

Soudain, dominant le tic-tac du Moulin, on entendit le galop d'une troupe à cheval, un cliquetis d'armes.

Le père et la fille furent debout en même temps.



—Les Prussiens... balbutia-t-elle avec un long tressaillement.

En effet une quinzaine de cavaliers pénétrèrent dans la cour, autant étaient restés dehors; c'étaient des hussards.

Jérôme s'était bien gardé de revenir avec les Prussiens au Moulin des Acacias; il voulait bien être de moitié dans l'infâme trahison, mais ne voulait pas en prendre sa part de responsabilité.

Guillaume, le front moite, malgré le froid, le regard terne et fixe, les cheveux hérissés, descendit dans la cour pour parler à l'officier qui a mis pied à terre.

Henriette suit son père des yeux.

Elle le voit lever la main vers le toit de la buanderie et une lumière horrible la foudroie.

C'est son père qui a dénoncé Frédéric... c'est lui qui le livre aux ennemis!

Elle chancelle et porte les deux mains à son coeur; puis, sans être remarquée, ni de Baudriller, ni des cavaliers qui sont descendus de cheval et entourent leur chef, elle se glisse comme une ombre derrière une voiture, atteint la grange qui fait face au hangar et y pénètre par une des ouvertures pratiquées pour donner de l'air au grain.

L'officier et une dizaine de soldats se dirigent vers le hangar, un des cavaliers apporte une échelle et l'applique contre la trappe; l'officier lui-même met le pied sur le premier échelon.

—Descendez, dit-il en assez bon français, ou nous allons vous enfumer dans votre tannière.

Frédéric, qui ne veut pas s'exposer à ce que le Moulin soit incendié par sa faute, ni attirer sur ses habitants la vengeance des Prussiens, ni livrer Henriette aux violences des soldats, n'hésite pas; il paraît au haut de l'échelle qu'il descend vivement.

Un hurra des vainqueurs salue son apparition.

Il n'a pas pris le temps de s'habiller, sa tunique et sa capote sont restées sur le lit, et il n'est vêtu que de son pantalon et de sa chemise.

Son visage très pâle est calme, sans expression de bravade, ni de faiblesse.

On voit que c'est un homme qui marchera bravement à la mort.

Maintenant, les soldats l'entourent, on croirait qu'ils craignent de voir leur échapper encore une fois ce soldat qui combattait à la sanglante affaire du Bourget, où une poignée d'hommes avait tenu en échec un corps d'armée, et quel corps d'armée: La garde royale prussienne.

Si ce fait d'armes s'était terminé, il est vrai, par l'anéantissement du plus grand nombre qui y avaient pris part et par la capture du reste, la victoire avait coûté cher aux ennemis qui tombaient sous le feu des Français par centaines comme fauchés par une moissonneuse.

Quand on avait appris au commandant Prussien qu'un de leurs prisonniers du Bourget était au Moulin des Acacias, il n'avait point hésité... son compte était bon, à celui-là.

Un prisonnier de guerre qui s'échappe et qu'on reprend, on le fusille.

Le jugement de Frédéric Ancery ne fut pas long; le chef décida qu'il serait immédiatement fusillé contre le mur extérieur du Moulin.

Quoique l'officier eut parlé en Allemand, Henriette avait compris, elle connaissait, sinon parfaitement, du moins un peu cette langue qu'elle s'amusaient souvent à parler avec Frédéric, qui lui, l'avait apprise de Schneider, le charretier.

Elle a compris, et la pensée de se jeter aux pieds de l'officier Allemand, pour implorer la grâce de Frédéric, ne lui est pas venue.

Non, la mort qui va frapper le jeune homme les séparera moins que ne l'eût fait la vie.

Il lui semble que son coeur doit cesser de battre en même temps que celui à qui sa mère l'a fiancée, que leurs âmes doivent remonter ensemble, vers cet infini auquel elle aspire; il lui semble que Dieu aura pitié d'elle.

Il est des choses qu'on ne peut supporter, et revoir son père, sachant qu'il a livré Frédéric, reprendre avec lui la vie de chaque jour, ne lui serait plus possible maintenant.

Un grand calme est descendu en elle,



une tendresse chaude, émue, a remplacé l'angoisse dans son coeur, toute la poésie de son chaste et pur amour chante en elle.

Elle s'agenouille un instant et prie, puis, se relevant, elle s'en va vers le Moulin, marchant vite, si légèrement qu'elle paraît à peine effleurer le sol.

Cependant, les soldats avaient emmené leur prisonnier.

En traversant la cour, il regarde une à une les fenêtres du Moulin, comme s'il cherchait quelqu'un.

Espère-t-il y rencontrer le pâle visage d'Henriette, pouvoir lui envoyer, du regard, un adieu suprême? Sans doute, car cet espoir déçu amène une trace d'inquiétude sur ses traits assombris, ses sourcils se froncent, un plissement des lèvres donne à sa bouche l'apparence d'un sourire triste, d'une amertume navrante et un douloureux soupir soulève sa poitrine.

Il y a bien deux cents pas à faire pour atteindre l'endroit où doit avoir lieu l'exécution; il faut traverser un petit pont jeté sur l'Aubette qui tombe dans le ruet du Moulin en un flot de cristal frappé çà et là on ne sait de quelle lumière fugitive, reflet du ciel entre deux nuages peut-être.

Ce ruisseau cristallin, au doux murmure, qui fait tourner la roue du Moulin, rappelle à Frédéric tout un passé de bonheur, d'enfance; il revoit Henriette si mignonne, sa mère adoptive qui l'a entouré d'une si douce affection.

Comme il aime ce cher pays.

Oh oui, il en aime jusqu'aux cailloux de la route, jusqu'aux ronces du chemin, auxquelles il se déchirait enfant en cherchant des nids ou en cueillant des fleurs pour sa petite amie.

Oh! comme il eut été heureux d'y vivre, et, puisque c'était impossible, comme il était content d'y mourir.

Malgré qu'on fût habitué à voir les Prussiens, leur arrivée causait toujours une certaine émotion dans le village et presque tous les habitants se dirigèrent vers le Moulin de Acacias, curieux d'appréhender ce qui pouvait les y attirer.

Repoussés par les cavaliers, ils regar-

daient de loin, consternés, indignés, car chacun avait reconnu Ancery.

C'était un garçon que tous aimaient et estimaient.

La nuit tombait, mais la lune se lèverait bientôt et la nuit promettait d'être à proportion plus transparente que la journée n'avait été, les nuages se faisaient plus légers, moins compacts, les étoiles, comme de blanches lueurs, s'allumaient de place en place dans l'espace.

A la place où le cortège fit halte, la muraille s'élevait haute et lisse; pourtant tout en haut, s'ouvrait une étroite fenêtre d'où le regard planait au loin sur la campagne.

Si Frédéric n'était pas si près du mur, il pourrait voir, en levant les yeux, penchée à cette fenêtre, une tête blonde qui lui est chère, mais il est trop près, et ni lui, ni personne ne la remarque.

L'attention de l'officier n'est pas davantage attirée par une petite porte percée dans le court bout de mur qui fait suite au bâtiment, car c'est presque contre cette porte qu'il a fait placer le prisonnier dont les lèvres murmurent une brève prière.

Un allemand s'approche pour lui bander les yeux.

— Commandant, dit Frédéric d'une voix ferme, il n'est pas besoin de cela, je vous assure, et je vous demande en grâce de me laisser regarder jusqu'à la fin.

L'officier acquiesça d'un signe de tête et écarta le soldat d'un geste.

Pendant quelques minutes, rien ne vint troubler le religieux silence qui planait sur cette scène qui allait pourtant avoir deux témoins de plus.

Baudriller, courbant sa grande taille, le dos voûté, se faisant le plus petit possible, venait à pas lents s'appuyer sur le parapet du petit pont.

Il regardait, penché en avant, le visage blême, les muscles agités d'un tremblement convulsif.

Il y avait aussi sur la route, encore assez loin, le curé de Tessancourt, si vieux qu'il en marchait tout courbé.

L'instant suprême approchait, le peloton d'exécution apprêtait ses armes.



—Portez armes, commanda l'officier Allemand.

Calme, les bras attachés, Frédéric se tenait droit et ferme, offrant aux balles sa large poitrine.

—Présentez armes... en joue... crie l'officier en tournant la tête du côté du condamné.

Les canons des fusils se sont abaissés.

Un léger bruit, une sorte de grince-ment, vient soudain de se produire.

La petite porte s'est entr'ouverte et avant que nul n'ait eu le temps de faire un mouvement, Henriette se trouve aux côtés de Frédéric qu'elle entoure de ses bras... tous deux échantent un regard éperdu.

—Feu... crie-t-elle en Allemand, d'une voix éclatante et ferme.

Une forte détonation ébranle l'air, les corps des deux victimes s'abattent enlacés sur le sol.

Les soldats n'avaient point fait attention que l'ordre ne leur avait pas été donné par leur chef: ils avaient obéi.

De ces deux enfants si vivants une minute auparavant il ne restait plus que deux cadavres.

Le voeu d'Henriette était exaucé, son âme et celle de son ami s'étaient exhalées dans un même soupir.

Le lieutenant Allemand était jeune, et Henriette, avec ses cheveux d'or, lui rappelait sans doute quelque Frolem laissée au pays, car ses prunelles claires étaient devenues humides.

Sa pensée entrevoyait le drame de ce roman d'amour auquel les balles de ses hussards venaient de donner un dénouement si tragique et il murmura sourdement:

—Voilà une bien triste fin d'idylle.

Maintenant les cavaliers ont repris le chemin de Meulan, et Guillaume Baudriller est agenouillé dans la boue, la tête inclinée vers les corps étendus, d'un oeil fou de douleur.

Ses mains tremblantes palpent cet être qu'il aimait et dont il a fait le malheur.

Ses mains se tachent de sang... de ce sang qui est son propre sang.

C'est sa fille... c'est son enfant que son orgueil, sa haine ont tué.

Il souffre, mais il peut se frapper la poitrine, il l'a bien mérité.

On comprend, en le voyant, les grandes douleurs humaines.

—Il faudra ne donner qu'une seule tombe à ces deux enfants, prononce près de lui la voix austère et émue du vieux pasteur qui s'était avancé.

Guillaume se redressa soudain et s'écria en s'arrachant les cheveux:

—Oh! la malheureuse... est-il possible qu'elle ait été folle à ce point.

—Elle avait la passion de l'amour comme vous aviez celle de la haine, Guillaume, fit sévèrement le prêtre.

Le meunier cache sa tête dans ses mains et comme les habitants, consternés, s'approchaient, le vieux curé de Tessancourt, inclinant sa vénérable tête blanche, se mit à prier.





# L'Amour du Pays

## A DEUX ETAGES



*Il faudra bien en venir là.*



# L'Amour du Pays

Par Chateaubriand

**L'**INSTINCT affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'amour de la patrie. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible.

× × ×

Les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des biens naturels qui se forment de nos besoins; quand on cesse d'aimer ses parents parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse, en effet, d'aimer sa patrie.

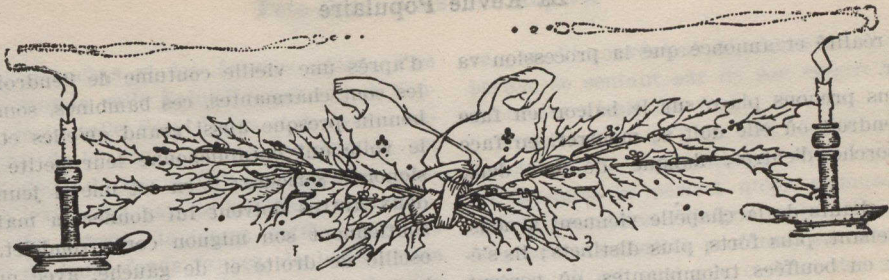
× × ×

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout, il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir...

× × ×

Si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes compagnons de notre enfance; ce sont peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un domestique âgé, partie si essentielle de la maison; enfin, ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyait au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique; voilà tout.





## Fête-Dieu dans un Hôpital



LE TEMPS était très beau, très calme, l'azur intense, ouaté seulement, çà et là, de quelques bandes floconneuses, de fines gazes blanches, qui traînaient au ciel, comme des écharpes lâches.

En passant devant l'entrée de la grand-chambre et de la chapelle, où l'assistance est nombreuse, nous percevons un bruit de chants et d'orgues: c'est l'office qui va s'achever en procession. Dans la cour, il y a du monde, mais point de foule; des toilettes printanières, des ombrelles rouges et mauves, des chapeaux fleuris, des complets clairs.

Ces élégances de petite ville ne font pas trop mal au balcon de la galerie supérieure, dans l'encadrement des bois découpés. Il y a aussi quelques voyageurs, des artistes, des correspondants de journaux illustrés, heureusement point de "touristes". Plusieurs appareils photographiques se préparent à braquer leur artillerie sur le cortège attendu. Tout cela n'est guère du temps. Seuls, quelques mendiants en haillons, quelques vieillards à barbe moisie, semblent avoir hérité, des loqueteux et béquillards du moyen âge, leur aspect de délabrement et de vétusté.

Au bout de la cour, un jeune garçon d'une dizaine d'années est couché dans un lit formant boîte allongée. Sans doute, c'est un petit coxalgique, que les soeurs ont sorti pour lui faire respirer l'air et voir la fête. Il est là, le pauvre, prisonnier sous ses draps qui lui montent jusqu'aux épaules, toujours étendu, immobile, façonné et comme résigné à sa pose de paralytique: un peu de vie,

pourtant, et d'espoir luit dans ses yeux, comme s'il attendait un miracle.

Par un escalier en spirale, nous montons au promenoir d'en haut et le parcourons dans sa longueur, à travers des frôlements de jupes et des murmures de causeries. Arrivés près de la tourelle d'angle, on nous fait jeter un coup d'oeil en arrière: à travers les ouvertures supérieures de la galerie, le regard prend d'enfilade la double ligne des louvres, et la succession des saillies, l'enchevêtrement des déchiqitures, les tons de mine de plomb tranchant sur l'azur, donnent l'illusion d'une étrange végétation aérienne, noire, compliquée, griffue, qui se prolongerait, au plus loin des espaces bleus, en un infini d'efflorescences métalliques.

—C'était plus beau naguère, nous disent les érudits de l'endroit, ceux qui vivent dans le passé local et le scrutent.

\* \* \*

Naguère, des rehauts d'or, de vermillon, d'azur, étincelaient sur les profils et les frontons des louvres; la façade intérieure était enluminée comme une page de missel. Le clocher qui surmonte la porte d'entrée posait dans une gerbe de pinacles: autour de sa base, les écussons des premières familles de la province, protectrices de l'hôtel, resplendissaient.

Les tuiles des toits étaient colorées, et des zébrures vertes, des losanges jaunes et rouges, avec des touches d'un blanc cru, faisaient aux svelteness de l'architecture, un fond d'éblouissante polychromie.

Rapidement évoquée, cette fantasmagorie de couleurs s'évanouit: un mouvement dans les groupes, un frémissement léger, succédant à la lassitude de l'attente, nous ramène



à la réalité et annonce que la procession va sortir.

Nous prenons place sur le balcon en face de l'endroit où elle doit se montrer, en face du porche d'entrée, flanqué de ses deux tours.

Les chants de la chapelle viennent à nous, maintenant, plus forts, plus distincts; ils s'élevaient en bouffées triomphantes, où percent des voix claires d'enfants, et l'orgue tempête. Soudain, comme signal, le carillon du clocher se met en branle; sous les coups du *trézeleur*, de l'artiste spécial en qui s'est perpétué l'art des vieux carillonneurs flamands, les cloches accordées à divers tons tintent l'une après l'autre: sur un rythme un peu boiteux, qui a ses saccades et ses trous, elles entamaient un air d'autrefois, aigrelet et vieillot.

Entre les deux tours jaunes, un suisse, tout de rouge habillé, paraît, grand et gros, armé d'une hallebarde à fer rouillé, à manche pointillé de clous étincelants. Marchant à petits pas, avec une gravité tempérée de bonhomie, avec un dandinement qui prétend à la majesté, il précède la procession, qui oblique aussitôt vers notre gauche. Des servants d'église, vêtus de noir, portent la croix, au bout d'une longue tige de métal et la bannière de l'hôtel, rouge et bleue, où l'inévitable colombe plane entre la tour et les clés.

Ensuite, c'est un moutonnement de têtes frisées: des enfants de chœur en surplis frangé de dentelle et en soutane rouge, avec des couronnes de fleurs, avec des corbeilles d'où s'échappe, en tourbillon léger, un effeuillement de roses; des frères de la doctrine chrétienne, en robe noire et rabat empesé; et, quand un arrêt de la marche interrompt le bruit des pas, des prières psalmodiées à haute voix, montent jusqu'à nous. Mais, déjà, le clergé s'avance, la splendeur des dalmatiques, la chasuble de l'officiant, sous le dais au quadruple bandeau de satin blanc, orné de panaches traditionnels: et la pâle Hostie se détache en blanc parmi les fulgurations de l'ostensoir.

À la suite du dais et tout contre, un spectacle ravissant paraît: un béguinage de Lilliput, un lot de fillettes dont la plus âgée n'a pas dix ans, costumées exactement à la façon des soeurs hospitalières de Beaune,

d'après une vieille coutume de l'endroit. Elles sont charmantes, ces bambines, sous leur hennin presque aussi grand qu'elles et sous le voile qui encapuchonne leur petite physionomie sérieuse; il en est une si jeune que deux autres doivent lui donner la main et soutiennent son mignon corps rondelet, qui oscille de droite et de gauche, avec un balancement drôle.

Puis, viennent des jeunes filles, vêtues de blanc: elles portent des cierges allumés; mais la clarté du jour décolore la flamme et lui laisse à peine une teinte vermeille. Après, des prêtres encore, des surplis à ailes: l'aumônier, le *Beau-Père*, directeur spirituel de la maison, se distingue en étole et camail, et la communauté le suit, progressant dans sa hiérarchie; les postulantes d'abord, en robe noire, coiffées d'un bonnet tuyauté qui se relève légèrement en pointe au sommet de la tête; les novices, dont le costume est déjà celui de la maison, avec la robe noire, pourtant; les professes, enfin, les religieuses hospitalières, marchant ou, plutôt, glissant sur deux files, toutes gantées de blanc, soutenant, d'une main, leur bréviaire ouvert et, de l'autre, la longue traîne de leur robe couleur de cire, l'air si noble et si haut, sous leur grande coiffe, qu'on dirait un cortège d'abbesses.

La courte et gracieuse procession prend la cour de biais, s'engage dans la salle Saint-Louis, située sous le pavillon Louis XIV; nous l'y rejoignons. C'est encore une pièce spacieuse et haute, qu'enrichit, en son milieu, une belle fontaine à vasque de marbre. Un demi-crêpuscule règne dans la salle, ravivant la flamme des cierges, et, sur les degrés de l'autel, l'ostensoir s'élève entre les bras du prêtre, comme un astre d'or, bénissant la foule, bénissant les malades agenouillés au pied de leur lit, tandis qu'un grand saint Antoine, se détachant, en costume d'évêque byzantin, sur une tapisserie à fond rouge, semble présider à la cérémonie. Puis, la procession ressort, traverse de nouveau une partie de la cour et s'enfonce dans le couloir du fond, pour se rendre au reposoir, placé à l'entrée du jardin.

En revenant, elle se glisse sous la galerie basse; et tout près de nous, presque à nous frôler, repassent le dais cahoté au-dessus des groupes, les petites filles embéguinées, les



dames blanches et les femmes pâles. Les voici dans la salle Saint-Hugues, sise à l'opposé de la salle Saint-Louis et à l'autre extrémité de la cour. Nous sommes là en plein siècle de Louis XIV : de grandes peintures, exécutées par un médiocre contemporain de Lebrun, tapissent entièrement les murs de leurs fonds fauves, de leurs sujets embrumés : sur l'autel, des cadres feuillus enferment des médaillons sans caractère ; la grande dévotion du dixseptième siècle n'a point su créer, ici, un art à son image.

Après cette halte, la procession continue

ve pas d'inconvénient à tolérer certaines libertés, se sentant sûr de son empire et seigneur incontesté des âmes.

Avant même qu'il se soit retiré en son sanctuaire, il n'interdit pas aux esprits de se détendre et permet qu'on s'amuse. Dès que la procession s'éloigne un peu, le carillon s'égayé en sonorités profanes, en refrain séculiers ; il est vrai que ce sont des airs de l'autre siècle. Parmi les modulations diverses, nous reconnaissons l'air : *J'ai du bon Tabac*. Puis, sans façon, le clavier d'airain joue le *Bon Roi Dagobert* à la barbe de



FETE-DIEU : Avant la procession (Tableau d'Entraygues).

ses tours et ses détours, car il faut que Dieu visite chaque chambre de malade et porte, partout, le réconfort de sa présence. Elle reparait, parfois, dans la cour. Sur son passage, les femmes s'agenouillent et se signent, les petits enfants font leur prière : la conversation des hommes s'interrompt à peine, car toute contrainte, toute solennité même est bannie de cette fête, qui garde, jusqu'à la fin, un caractère d'intimité presque familiale. Il apparaît bien que Dieu est, ici, chez lui, qu'il se fait hospitalier, accessible à tous, qu'il met chacun à l'aise et ne trou-

saint Eloi, occupé, sur un tapis fleuri, à perpétuer son miracle. Ayant épuisé, enfin, ses virtuosités, le carillon s'arrête court, sur une note haute, dont la vibration se prolonge, un instant, dans l'air immobile et meurt.

Autour de nous, l'aspect des choses se transforme, sous les variations de la lumière. Le soleil, qui s'abaisse sur l'horizon et va bientôt quitter la cour, n'éclaire plus que les tapisseries faisant face au couchant ; mais il les imprègne d'une lueur plus chaude, d'un éclat plus intense, succédant à l'or tendre du matin.



La vue de ces beaux atours, changeant d'apparence avec l'heure, diversifiant sans cesse leurs magnificences, fait mieux comprendre à quel point les décorateurs d'autrefois eurent le sentiment et la maîtrise de leur art, eux qui ne tenaient pas les tapisseries perpétuellement reléguées dans les églises et les appartements, qui aimaient à les exposer en plein air et en faisaient le luxe extérieur des jours de fête. Hardiment, ils les appliquaient alors au fronton des cathédrales, sous le péristyle des palais, sur les façades des demeures; ils faisaient se mouler, sur les courbes et les saillies de l'architecture, ces grands tableaux souples, aux nuances délicieusement fondues; ils les livraient au soleil, qui ravivait leurs tons et

se jouait à l'aise dans leurs moelleuses profondeurs.

A se figurer ces spectacles d'après celui que nous avons sous les yeux, on se sent plus d'horreur pour les pauvretés de notre faste public, pour les banales tentures ponceau, aux teintes plates et opaques, que le goût moderne rend inséparables de nos fêtes officielles. Qu'elles étaient mieux inspirées, ces générations réputées barbares, lorsqu'elles déployaient, sur le passage des grands de la terre ou des pompes religieuses, une harmonie de couleurs, un monde de formes et d'êtres imaginaires, et donnaient aux vivants cortèges, aux entrées, aux processions, aux triomphes, cet accompagnement de chatoyantes visions!

## Soir de Juin

A M. A. C. Lanoue

*Les corneilles s'en vont, là-bas dans la campagne,  
Et dans l'horizon bleu déjà le soleil dort.  
L'ombre, dans le lointain profil de la montagne  
Cache, sous son linceul, la forêt qui s'endort.*

*Le troupeau de boeufs va du friche à la chaumière,  
Parcourant le sentier battu jusqu'à l'enclos;  
Il s'arrête et s'abreuve au bord de la rivière,  
Puis longe le chemin qui conduit au champ clos.*

*La nuit déjà s'épanche au revers de la plage,  
Et la lune apparaît dans son lustre vermeil;  
L'airain gronde et répète au beffroi du village  
L'heure de la prière et l'heure du sommeil.*

*Dis pour le paysan un refrain d'allégresse,  
Sonne l'heure qui fuit, airain, dans ton clocher;  
Pleure les trépassés; sonne un glas de tristesse  
Et l'écho grondera dans les rocs du rocher.*

*La nature s'endort dans la nuit étoilée,  
Et les bouleaux branchus tremblent sous l'aiguillon;  
Le silence s'est fait au sein de la mêlée,  
Les corbeaux sont muets dans les pins du vallon.*

Antonio VALLEZE.

Boucherville, 1909.





—C'est un petit vin canadien, excellent en mangeant...

—En mangeant, peut-être, mais pas en buvant!



—Coute donc, Chose...  
—Quoi?  
—C'est aujourd'hui la St-Jean-Baptiste...  
—You bet!  
—Qu'est-ce que tu dirais si on mouillait ça?  
—Compte sur moi Narcisse, hic!

Certains maris comptent que leur femme aura de la religion pour toute la famille.

Bribe de plaidoyer:

—Et au fond, messieurs, qu'est-ce qu'un assassin? C'est un philosophe qui ne trouve pas nécessaire que tout le monde vive!

On dit qu'il est facile d'arrêter un cheval pris d'épouvante en lui pinçant le nez. Le point délicat est de mettre en relations étroites une paire de doigts et ledit nez.

La popularité qui s'achète ne vaut pas l'argent qu'elle coûte.

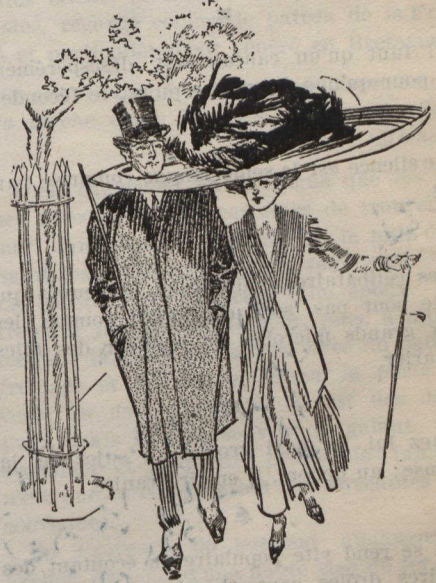
**CHEZ LA COUTURIERE**

—Comment me va-t-elle, ma robe Directoire?

—La robe de madame lui va délicieusement... maintenant, il ne reste plus à madame qu'à apprendre à marcher avec!

—Mais oui, madame! j'ai un gros garçon... tout mon portrait...

—Pauvre petit!... Enfin! du moment qu'il se porte bien!



Une solution à une difficulté.





—Avant cent ans, monsieur, les airs seront habités... il n'y aura plus personne sur la terre...

—Je crois bien... d'abord dans cent ans, nous serons dessous!

Une des rares consolations pour l'endetté, c'est de se rappeler qu'il a eu du crédit.

Le bruit de l'argent sonnante chasse le sommeil plus efficacement que le réveil-matin.

Il faut qu'un cancan soit désespérément sec pour qu'une femme ne puisse le féconder.

Le silence est la seule langue comprise partout.

Les célibataires endurcis, et les veuves qui ne le sont pas, sont considérés comme les deux grands microbes du bonheur des filles à marier.

Chez lui, le mari grogne au sujet de la dépense; au dehors, il en tire vanité.

On se rend vite populaire en écoutant des histoires drôles sans chercher à en conter soi-même.

Quand leur mari est un peu plus avenant et empressé, certaines femmes les récompensent en devenant plus soupçonneuses et plus vigilantes.

On parle de l'esprit d'initiative d'une jeune demoiselle qui s'est fait une forme de chapeau avec une roue de bicyclette.

—Mais, madame, est-ce là le nouveau logement que vous avez loué?

—Oh! non: c'est un *flat* que j'ai retenu pour mes chapeaux seulement.

Pour intéresser certaines gens aux affaires de leur pays, il faudrait que ces affaires ne fussent pas de leurs affaires.

Quand un homme n'a que lui à blâmer, il ne se fâche pas au point de saigner du nez.

L'Orégon qui se plaignait de la rareté de femmes va avoir à s'en plaindre davantage, j'ai bien peur, sa Chambre ayant limité à dix pouces la longueur des épingles à chapeau.



—P'pa!

—Quooooi?

—Arrête donc de manger... Avec ta bouche, t'empêches le petit de dormir...





## Les Feux de la St-Jean

PENDANT des siècles, dit une revue de France, les feux de la Saint-Jean ont été une de nos vieilles traditions de fête religieusement et gaiement suivies par nos bons aïeux. Il n'y a pas très longtemps encore que, dans tous les villages, et dans tous les faubourgs des villes de la contrée, par la plaine



*Et sur les coteaux rous à l'entour étagés,*

on voyait, la veille de la Saint-Jean, monter vers le ciel plein d'étoiles, les flammes claires des feux de joie et se dérouler les folles farandoles. D'autres plaisirs attirent aujourd'hui notre jeunesse. Filles et garçons plaisaient volontiers des superstitions charmantes : la réussite dans ses amours, la protection contre les mauvais sorts, qui étaient attachées aux pratiques de cette fête du feu. Cependant la tradition n'est pas encore perdue et dans bien des campagnes on dansera autour des joyeuses flambées du bûcher de fagots de la Saint-Jean. D'ailleurs toutes les superstitions conservent sur notre esprit plus d'influence atavique que nous ne voulons nous l'avouer.

Aussi est-ce avec un intime espoir que maints gars, au village, tourneront trois fois autour du feu et emporteront un tison pour le déposer au chevet de leur lit et le trouver, à leur réveil, enroulé de quelques cheveux de la femme de leurs rêves.

De même, on sautera à la queue-leu-leu à travers les flammes basses du foyer pour se préserver, toute l'année durant, des maladies et des maléfices.

C'est dans la Bretagne, le pays où la légende et la tradition sont restées le plus vivaces, que les coutumes de la Saint-Jean ont

conservé leur caractère le plus original et le plus poétique. Là, il est toujours d'usage de disposer autour du foyer en plein air des sièges sur lesquels les ancêtres et les parents défunts sont censés prendre place. Le curé allume lui-même le feu à moins qu'on ne procède comme dans cette paroisse d'Arzannô, dans la Cornouaille, que Brizeux, le doux poète de *La Harpe d'Armorique*, a rendu aussi célèbre dans l'histoire de la poésie que le village d'Auburn de Goldsmith ou le village de Grünau de Voss. Le tas d'herbes et de fagots est élevé sur la place de l'église et, par un mécanisme de cordes et de poulies, on fait descendre du clocher un jeune garçon déguisé en ange et qui tient une torche enflammée ; il allume le feu et remonte vers le ciel aux acclamations de l'assistance. C'est saint Michel Archange, chef des milices célestes, regardé comme le patron de la France et particulièrement vénéré en Bretagne,

*Sur ses ailes de feu, comme un oiseau du ciel,  
Sa torche dans la main, descendra Saint  
[Michel.]*

C'est également en Bretagne que les jeunes filles, pour être certaines de trouver un mari dans l'année, vont danser, la nuit de la Saint-Jean, autour de neuf feux différents. Là encore, celle qui rêve d'un époux, s'astreint à jeuner tout le jour, puis, à minuit, met sur la table un couvert avec du pain, du fromage et de l'ail et laisse la porte ouverte au fiancé souhaité. Il est des déceptions, mais le plus souvent le galant vient s'attabler et la petite cérémonie familiale n'est que la consécration des fiançailles déjà convenues.

En Provence, on suspend au-dessus du bûcher, au bout d'une haute tige de fer, une couronne de roses naturelles, assez haut pour qu'elle ne puisse brûler, mais simplement se



dessécher, et, quand le brasier est à peu près éteint et qu'on a une dernière fois sauté pardessus l'amas de tisons, on descend la couronne et chacun en détache une fleur qui sera, jusqu'à la Saint-Jean prochaine, le talisman de la maison.

C'est aussi d'un chapeau de roses que la municipalité de Paris couronna Louis XIV quand, en 1648, il vint, suivant l'usage, mettre le feu à l'immense bûcher qui était élevé, tous les ans, à la Saint-Jean, sur la place de Grève, sans préjudice des feux de joie de chaque quartier. La torche était un flambeau de cire blanche garni de velours cramoisi.

Sauval raconte, dans ses *Histoires et Recherches des antiquités de la ville de Paris*, qu'au feu de Grève de 1572, Charles IX prit plaisir à attacher au bucher un sac contenant deux douzaines de chats qui furent ainsi brûlés vifs et dont les cris de douleur le divertirent fort.

Louis XV fut le dernier roi qui alluma les feux de la Saint-Jean. L'honneur en fut, après lui, abandonné aux magistrats de la Cité. Puis vint la Révolution et c'en fut fini de la vieille coutume parisienne. Elle n'était cependant pas sans caractère, si nous nous en rapportons à cette description que l'annaliste Dulaure en a donnée :

"Au milieu de la place de Grève était planté un arbre de soixante pieds de hauteur, hérissé de traverses de bois auxquelles on attachait cinq cents bourrées, deux cents cotrets. Au pied étaient entassées dix voies de gros bois et beaucoup de paille. Cent-vingt ar-

chers de la ville, cent arbalétriers, cent arquebusiers y assistaient pour contenir le peuple. Les joueurs d'instruments, notamment ceux qu'on qualifiait de *grande bande*, sept trompettes sonnantes accrurent le bruit de la solennité. Les magistrats de la ville, prévôts des marchands et échevins, armés de torches de cire jaune, s'avancèrent vers l'arbre entouré de bûches et de fagots, présentèrent au roi une torche de cire blanche, garnie de deux poignées de velours rouge, et Sa Majesté, armée de cette torche, vint gravement allumer le feu..."

En 1620, Anne d'Autriche vint à l'Hôtel-de-Ville avec Louis XIII vers quatre heures; elle y dansa un branle où elle fut menée par le comte de Soissons. Après la collation, on lui présenta, ainsi qu'au roi, une écharpe blanche décorée d'oeillets et de giroflées et un superbe bouquet de fleurs pareilles. Le gouverneur de Paris, M. de Liancourt, le prévôt, les échevins, s'ornèrent de roses et le feu fut mis par le roi, après qu'il eût fait les trois tours d'usage autour du bûcher.

Pour finir, le prix-fait du plaisir que le plus cruel des derniers Valois s'était offert comme on a vu :

"A Lucas Pommereu, l'un des commissaires des quais de la Ville, cent sols parisis, pour avoir fourni, durant trois années, finies à la Saint-Jean 1573, tous les chats qu'il falloit audit feu et mesme, il y a un an, un renard pour donner plaisir à Sa Majesté et pour avoir fourni un grand sac de toile où estoient lesdits chats."

## Envoi de Roses

*Si la plus rose de ces roses,  
Semblant renaître chaque jour,  
Près de ton coeur, quand tu la poses,  
Parle tout bas de douces choses,  
Garde-la bien: c'est mon amour.*

*Mais s'il est une de ces roses,  
Qui s'ouvre, muette, vers toi,  
Pour effleurer, pâle d'émoi,  
Tes chères lèvres mi-décloses,  
Elle est mon baiser: rends-la moi.*

Vicomte de BORRELLI.





Roosevelt à l'affût

## Le pays qui l'a attiré



**R**'INTERET que les Canadiens-Français ont toujours ressenti pour tout ce qui a trait à Roosevelt et la sympathie large et franche que celui-ci ne leur a jamais ménagée, sont garants du plaisir que nos lecteurs auront à prendre connaissance de ce qui suit — l'article est d'ailleurs

d'un attrait de premier ordre par les choses (absolument inédites ici) qu'il fait connaître. C'est M. S. Lauzanne qui parle.

\* \* \*

Il y a un an, comme je faisais antichambre à Washington pour être reçu par M. Roosevelt, je remarquai dans les salons de la Maison-Blanche un homme autour duquel tout le monde s'empressait. Il tenait à la main un rouleau de papier qu'il serrait précieusement entre ses doigts et je ne doutai point que ce fût quelque important traité apporté par quelque grave ambassadeur. Je m'informai de son nom.

—C'est M. Selous, me répondit-on.

—M. Selous? fis-je. Un envoyé extraordinaire? Un gouverneur? Un sénateur?

—Bien mieux que tout cela, *my dear sir*. Un tueur de lions!...

—Un tueur...

—Oui, le plus fameux tueur de lions d'Afrique. Il vient apporter au président le rapport adressé au Foreign Office par le colonel Patterson, ingénieur en chef du chemin de fer de l'Ouganda...

Je regardai dès lors avec respect la personne de M. Selous et avec déférence son rouleau de papier. Il faut croire que tous deux furent bien éloquents, puisque huit jours plus tard on annonça officiellement "qu'au printemps de 1909, M. Roosevelt irait chasser le lion en Afrique". En tout cas, si je ne sais ce que raconta M. Selous, je sais parfaitement ce que raconta le rouleau de papier, puisque le rapport du colonel Patterson vient d'être livré à la publicité. Et c'est de cet extraordinaire rapport que je voudrais vous parler.

\* \* \*

Lorsque le colonel Patterson fut nommé par le Foreign Office ingénieur en chef du



chemin de fer de l'Ouganda, avec mission d'accélérer autant que possible les travaux de ce chemin de fer, il fit aussitôt ses préparatifs de départ. En vingt jours, un paquebot l'amena à Mombasa. En deux jours, un train spécial l'amena au pied du massif du Kiliman-Saro.

Là, il croisa un collègue qui s'en retournait en Angleterre.

—Comment vont les travaux? s'enquit-il.

—Mal.

—Pourquoi?

—Parce que les lions s'opposent à ce qu'on continue le chemin de fer.

Le colonel Patterson sourit. Mais, en arrivant à Tsavo, point terminus de la voie ferrée, il perdit le sourire. Les camps d'ouvriers étaient dans un état d'affolement indescriptible. Partout la terreur. Partout la panique. Presque sans mot dire, on le conduisit à travers la brousse, et le spectacle qui s'offrit soudain à sa vue dépassait en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

Une petite clairière avait été transformée en une véritable mare de sang. Dans cette mare surnageaient seuls quelques ossements blanchâtres; mais, après les lianes environnantes, il y avait des morceaux de chair qui étaient restés accrochés, et sur une touffe gisait une tête humaine absolument intacte. Les yeux étaient grands ouverts, figés par la terreur, tandis que la bouche contractée, semblait pousser un dernier cri d'appel. Les viscères du cou laissaient encore s'échapper une à une des gouttes rougeâtres...

Les coolies racontèrent le drame. La veille, à la tombée de la nuit, l'homme dont il ne restait que la tête avait été emporté par un lion qui l'avait traîné jusque-là. On n'avait entendu qu'un cri, long et déchirant comme un cri d'agonie, puis quelques sourds gémissements et des craquements d'os. Dans la brousse, inextricable, nul n'avait pu s'aventurer. *Et cet ouvrier était* LE DIX-SEPTEMIÈME dont les fauves se repaissaient depuis deux semaines.

\* \* \*

Le nouvel ingénieur en chef tenta de rassurer les ouvriers et prit des mesures de précaution. Il ordonna qu'on entourât chaque camp d'une forte palissade de bambous et de fils de fer, qu'on gardât un grand feu

allumé toute la nuit et qu'on fit retentir des sonneries de gong. En même temps, il plaça un peu partout des veilleurs armés de fusils.

Cependant, deux jours plus tard, par une dérision extraordinaire, le lion revint et enleva un des veilleurs. Il s'était approché si doucement que l'alarme n'avait pu être donnée et que l'homme n'avait même pas pu faire usage de son arme. On la retrouva quelques kilomètres plus loin avec la main crispée qui la tenait encore; et c'est d'ailleurs tout ce qu'on retrouva...

Plus affreuse encore fut la mort d'un pauvre porteur d'eau qui avait été relégué dans l'hôpital du camp. Il était couché sous une tente, la tête vers le milieu et les pieds vers le bord, quand, la nuit, le lion surgit. Il chercha d'abord une issue pour pénétrer dans l'enclos de toile, mais l'enclos était, paraît-il, solidement barricadé. Brusquement, il avisa près d'un piquet de fer cette jambe de dormeur qui n'avait rien entendu. Il la saisit dans sa mâchoire et tira. Mais le porteur d'eau, réveillé, poussa un hurlement de douleur et désespérément s'accrocha aux supports de la tente. Alors, il y eut une lutte brève et atroce. Le lion, comprenant qu'il n'étoufferait pas les cris de cette victime et qu'il ne l'aurait pas toute entière, commença à dépecer sur place la jambe qu'il tenait. Il la tordit, la tenailla, l'arracha et l'emporta, laissant seulement quelques lambeaux après la palissade de fil de fer où il s'était frayé un chemin. L'homme, lui, mourut quelques heures plus tard... C'était la vingt-septième victime!

Le colonel Patterson, avec des officiers, se mit à l'affût la nuit. On usa de toutes sortes de stratagèmes pour prendre le couple de monstres qui tenait en échec une colonne ouvrière de quinze cents hommes et tout un chemin de fer. On attachait des moutons bêlants à des piquets, près desquels s'embusquaient des tireurs. On construisait des pièges de grande dimension, perfectionnés comme ceux dont on se sert pour prendre les loups ou les renards... Rien n'y fit. Jamais le lion n'approcha d'un des pièges. Jamais il ne répondit aux vagissements du mouton. Par contre, malheur à l'homme isolé qui, le jour, approchait de la brousse! Malheur à celui qui restait écarté, le long de la voie ferrée! Le lendemain, on retrouvait dans une



flaque de sang quelques ossements rongés montrant que le monstre veillait implacablement!...

\* \* \*

Enfin, au bout de deux mois et après que quarante hommes eurent été tués ou dévorés, la tragédie eut son dénouement. Il était temps. Le colonel Patterson, à bout de ressources, se préparait à demander son rappel au Foreign Office, et les ouvriers—pour la plupart des coolies indiens—exigeaient leur rapatriement. Déjà une centaine d'entre eux avaient arrêté un train de ravitaillement, en vahé les fourgons et obligé le mécanicien à les ramener à une centaine de kilomètres en arrière. C'était la grève générale et l'impossibilité de continuer le chemin de fer de l'Ouganda.

Une nuit de décembre, le colonel était installé dans son petit blockhaus, attendant l'invisible lion, lorsque soudain des bruits non équivoques indiquèrent son approche.

—J'entendis, raconte l'ingénieur en chef, des frôlements de branche de plus en plus rapprochés et j'eus la sensation que le monstre tournait en cercle autour de moi. Je ne voyais rien, mais j'entendais un souffle puissant et des craquements étouffés de lianes et de temps à autre des bonds prodigieux à travers la brousse avoisinante. Seuls ceux qui ont été à l'affût connaissent l'effroyable tension de nerfs, l'angoisse qui peu à peu vous étreint quand vous sentez la bête rôder autour de vous, près de vous, et que vous ne la voyez pas. Cette angoisse se prolongea pour moi pendant deux heures. Soudain, il me parut qu'à quelques mètres je voyais deux petites lueurs, et je distinguai une sombre masse mobile. Était-ce hallucination? Était-ce réalité?... J'épaulai ma carabine et pressai la détente... Il y eut aussitôt un rugissement terrible. C'était bien le lion!... Le sol trembla sous l'effort de sursauts violents et le rugissement fut suivi de grognements qui allèrent en s'éteignant comme un râle. Alors, il y eut dans le campement voisin des cris de joie, des vivats. Cependant, c'est au jour seulement qu'on osa s'approcher. Le monstre était bien mort. La balle

était entrée à hauteur de l'épaule gauche et avait pénétré jusqu'au cœur. Il mesurait plus de trois mètres cinquante de longueur et il fallut 10 hommes pour le porter. Sa robe, qui était magnifique, avait été déchirée en maints endroits par le fer de nos palissades...

Quatre jours plus tard, la femelle du lion qui venait d'être ainsi tué, fut mise à mort par la même main, presque au même endroit. Mais la résistance, cette fois, fut plus terrible encore; il ne fallut pas moins de six balles pour abattre le fauve. Le premier projectile lui brisa une jambe, le second pénétra à l'épaule, deux autres frappèrent au cou. Ce n'est qu'après la sixième que le monstre, rugissant et hurlant, se coucha, rendant le dernier soupir.

Une découverte sinistre suivit la mort de ce second monstre; à quelques kilomètres de là, les ouvriers du chemin de fer, lorsqu'ils reprirent le travail, trouvèrent un antre rocheux rempli d'ossements humains, de crânes à demi rongés, de lambeaux de chair pourrie: c'était l'antre des lions. Là gisaient pêle-mêle les restes affreux des cinquante pauvres diables qui, pendant six mois, avaient servi de pâture aux fauves de l'Ouganda!

\* \* \*

Tel est le rapport adressé par le colonel Patterson au Foreign Office.

On comprend qu'il ait exercé une séduction spéciale sur l'esprit de M. Roosevelt et qu'il l'ait déterminé à choisir l'Ouganda comme lieu de villégiature et de repos.

Cependant, si l'ancien président a, dans sa retraite, gardé un peu de philosophie, il pourra, entre deux coups de fusil, réfléchir aux étranges hasards que courent les entreprises les mieux combinées des hommes!

Lorsque Cecil Rhodes et le sirdâr Kitcheener conçurent leur transafricain, ils avaient envisagé bien des choses: l'acquisition par l'Angleterre de la moitié d'un continent, des travaux gigantesques, l'emploi d'une main-d'oeuvre énorme recrutée jusqu'en Asie, des accords diplomatiques avec tous les pays... On peut même dire qu'ils avaient tout prévu—excepté que deux lions pourraient arrêter le chemin de fer!...







## Un Bargain de Juin

**I**L EST un quartier de New-York, où s'est aggloméré un genre de commerce qui n'est qu'un succédané du véritable commerce, tel qu'il se pratique ailleurs.

Là, en effet, fleurissent les marchands de seconde main, les fabricants de confection à bas prix, les usuriers.

Malheur à qui s'établit dans ce milieu sans être initié à toutes les roueries et à toutes les ficelles de ce qu'on peut appeler le sous-commerce.

Il peut être sûr de son affaire. Dans ce quartier-là, le plus court chemin vers le but n'est pas la ligne droite, mais la ligne courbe, la ligne louche. Celle-ci n'existe peut-être pas en géométrie, mais elle existe à coup sûr dans le coin de New-York où s'est déroulée l'aventure plaisante que voici :

Papelman, confectionneur en gros, faisant, un jour, l'inspection de son stock, tomba en arrêt devant douze macfarlanes.

Il fronça le sourcil. Ces douze macfarlanes étaient de vieilles connaissances. Chaque saison, quand sonnait l'heure de l'inventaire, il les retrouvait au complet. Impossible d'en vendre un seul.

En revanche, si les macfarlanes refusaient de s'en aller, leur couleur, plus conciliante, partait graduellement. D'un bleu franc, dans le temps, ils avaient verdi, puis roussi et tiraient maintenant sur une grisaille terreuse, ne conservant plus, de la couleur bleue originale, que des vestiges sous les plis.

Papelman, ayant froncé le sourcil, tapa des mains, ce qui, dans la maison Papelman, Shoенewurst et Cie, est un appel conventionnel.

A ce signal, bien connu, le fondé de pouvoir Derlinski accourut.

D'un geste impérieux, Papelman désigna les macfarlanes :

—Eh bien ! fit-il, sans autre explication. Toute explication était, du reste, superflue. Derlinski comprenant parfaitement de quoi il retournait.

Il enfonça sa tête entre ses épaules, tout en dessinant une moue.

Cela signifiait : " Que voulez-vous... fatalité... pas de ma faute ! "

Et il lança sur les invendables un regard si méprisant que cela les eût fait rougir de honte s'ils avaient été capables encore de changer de couleur.

—Monsieur Derlinski, reprit Papelman, d'une voix cassante, vous voyez cette porte. Quelqu'un y passera, les douze macfarlanes ou vous.

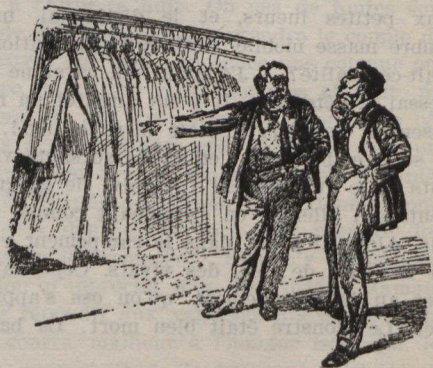
Content de sa phrase, Papelman se la redit intérieurement, pour la communiquer tout à l'heure à son associé et à sa femme.

La menace émut Derlinski :

—Si on baissait les prix, suggéra-t-il.

Papelman éclata :

—Pour vendre de la marchandise à perte, je n'ai pas besoin d'entretenir un commis à douze cents dollars par an.



*D'un geste impérieux, Papelman désigna les macfarlanes.*



Et là-dessus, il tourna le dos au pauvre Derlinski vaincu.

Le fondé de pouvoir reprit bien vite son sang-froid.

Il était à trop bonne école, pour se laisser déborder par une difficulté commerciale.

Tout le reste de la journée, il échafauda des plans destinés à évincer les 12 intrus, et cela sans perte. Le prix marqué pour chacun était de 8 dollars, il s'agissait de récupérer 96 dollars. Comment? Peu importait,



*Je vais faire quatre paquets contenant chacun trois macfarlanes...*

pourvu que les macfarlanes partissent et fussent remplacés, dans la caisse patronale, par 96 dollars.

Il serait curieux, sans doute, de savoir quels projets se formèrent dans l'esprit du premier commis de la maison Papelman, Schoenewurst et Cie. Malheureusement, nous n'en connaissons qu'un, celui auquel il s'arrêta définitivement.

Le voici, tel qu'il l'exposa rapidement à son patron, lequel partait, ce soir-là, pour une tournée de quelques jours :

—Je fais faire quatre paquets contenant chacun trois macfarlanes. Ceci fait, je les expédie à Bromberg, Kotchsky, Barius et Federbett, les quatre plus roublards de nos clients, ce qui n'est pas peu dire.

—Et après? fit Papelman, intéressé.

—Après, j'envoie une facture, non de trois, mais de deux macfarlanes. Je les facture 12 dollars pièce, au lieu de huit, ce qui fait 24 dollars pour chacun, et 96 dollars pour l'ensemble. Ces 96 dollars représentent exactement la somme que vous désirez obtenir.

—Et alors? questionna Papelman, qui ne comprenait pas encore.

—Alors, dit avec un sourire malicieux l'ingénieur employé, alors, chacun d'eux voyant que nous leur avons expédié trois macfarlanes et n'en avons facturé que deux, croira à une erreur de notre part, et, heureux de la bonne aubaine, gardera la marchandise sans rien dire.

—C'est bien, fit Papelman d'un air dégagé, mais avec, au fond de lui-même, la pensée que Derlinski était un bon élève.

Papelman se mit en route. Le lendemain, les macfarlanes quittaient leur coin poudreux et s'acheminaient dans leurs directions respectives.

Quand, six jours après, Papelman revint chez lui, son premier soin fut de s'enquérir du sort des douze macfarlanes.

Il demanda son fondé de pouvoir :

—Eh bien! Derlinski, ça a marché pour les macfarlanes?

Le commis fit une grimace tragique et resta coi.

—Que s'est-il passé avec les quatre clients? insista Papelman.

—Voilà, murmura l'employé. Vous savez que je leur ai expédié trois macfarlanes à chacun en n'en facturant que deux. Eh bien! le surlendemain, je recevais de chacun un paquet et une lettre ainsi conçue :

“J'ai bien reçu vos deux macfarlanes, mais n'en ayant pas l'emploi, je vous les retourne.”

Je fis ouvrir les quatre paquets. Chacun contenait deux macfarlanes.

Ils avaient tous gardé le troisième pour rien.

Et, piteusement, Derlinski étendit le bras dans la direction où pendaient maintenant huit macfarlanes au lieu de douze, sans que le moindre dollar eût remplacé les quatre manquants.





## “La Fille à Baptiste”

Par B. St-Aubin

Baptiste, mon voisin, a la plus belle fille  
De tout notre canton,  
Aussi, les amoureux, faut voir si ça fourmille  
Autour de la maison.  
Quant à Françoise, elle est sage  
Comme un grand'maman;  
Personne, dans le village,  
Ne peut dire autrement.

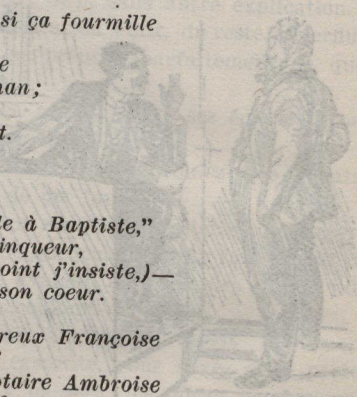
Refrain:

Quand vous rencontrez “La fille à Baptiste,”  
Jeunes amoureux au regard vainqueur,  
Soyez bien discrets,—(sur ce point s'insiste,)—  
“La fille à Baptiste” a donné son coeur.

Vous désirez savoir quel amoureux Françoise  
Pour époux va choisir?  
Serait-ce par hasard, le gros notaire Ambroise  
Qui voudrait l'enrichir?  
A ce garçon rien ne manque  
Car, dans tous les pays,  
Les gens bien vus à la banque  
Font d'excellents maris.

Va-t-elle préférer s'unir en mariage  
Au docteur de l'endroit?  
C'est un homme savant! qui fait, dans le village,  
Son chemin vite et droit.  
Les médecins, les notaires,  
Même les avocats  
Font des maris exemplaires.....  
(On en a vu des cas.)

Mais c'est un labourcur que Françoise, la belle,  
Epousera, dit-on.  
C'est un bon travaillant, un amoureux fidèle  
Et doux comme un mouton.  
A l'ami de son enfance  
En accordant sa main  
Françoise fait bien, je pense:  
La noce a lieu demain.





# Le Baptême

Par N. Legendre

*Ils sont là, dans la sacristie;  
Le parrain, endimanché, droit,  
Dissimule une main sortie  
A moitié d'un gant trop étroit.*

*La marraine, plus loin, assise,  
Berce l'enfant sur ses genoux,  
Et songeant qu'on est à l'église,  
Regarde d'un oeil grave et doux.*

*La longue robe de baptême  
La couvre de ses plis flottants;  
C'est dans la famille la même  
Qui sert à tous depuis longtemps.*

*Un peu plus loin se tient le père,  
Immobile, silencieux,  
Il pense, rêve au mystère  
Qui va s'accomplir sous ses yeux.*

*Mais, là-bas, on voit apparaître,  
Ceint de l'étole, en surplis blanc,  
Suivi du sacristain, le prêtre  
Qui s'avance, calme, à pas lents.*

*On s'approche, l'enfant s'agite;  
Et, quand au front du nouveau-né  
Coule lentement l'eau bénite,  
Il entr'ouvre un oeil étonné.*

*Enfin la dernière prière  
Monte au ciel; le prêtre s'est tu;  
Toi qui viens sourire à la terre,  
Petit enfant, que seras-tu?*

*Seras-tu labourer, poète,  
Soldat ou lévite à l'autel?  
Mystère! la bouche est muette;  
C'est le secret de l'Éternel!*





## Faits et Anecdotes

### L'IDEE NATIONALE

**A**U lendemain même du traité qui nous livrait à l'Angleterre, nos pères se donnèrent à l'action, et tout en réparant les désastres de leur fortune matérielle, ils se comptèrent, ils s'unirent, ils se groupèrent autour d'une idée, de celle-là même qui plus tard devait remplir encore nos discours et nos vies, faire palpiter l'âme de nos orateurs, de nos historiens, et de nos plus grands poètes, ils se groupèrent autour de l'idée nationale.

C'est à conserver d'abord, puis à faire rayonner ici l'esprit français, et à lui assurer sa supériorité sur l'esprit saxon qu'ils s'employèrent.

De 1760 à 1800, on les voit tous, en haut et en bas de l'échelle sociale, se consacrer à cette oeuvre. Ils se mettent en garde contre les influences étrangères qui commencèrent dès lors à s'exercer sur eux, et ils tâchent à maintenir, à la campagne et à la ville, les habitudes, les moeurs, les traditions de la vie française. A la ville surtout, on se surveilla avec une vigilance dont on s'est bien relâché.

Abbé CAMILLE ROY.

### UNE CHASSE AU LIEVRE

**A**U XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'était pas rare de voir les lièvres dans le voisinage des maisons à la Rivière-Ouelle. On rapporte, à ce sujet, une anecdote que racontait souvent Mgr Panet, évêque de Québec, qui a été pendant quarante ans curé de la Rivière-Ouelle. La Savane qu'on appelle ordinairement la plaine, qui s'étend entre cette paroisse et celle de Saint-Denis, s'avancait autrefois jusqu'aux environs de l'église ; cette savane

était la retraite privilégiée des lièvres, et plus d'une fois quelqu'un d'entre eux avait été trouvé égaré dans l'église. Un matin, Mgr Panet et son secrétaire, M. l'abbé Gosselin, aperçurent un lièvre qui gambadait dans les allées. Traqué de proche, il alla se réfugier dans la chaire où il fut pris.

Abbé CASGRAIN.

### LES ANCIENS QUETEURS

**A**VANT l'apparition des journaux, la besogne de colporteur de nouvelles et cancans, en un mot la chronique et la rumeur publique, étaient confiées à quelqu'un qui s'en acquittait fort bien. Nous avons des "journalistes" travaillant dans cette spécialité que l'on nomme le fait-divers, la note locale, le compte-rendu de la cour de police. Ces journalistes, qui ne se servaient ni de plume ni de papier avaient pour toute arme une langue bien pendue, pour bagage littéraire une bonne mémoire. C'étaient les quêteux !

Oui ! les quêteux. Ils ont joué un rôle que la presse à bras et à cylindre n'a pas le droit d'oublier. N'ont-ils pas en outre porté la besace comme Homère, et comme lui encore amusé nos grands-mères ? Sans eux le goût des "nouvelles" ne se serait guère développé — et le "Canadien", tout d'abord n'eût semblé intéressant que pour les gens de haute volée.

Les mendiants, troubadours aujourd'hui méconnus, comptaient jadis de fins matois dans leurs rangs. Plus d'un avait de l'esprit à revendre. La plupart d'entre eux n'étaient pas des infirmes, mais des gens qui avaient érigé en art la paresse et le détachement des biens de la



terre. Ils sillonnaient les campagnes toute l'année, et partout bien reçus, choyés, adulés, je ne puis les comparer qu'à des fils de famille revenant sans cesse de lointains voyages, pour qui on tue quotidiennement le veau gras.

—Savez-vous, Madeleine? Il est arrivé un quôteux chez Jean Larouche.

—Pas possible! Allons-y veiller ce soir. hein?

—Attendez à demain; il sera chez mon beau-père. Nous irons. Il paraît qu'il en sait des nouvelles, ah! Seigneur! Pensez donc qu'il a fêté les jours-gras bien plus loin que la ville et qu'il sait tout cela par coeur!

N'est-ce pas la gazette vivante que cet homme dont la conversation est désirée par tout un village, à tel point qu'on se le passe de l'un à l'autre? Ecrivons-nous avec le chansonnier: "Qu'il est heureux, le malheureux!"

N'y a-t-il pas, pour les écrivains de nos jours, sujet de regretter l'empressement que l'on mettait à cette époque à loger, nourrir et faire les yeux doux aux raconteurs ambulants dont nous continuons la lignée?

Un jour, une rumeur se répandit par les paroisses:

—Jean, as-tu entendu parler de ça? Ils disent qu'on va avoir la gazette.

—Ben oui, si l'Anglais ne trouve pas à rédire.

—J pense pas: c'est imprimé.

—Ah! c'est imprimé! A la bonne heure; c'est comme un livre, c'pas?

—Il paraît que non... que non... j'suis pas trop certain mais c'est quelque chose de tout à fait drôle apparemment.

—Et comme de raison, ce qu'on dit dans c'te gazette c'est la pure vérité.

—Beau dommage, puisque c'est imprimé!

—Par exemple, ceux qui voudraient pas la croire la gazette, qu'est-ce qu'on leur ferait?

Ici grand embarras des deux amis qui se séparent en disant:

—J'ai peur que ce soit là une manigance de l'Anglais pour nous mettre dedans. Prenons garde. Faudra en parler au premier quôteux qui passera.

Pour se renseigner sur la gazette imprimée, on s'adressait à la gazette de chair et d'os.

## LES HYMNES DE LA PATRIE

C E qu'on admire le plus dans un peuple c'est sa physionomie intellectuelle, c'est le miroir de son âme où se reflètent ses idées, c'est son verbe qui les exprime, c'est-à-dire sa littérature.

Et n'oublions pas que le verbe humain participe dans une certaine mesure de la puissance du Verbe divin; il n'en est qu'un écho affaibli mais il a quelque chose de sa force créatrice.

Si donc nous voulons devenir un peuple qui commande l'admiration, il faut rendre fort et glorieux ce verbe que nous avons reçu de la France, et qui est à la fois le signe, la marque, et l'aliment de notre vitalité.

O jeunes gens, sans doute vous avez vu quelquefois mourir un homme? Quand sa langue s'est embarrassée, et ne pouvait plus accentuer ses mots, vous avez dit: il n'en a pas pour longtemps; et quand il a perdu tout à fait la parole, vous en avez conclu que le souffle même de la vie allait bientôt lui manquer.

Eh bien! il en est de même d'un peuple. Quand sa langue se paralyse, quand sa mémoire ingrate en oublie les patriotiques accents, quand son verbe ne se fait plus entendre pour célébrer ses gloires et revendiquer ses droits, c'est qu'il est en danger de mort.

Quelles que soient les épreuves de l'avenir, ne faisons pas comme les enfants d'Israël qui, captifs aux bords des fleuves de Babylone, suspendaient leur lyres aux branches des arbres et pleuraient. Chantons plutôt aux étrangers les hymnes de la patrie, racontons-en les glorieuses histoires, et apprenons-leur à respecter le sang qui coule dans nos veines, et la langue que la Providence nous a donnée pour manifester nos sentiments et nos pensées.

HON. A. ROUTHIER.

## PROCES D'AUTREFOIS

O N rapporte sur le curé Ménage, mort à Deschambault en janvier 1773, une anecdote qui fait connaître combien, dans son long ministère, il s'était aguerri, et combien peu il se mettait en peine des jugements des hommes et des démarches faites contre lui. Plusieurs fois il avait averti, re-



pris et menacé un cabaretier de sa paroisse, du nom de Groleau, qui, par sa facilité à livrer des boissons, causait dans la paroisse de fréquents désordres. Voyant que ces avertissements particuliers n'avaient aucun effet, que les désordres, les ivrogneries et les scandales dont ce cabaretier était la cause, ne faisaient qu'augmenter, il l'interpella un jour publiquement en chaire, en reprochant à ses paroissiens les désordres et les scandales qui avaient journallement lieu, en invectivant surtout sur les excès d'ivrognerie qui faisaient tous les jours des progrès effrayants. "C'est, dit-il enfin, ce maudit Groleau, avec son rhum et son tonneau, qui est la première cause de tous ces scandales."

Le susdit Groleau, choqué, irrité au dernier point d'une semblable interpellation, et surtout de l'épithète de maudit joint à son nom, et par laquelle il se regardait comme dévoué à l'anathème et entièrement déshonoré, porta sa plainte à M. l'Intendant même contre M. Ménage.

Ce monsieur est cité à une cour spéciale qui doit se tenir en présence de l'Intendant. M. Ménage s'y rend. Là, sommé de répondre sur les motifs qui l'ont pu porter à se servir d'expressions aussi étranges que celles qu'on lui reproche avoir employées à l'égard du sieur Groleau, sommé de faire connaître ce qu'il peut avoir à dire pour sa justification, M. Ménage se renferme dans un profond silence. Sommé plusieurs fois de répondre, il garde toujours le silence; l'Intendant lui-même lui adresse enfin les mêmes paroles que Pilate autrefois avait adressées à Jésus-Christ: "Vous ne répondez rien à ce qu'on dit contre vous!" Ce que j'ai à répondre, dit enfin M. Ménage, le voici: "Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne voulait que le bien, qui n'enseignait que la vérité, a été cependant traîné de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate; aujourd'hui, moi qui suis son disciple et son ministre, pour la même cause je suis traité comme il a été traité." Et ensuite, prenant son chapeau, le bon vieillard salua M. l'Intendant et toute la cour, et se retire tranquillement. Soit étonnement de la hardiesse et de la liberté de la réponse, soit que l'on s'aperçut qu'il n'y avait point d'excuse à attendre d'un homme de ce caractère, on le laissa aller tranquillement, et maître Groleau, outre la mercuriale

solennelle qu'il avait eu de son curé, en reçut encore une de son Intendant, qui lui dit que s'il ne voulait pas s'exposer à quelque chose de plus désagréable encore que ce que lui avait dit son curé, il prit soin lui-même d'observer et de faire observer dans sa maison un meilleur ordre. Ainsi finit cette poursuite.

Abbé F. X. GATIEN.

### NOS JOURNAUX EN 1809

L'UN des ex-rédacteurs du *Courrier de Québec*, (publié il y a un siècle), se plaignait du peu d'encouragement que les Canadiens accordent à leurs journaux: "On aimait, dit-on, le *Courrier*. Mais si on l'aimait, pourquoi ne pas prendre les moyens de le conserver? Pourquoi ne pas y souscrire plutôt que de courir de maison en maison pour trouver et lire le numéro du jour?"

Il ajoute que la plus forte liste du *Courrier* s'est élevée à trois cents souscripteurs.

"Tant que l'on verra les Canadiens préférer un tour de calèche au plaisir de lire une bonne feuille périodique, on pourra toujours affirmer qu'ils sont incapables de remplir la part qui leur est assignée par la constitution."

La citation qui précède me remet en mémoire l'épigramme de Joseph Quesnel, écrite en 1803, alors que la *Gazette de Québec* et le *Herald de Québec*, (fondé en 1789) se partageaient les faveurs publiques, et qu'ils voyaient encore "sur leurs antiques listes errer de loin en loin le nom d'un abonné:

Pourquoi tous ces livres divers,

Ecrits en prose, écrits en vers,

Et qui remplissent vos tablettes,

Disait au libraire Ménard,

Un certain noble campagnard,

Qui pourra lire ces sornettes!

—Des sornettes! vous vous trompez;

Ce sont de nos meilleurs poètes

Tous les ouvrages renommés;

Vous devriez en faire emplette.

—Emplette! à quoi bon? Vous saurez

Que m'étant joint à deux curés,

Nous souscrivons pour la *Gazette de Québec*."

B. SULTE.



## LE CELEBRE RENE!

IL Y A quelques années, un touriste français, M. le comte de Turenne, visita le Nord-Ouest Canadien, et, dans un récit qu'il fit de son voyage, il exalta le courage des Franco-Canadiens, les premiers pionniers de ces vastes et lointaines solitudes. Il nomma plusieurs de ces hardis coureurs des bois, entre autres le "célèbre René", qui donna son nom, disait-il, à une rivière et à un lac magnifique, etc., etc. A quelque temps de là, lord Dufferin, au début d'un voyage au Nord-Ouest, payait, lui aussi, son tribut d'éloges aux anciens "voyageurs" canadiens, et, dans un discours officiel, il faisait, sur la foi du comte de Turenne, une mention spéciale du célèbre René. Or, en avançant vers l'ouest, le noble lord arriva au Lac à la Pluie, *Rainy Lake*, et il apprit avec consternation que c'était le même lac que le comte de Turenne avait appelé lac René!...

De René, coureur de bois, il n'y avait pas plus de trace que sur la main!...

Cependant, le discours du gouverneur-général était imprimé, et le "célèbre René" offert à l'admiration des Canadiens de notre siècle et de tous les siècles! Que faire? En homme d'esprit, le distingué touriste signala lui-même son erreur et en rit, tout le premier.

Ernest GAGNON.

## LA PREMIERE HORLOGE

QUAND Champlain débarqua à Québec, il y a trois cents ans, les sauvages étaient émerveillés des choses qu'il apportait de France.

Mais l'objet par excellence de leur admiration, c'était une horloge. Pendant des heures et des heures, chefs, squaws et papooses restaient assis devant l'horloge, attendant la sonnerie, ou, comme ils disaient eux-mêmes, attendant qu'elle parlât.

Si bien que Champlain, ennuyé de cet assiduité envahissante, et d'autre part, n'osant point brusquer ses visiteurs, s'avisa de tirer une morale de cette admiration.

"A telle heure, dit Champlain à ses alliés, l'horloge, quand elle parle, vous dit qu'il est temps de partir pour la chasse ou la pêche. A une heure, l'horloge vous commande de préparer vos repas, et quand elle sonne six heures, elle vous ordonne de vous retirer dans vos wigwans".

Cette interprétation très large des sonneries d'heures, ne fit qu'augmenter l'admiration des sauvages, mais elle eut le résultat qu'en attendait Champlain. Les sauvages qui auraient probablement pris fort mal les reproches de Champlain, s'empressèrent de suivre à la lettre les commandements de l'horloge et le fondateur de Québec se débarrassa ainsi sans misère et sans heurt de ses encombrants visiteurs.

## CONSEILS A UN JOURNAL

JOSEPH Quesnel, assurément un de nos premiers écrivains de langue française qui fit des vers, trouvant, en 1807, que le *Canadien* n'aimait plus le mot pour rire, lui adressa cette remontrance rimée :

Aimable fils de la gaité,  
Et de Thalie enfant gâté,  
J'ai deux mots à te dire.  
Chez toi seul,—j'en disais merci,—  
J'avais rencontré jusqu'ici,  
Le petit mot pour rire.  
Lorsque dans d'aimables chansons,  
Tu donnes d'utiles leçons.  
Je t'aime et je t'admire!  
On peut se permettre à propos.  
Sur les méchants et sur les sots,  
Le petit mot pour rire.  
Toi dont l'esprit national,  
Fait le mérite principal,  
Est-ce à toi d'en médire?  
Le despotisme qui te haït,  
Bientôt mon cher, t'interdirait,  
Le petit mot pour rire.  
De deux partis trop en fureur,  
Ah! plutôt tempère l'aigreur,  
En blâmant leur délire:  
Au nom de l'ordre et dans son sein.  
Ramène le bon Canadien  
Au petit mot pour rire!







## Le Dragon de l'Erable

**C**ECI est une légende qui raconte le courage d'un guerrier dans un pays où, tout comme le nôtre, l'érable est en honneur.

Il y a mille ans, vivait à Kijoto, alors capitale du mikado, un jeune général nommé Korémotchi. Guerrier idéal, il était réputé capable de faire face à cent ennemis; il n'en était pas moins musicien et poète.

Un jour, Korémotchi, accompagné d'un homme de sa suite, se rend dans la montagne d'Atago pour chasser à l'arc et pour admirer les feuilles des érables, car, au Japon, on admire, en automne, les feuilles des érables, comme, au printemps, les fleurs des cerisiers. Entraîné plus par le pittoresque du paysage que par le gibier, il erre sur la montagne, pendant que son compagnon, saisi d'une grande frayeur, s'inquiète du retour.

*Korémotchi.*—La splendeur des feuilles, dorées encore davantage par le soleil couchant, le bruit de l'eau qui se précipite contre les roches, nous purifient les oreilles en même temps que le cœur. Quelle vue superbe et pittoresque!

*L'homme.*—Elle est, à chaque pas, plus superbe et plus pittoresque, seigneur. Mais le retour m'inspire de la crainte, nous sommes complètement égarés.

Tout d'un coup, Korémotchi aperçoit une charmante tente dressée sous les arbres.

*Korémotchi.*—Une tente! Qui peut en être le maître? Un haut personnage, sans doute, ami de la nature, admirateur des érables...

*L'homme.*—Nous voilà sauvés, seigneur. Je vais aller me renseigner sur le chemin à suivre.

Tous les deux s'approchent; la tente n'a pas de maître, mais une maîtresse, une jeune fille noble avec sa suite. Korémotchi, épris du courage et de la douceur de la princesse, est pourtant assez discret pour s'éloigner d'un endroit où il n'y a que des femmes.

Une voix s'adresse à Korémotchi de l'in-

térieur de la tente, et c'est la princesse elle-même qu'il en voit sortir. Elle arrête d'un regard plein de charme et de douceur le général, qui accepte son hospitalité. Il boit plusieurs coupes de liqueur, la princesse danse. Korémotchi et l'écuyer la regardent avec admiration, sont plongés dans l'extase, et se sentent, enfin, envahis par un sommeil invincible.

—La cime de la montagne d'Atago, disait-on, est inaccessible; une fois qu'on y est parvenu, on n'en sort jamais; il y a là un démon malfaisant qui dévore les hommes.

Or, ce démon, maudit et redouté des hommes, n'est autre que la princesse.

Une musique céleste se fait entendre; un ange apparaît en rêve à Korémotchi et prononce ces paroles:

*L'ange.*—C'est ici le labyrinthe d'Atago; ta vie est menacée. Vite, retire-toi.

Korémotchi se réveille.

*Korémotchi.*—Ainsi, démon, tu as pris cette forme!... Allons, crois-tu pouvoir me charmer et prendre ma vie? Possèdes-tu une force magique? J'ai mon sabre, cette âme du guerrier.

Il va à la rencontre du démon. Son compagnon se réveille bientôt. N'ayant vu personne autour de lui, il croit que son maître se promène avec la princesse. Il s'assoit là où se trouvait le maître lui-même, dont il imite l'attitude, et il boit et il chante.

Sur-le-champ, il sent le vent qui souffle derrière lui; il se retourne et aperçoit au loin la princesse qui se dirige vers lui sous les traits du démon; il s'enfuit.

Korémotchi se mesure avec le démon; une lutte acharnée s'engage et Korémotchi tue enfin son adversaire.

La légende se termine de la sorte à la gloire du jeune général, comme, du reste, toutes les légendes japonaises, qui ne permettent jamais aux démons d'avoir le dessus sur le courage et la vertu des guerriers...





# Ne Spéculez pas !

PAR  
PIERRE  
VOYER

EN CE numéro qui coïncide avec la célébration de notre fête nationale, je désire donner un conseil que je considère patriotique—et ce conseil, que j'adresse plus particulièrement aux jeunes, c'est : Ne spéculez pas, ne jouez pas à la Bourse, ne risquez pas votre argent sur l'incertain, ne cherchez pas à vous enrichir rapidement en mettant en péril ce que vous possédez déjà, fuyez ceux qui promettent de faire rapporter à votre argent des pourcentages considérables, fuyez-les autant que les usuriers qui font *suer* à votre bourse des pourcentages exagérés.

Depuis quelques années, il règne comme une folie de spéculation parmi les Canadiens-Français jusque-là restés sceptiques et prudents. Cette folie a reçu de bien fortes douches, de bien cruelles punitions, mais il ne semble pas que cela ait servi à grand'chose. La tentation est habile et insinuante ; elle prend sans cesse des formes nouvelles et plus attirantes. Et les naïfs continuent d'acheter à gros prix des briques d'or qui n'ont d'or que l'épaisseur d'une feuille de soie.

L'appât à la cupidité et à la naïveté se tend partout. Le Français, si économe, si prudent en tant d'autres choses, s'y laisse prendre : il court à tout moment vers ceux qui lui promettent un boeuf en retour de son oeuf. Un journal familial disait dernièrement à sa clientèle qui se compose surtout de petits bourgeois et de modestes rentiers : Lecteurs qui avez fait quelques économies, vous qui jouissez d'un petit capital péniblement amassé, ouvrez l'oeil lorsqu'il s'agit du placement de ces économies. Les circulaires financières, les journaux gratuitement envoyés où l'on prône des affaires lucratives, et ces nouveaux professionnels que l'on appelle "démarcheurs" qui se rendent à domicile pour offrir des placements soi-disant plus rémunérateurs que les placements cou-

sans de ruine : ils guettent votre petit capital, et malheur à vous, si vous vous y laissez prendre. On fera miroiter à vos yeux de gros intérêts, on vous dira que ces affaires prônées sont des placements de tout repos ; ne vous y laissez pas prendre. Ceux qui vous offrent ces valeurs savent combien ils gagnent, mais vous, vous ne saurez que trop tôt, hélas ! ce que vous perdez, soit dans un an ou deux, soit un peu plus tard. Comme appât, certaines de ces affaires véreuses donnent de gros intérêts pendant un an ou deux ; vous vous frottez les mains alors, croyant avoir fait un excellent placement ; puis, tout à coup, le château de cartes croule et, en même temps que l'intérêt, vous perdez aussi votre capital.

\* \* \*

Ce qui m'amuse et m'attriste à un égal degré, c'est d'entendre des gens proclamer qu'ils ne risquent rien, qu'ils agissent en toute connaissance de l'affaire dans laquelle ils placent leur argent. Ah ! non, ce n'est pas eux qu'on plumerait comme des dindons ! Quelle pénible inconscience !

Le Pacifique Canadien vient de sortir d'une transaction de bourse avec le fameux Rockefeller, en empochant près de 5 millions que celui-ci n'avait pas réussi à voir au bout de cette transaction. Bah ! nos spéculateurs canadiens sont plus avisés que le célèbre millionnaire américain ; ils auraient été mieux "tuyautés" que lui.

Puisque les spéculations sur mines sont à la mode, lisez ce que le même Rockefeller vient de rappeler dans ses *Mémoires* :

"Une des plus ennuyeuses impasses où je me trouvai jamais engagé fut une affaire de métaux—la seule affaire de métaux dont je m'occupai pendant toute ma vie. Comment me trouvai-je mêlé là-dedans ? Je ne sais plus. Mais ce que je sais bien, c'est que j'a-



vais tout un stock d'actions dans des mines de métaux du nord sans avoir cependant aucune part dans la direction et l'exploitation de ces mines. Ce que je sais bien aussi, c'est qu'une panique survint aux environs de 1893, et que tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux mines tomba soudain en ruine. Pour éviter une banqueroute, il fallut du jour au lendemain emprunter de grosses sommes d'argent, afin de payer les salaires des travailleurs et faire face au plus pressé. Grâce à un effort considérable, la banqueroute fut évitée..."

Rockefeller avait donc mis en péril, par une spéculation sur mines, la belle entreprise qui lui avait coûté tant de travail et devait faire de lui un des plus riches citoyens de son pays.

\* \* \*

L'homme qui est dans les affaires doit, plus que tous les autres, fuir la spéculation. Ses affaires sont la meilleure valeur à féconder de ses économies. Si ses affaires ne requièrent pas toutes ses économies, qu'il place celles-ci dans des valeurs de tout repos, qui promettent un rapport moindre mais n'offrent pas de danger.

Un de nos plus sagaces et prospères marchands, M. F. C. Larivière, parlant l'autre jour devant l'Association des marchands-détailliers, rappelait ces pages d'un écrivain fort expert en la matière :

"Quand j'étais télégraphiste à Pittsburg, nous n'avions pas de bourse aux valeurs dans la cité, mais les hommes ou les firmes qui étaient nécessairement connus des télégraphistes, on pouvait les compter sur les doigts de la main. Ces hommes n'étaient pas de nos concitoyens de haute réputation. J'ai vécu pour voir tous ces spéculateurs irréparablement ruinés, faire banqueroute au point de vue monétaire et au point de vue du caractère. Il y a à peine un exemple d'un homme qui ait fait fortune en spéculant et qui ait conservé cette fortune. Les joueurs meurent pauvres et il n'y a certainement pas un seul cas d'un spéculateur qui ait vécu une vie dont il puisse s'honorer ou qui ait été avantageuse à la communauté. L'homme qui saisit le journal du matin pour voir d'abord quel sera le résultat probable de ses opérations de spéculation à la bourse se

rend incapable d'une réflexion calme et de trouver une solution convenable aux problèmes des affaires qu'il aura à traiter plus tard dans la journée; il détruit les sources de cette énergie persistante et concentrée dont dépend le succès permanent et souvent la sécurité même de son commerce.

"Le spéculateur et l'homme d'affaires se dirigent suivant des lignes divergentes. Le premier dépend du tour soudain de la roue de la fortune: il est millionnaire aujourd'hui, en banqueroute demain. Mais l'homme d'affaires sait que ce n'est que par des années d'une attention patiente, sans trêve aux affaires qu'il gagne sa récompense, laquelle n'est pas le résultat du hasard, mais de moyens bien établis pour arriver à son but. Pendant toutes ces années, la pensée qui le reconforte, c'est qu'il ne peut pas prospérer lui-même sans communiquer sa prospérité à d'autres. D'autre part, il vaudrait mieux que le spéculateur n'ait jamais vécu par rapport au bien-être ou au bien de la communauté; rien n'est plus essentiel aux hommes d'affaires qu'une réputation intacte. Le crédit engendre la confiance en la prudence, les principes et la stabilité de caractère. Croyez-moi, rien ne tue plus vite le crédit dans n'importe quelle banque que la connaissance qu'en des maisons de commerce des hommes se livrent à la spéculation. Il importe peu que les gains ou les pertes soient le résultat temporaire de ces opérations. Dès qu'on sait qu'un homme spéculé, sa réputation est entachée et bientôt après son crédit est supprimé. Comment pourrait-on accorder du crédit à un homme dont les ressources peuvent être balayées en une heure par une panique se déclarant au milieu des joueurs?"

\* \* \*

Le célèbre psychologue Hartenburg a publié dernièrement une intéressante étude sur les émotions de Bourse. En voici l'analyse :

Le public de la Bourse est une collectivité très curieuse, formant une galerie spéciale de la ménagerie parisienne et se rattachant par plus d'un lien au monde des aliénés. Ce sont des joueurs qu'il est difficile de pénétrer quand on ne les a pas observés. M. le docteur Hartenburg note, comme trait principal de leur état mental, une crédulité pous-



sée jusqu'à l'aveuglement. Le spéculateur est sans cesse disposé à gober tout ce qui semble répondre à ses espérances. Mais la crédulité n'est qu'un des aspects du caractère du boursier; il est, de plus, superstitieux, il est cyniquement égoïste, il est facilement téméraire et surtout il se crée pour les besoins de ses opérations une méthode de raisonnement qui le maintient à peu près continuellement en dehors des limites du sens normal. Dans tel événement politique, dans tel incident de

ses, la Bourse, ou du moins, les habiles qui la mènent, en dégage immédiatement la philosophie et la portée. La foule apprend avec désespoir la perte de la bataille de Waterloo, mais la Bourse monte parce qu'elle prévoit la conclusion de la paix. C'est le triomphe du calcul sur le sentiment. A ce point de vue, on n'a pas tort de dire que la Bourse est un baromètre. Les habitués de ce temple, ne tiennent à rien ni à personne, ils n'ont de fidélité pour aucun régime; ils ont acclamé



*Négociation d'une brique d'or*

ce que l'argot local nomme la position de Place, dans telle conjoncture financière ou monétaire, il ne considère que l'influence que ces faits exerceront sur la liquidation et se voit ainsi amené à se réjouir des circonstances qui provoquent une consternation universelle, ou s'afflige de nouvelles qui excitent l'enthousiasme de tout le monde. Et, pourtant, oserait-on dire que lorsque la Bourse est ainsi en opposition avec le sentiment général son opinion soit une illusion? La multitude ne voit que la superficie des cho-

la dictature de Napoléon III parce qu'elle leur permettait l'ordre, ils auraient, de même, salué la Commune si elle avait pris figure de gouvernement régulier. La Bourse n'a qu'une religion, une croyance, une foi, un culte; c'est le culte de l'or.

Un séjour de quelques semaines dans ce milieu n'est pas sans profit pour un esprit qui veut observer le cœur humain. Là se montrent dans leur nudité les cupidités basses, le mépris du patriotisme, le dédain des aspirations élevées. On n'y tient pas, avec



affectation, école de dépravation, mais on étale naïvement les malpropretés qui grouillent au fond des âmes. Il suffit pour être édifié d'écouter les confidences, les espérances et les appréciations qui s'échangent dans les groupes. La Bourse est, d'ailleurs, un centre cosmopolite, toutes les nationalités y sont représentées et on y est sans gêne comme autour d'un tapis vert. L'étude des gens de Bourse n'est pas des plus attrayantes, elle n'offre pas des émotions gaies et, s'il fallait préciser d'un mot ce qui s'en dégage, on pourrait dire que dans cette fiévreuse atmosphère flotte à l'état permanent un souffle de lâcheté morale. On ne saurait croire à quel point le goût du jeu est déprimant. Même dans ses accès de témérité le spéculateur est timoré; l'ombre de ses oreilles le fait trembler; il perd le sommeil, il scrute les journaux, il est aux écoutes, il livrerait son pays à l'invasion plutôt que d'être débiteur en liquidation. Un pauvre type, au fond peu estimable.

Il fut un temps—pas très éloigné de nous—où une personne bien élevée n'osait pas fréquenter la Bourse. Un homme se serait disqualifié s'il avait avoué qu'il était acheteur ou vendeur à terme. Aujourd'hui tout le monde connaît le chemin de la rue Vivienne et il n'est presque pas de gens qui en fouillant dans leur tiroir n'y retrouvent un bordereau d'agent de change.

Depuis vingt ans, la Bourse a perdu son ancienne splendeur. Le Krach de 1882, les aventures du Panama, de continuel et innom-

brables mécomptes ont détourné une partie du public vers d'autres folies. On joue aux courses parce qu'on suppose qu'il y a moins de voleurs sur les hippodromes qu'autour de la corbeille. C'est une opinion, elle est, peut-être, fondée. Berryer disait, en 1860, "la Bourse est la plus grande maison de jeu du monde et les joueurs voient dans les cartes". Le cri de l'illustre avocat a paru très éloquent, mais on ne l'a pas pris au sérieux. Beaucoup plus tard, après avoir soldé des différences qui ont fini par atteindre des centaines de millions, les badauds ont reconnu qu'en effet la spéculation sur titres est une duperie; elle a encore des fervents, mais ils sont clairsemés, ils se recrutent parmi les jeunes étourneaux qui débentent dans l'existence et commencent à gravir le rude escalier des sottises. Les vieux sont prémunis par leurs souvenirs; ils supputent ce que leur ont coûté leurs erreurs et s'abstiennent.

\* \* \*

Pour finir: ces lignes faciles à conserver dans la mémoire:

—On ne peut pas tirer un gallon d'une chopine.

—Un je tiens vaut toujours plus que deux je tiendrai.

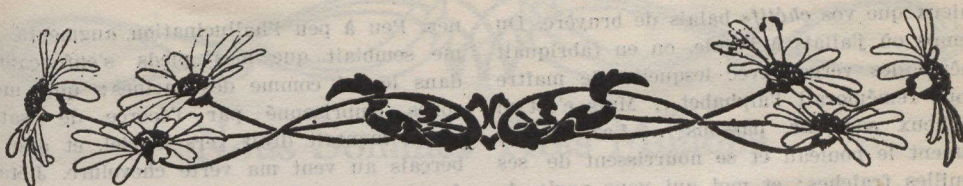
—Il y a toujours plus de plumés que de plumeurs.

—Dans les opérations destinées à enrichir très vite, il y a 97 chances de perdre contre 3 de gagner.

Et ce mot célèbre: "Les opérations de Bourse sont le vol légalisé."







## Les Vertus du Bouleau



Je venais d'entrer, en compagnie du garde-forestier Brûlant, dans une grande friche. Bien qu'on ne fut encore qu'aux derniers jours d'avril, il faisait grand chaud; nous avions couru les bois depuis le fin matin, le ciel n'avait pas un nuage et le soleil de midi nous tombait d'aplomb sur la tête. Ravageau, le chien du garde,

portait bas la queue et tirait la langue, et, pour ma part, je commençais à me sentir la gorge sèche et à traîner la jambe. Mes yeux fatigués interrogeaient la friche ensoleillée et gazonneuse que bordaient au loin les vertes lisières de la forêt. Ça et là quelques touffes de genévriers grisâtres, quelques sveltes bouleaux au tronc de satin blanc et à la cime échevelée, partout une herbe rase, semée de serpolet et d'origan, ce qui est un signe de sécheresse; nulle part le moindre indice d'une source prochaine. Je me laissai choir au pied d'un bouleau, sur le gazon fleuri d'anémones pulsatiles et de polygalas. Dans le bleu profond du ciel, les alouettes montaient, chantaient et chantaient à perte de vue.

—Je n'en puis plus, dis-je à Brûlant, et je meurs de soif.

—N'est-ce que cela, répondit le garde, attendez, je vais vous faire boire une limonade de ma façon...

Il s'agenouilla près de moi, tira de son carnier une vrille, et se mit à perforer la base du bouleau qui nous abritait.

—Comment, m'écriai-je, indigné, vous, Brûlant, un vieux qui devez avoir l'amour et le respect des arbres, vous allez meurtrir ce bouleau inoffensif et charmant!... Quel caprice vous pousse à l'assassiner sans pitié!

—Laissez donc, répliqua-t-il, je ne lui ferai qu'une petite saignée et il n'en mourra pas!

Il continuait à tourner sa vrille, obliquement et de bas en haut. Quand elle fut enfoncée à une profondeur de deux pouces, il la retira et ajusta dans le trou un brin de chalumeau.

—Maintenant, fit-il en posant sous ce rustique robinet son gobelet de hêtre cerclé d'acier, avant un quart d'heure vous aurez de quoi vous rafraîchir; pour vous faire prendre patience, je vais vous dire toutes les bonnes qualités et vertus du bouleau.

Il alluma sa pipe et continua :

—Vous autres, amateurs, qui vous en tenez aux apparences des choses, vous ne voyez là qu'un joli arbre, et cela vous suffit. Nous, nous voulons que le bon soit camarade du beau, et ce bouleau que vous estimez pour sa prestance et sa gentillesse, nous le prisons surtout pour son utilité. D'abord, il croît rapidement; à six ans, il donne déjà de la graine, et sa croissance n'est pas nuisible à ses voisins à cause de la légèreté de sa ramure, qui laisse passer l'air et le soleil. Ensuite, il n'est point d'usages auxquels on ne l'emploie. Comme chauffage il a une flamme claire et réveillante; en hiver, quand vous voudrez avoir une régalade, brûlez-moi du bouleau. Les boulangers le savent bien, eux qui le préfèrent à tous les bois pour chauffer leur four!... Avec son fût, on fait des jantes de voitures; le sabotier y taille des sabots, des jattes, des cuillers et des gobelets. Les salières pendues sous le manteau de nos cheminées de cuisine sont en bois de bouleau. Son écorce sert à tanner le cuir et à lui donner une belle couleur jaune; avec ses branches on fait des cercles de tonneau; avec ses brindilles, des balais qui vous nettoient un pavé



mieux que vos *chétifs* balais de bruyère. Du temps où j'allais à l'école, on en fabriquait même des verges avec lesquelles le maître nous remémorait l'alphabet... Mais c'est un fâcheux souvenir, passons!... Les chèvres aiment le bouleau et se nourrissent de ses feuilles fraîches; et moi qui vous parle, je me suis guéri d'un rhumatisme en me couchant dans un lit bourré de ses feuilles sèches... Enfin, ajouta-t-il en me tendant le gobelet plein d'une limpide liqueur, sa sève va nous rafraîchir et nous ragaillardir.

J'approchai mes lèvres de la coupe et je bus d'un trait cette liqueur sapide et parfumée. C'était exquis.

—Encore! encore! m'écriai-je en replaçant le gobelet sous le chalumeau, d'où la sève perlait goutte à goutte.

Deux fois je savourai ce breuvage frais et aromatique. Il me semblait que je me désaltérais à la source même du printemps. Brûlant me regardait d'un air narquois, et sa vieille figure tannée grimaçait un sourire; les alouettes chantaient dans le bleu; au-dessus de mon front, le bouleau balançait ses fines branches souples et pendantes. Était-ce l'effet du soleil d'avril ou de la mystérieuse liqueur? Je ne sais, mais j'éprouvais une délicieuse griserie, un voluptueux enivrement.

On eût dit que dans mes veines circulait et fermentait la sève des plantes forestières, et que moi-même j'allais verdier et bourgeonner.

Peu à peu l'hallucination augmenta. Il me semblait que mes pieds s'enfonçaient dans le sol comme des racines; que mon corps, emprisonné par l'écorce de satin blanc, montait droit vers le ciel, et que je berçais au vent ma verte chevelure. J'étais devenu un bouleau. L'air jouait mélodieusement dans mes branches couvertes de chatons en fleurs, les fauvettes chantaient dans ma feuillée légère; à mes pieds s'épanouissaient les sauges bleues odoriférantes.

Je grandissais, je montais toujours plus haut, et ma verdure lustrée et frémissante frissonnait au souffle chaud de l'été.

Je semais à tous les vents mes graines ailées; septembre dorait mes petites feuilles dentées, octobre les éparpillait sur la pelouse; mais alors (et c'était le revers de la médaille), les premiers givres glaçaient mon écorce, puis venaient les frimas, ô douleur! et les bûcherons. J'entendais leurs clameurs; leurs cognées frappaient ma base à coups redoublés, et je sentais leurs efforts violents pour me jeter à terre... tant et si bien que je m'éveillai. Brûlant me tirait vigoureusement par les pieds, et le chien Ravageau aboyait en bondissant autour de moi.

—Holà! dit le forestier en riant aux éclats, la sève du bouleau vous a monté à la tête et vous avez fait un somme... Mais voilà le soleil qui baisse; la maison forestière est loin... En route!

## Ohé! La Belle...

*Ohé! la belle, en vous levant.*

*Entendez-vous chanter le vent*

*Dans les premières pousses?*

*Il dit que le vieux temps est feu*

*Où l'on reste devant son feu*

*A se tourner les pouces;*

*Il dit que les lilas sont las*

*De l'attendre, car les lilas*

*Sont pour que tu les cueilles;*

*Il dit que c'est le bon moment*

*Pour venir apprendre comment*

*Est fait l'envers des feuilles.*

Jean RICHEPIN.





## Nous Sommes Trois Millions

Par T. St-Pierre

**A** TRAVERS toutes les vicissitudes de la politique, les 65,000 de colons abandonnés par la France sont devenus un peuple de trois millions, unis par la communauté de la foi, de la langue et des aspirations autant qu'à aucune autre époque de leur histoire.

Dans la province de Québec, dans l'Ontario, dans les provinces maritimes, l'élément anglais qui devait les submerger il y a longtemps, s'efface aujourd'hui devant la marche ascendante des nôtres.

Les colonies que notre race jetait cependant vers le Sud,—ces colonies d'émigrés qui devaient, elles aussi, périr au premier jour—sont devenues des groupes puissants et vivaces. Dans la Nouvelle-Angleterre et le New-York, où nous n'étions rien, il y a cinquante ans, nous formions 4 pour cent de la population totale en 1871, et 7 pour cent lors du dernier recensement.

Dans le New-Hampshire, le Vermont et le Rhode-Island, nous formons plus d'un cinquième de la population totale, et notre situation n'est pas moins avantageuse dans de grandes régions du Massachusetts, du Maine et du New-York.

Les cinq-douzièmes de la population canadienne-française habitent aujourd'hui les Etats-Unis.

Dans les Etats du Nord-Est, avec les Français, les Alsaciens, les Belges et les Suisses, ils forment un groupe compact d'un million de catholiques de langue française.

Au commencement du siècle prochain, en admettant même une diminution considérable dans le taux d'augmentation de notre race, nous serons 25,000,000 d'âmes, dont la moitié se retrouvera dans l'Est et le Nord des Etats-Unis. Peut-être la race sera-t-elle réunie sous le même drapeau; mais, à tout événement, nous serons alors une puissance et nul ne saurait l'empêcher.

Dans quel sens cette puissance s'exercera-t-elle?

C'est à ceux qui dirigent aujourd'hui cette puissance naissante qu'incombe la responsabilité de répondre.

Les émigrés ont depuis longtemps donné les preuves de leurs excellentes dispositions naturelles. En restant fidèles à la langue de leurs pères, ils sont restés fidèles aux traditions de foi et d'ordre qui s'y rattachent. Là seulement où ils se sont trouvés dans l'impossibilité de perpétuer leur organisation nationale, là seulement où on a voulu, par des empêchements arbitraires, amoindrir leur patriotisme, trouve-t-on des apostats parmi eux.

Dans nos paroisses canadiennes, les petits-fils des premiers émigrés se retrouvent combattant pour la foi et pour l'idée française avec autant d'ardeur que les premiers arrivés.

Sans vouloir établir des comparaisons odieuses, on peut dire que si les autres immigrants catholiques qui sont venus aux Etats-Unis depuis un siècle avaient été aussi fidèles à leur religion que les Canadiens-Français, on compterait aujourd'hui le double du nombre de catholiques en ce pays. C'est l'engouement pour la langue des Anglo-Saxons et pour les idées qui s'y rattachent, qui a été fatal à la foi de tant de descendants d'immigrants catholiques.

Fiers de leurs progrès passés, les Canadiens-Français ne doivent pas s'attarder dans de vaines récriminations. Ils sont résolus à rester fidèles à eux-mêmes, fidèles à la fille aînée de l'Eglise dont ils s'honorent de descendre. Conscients de leur force, ils sauront remplir leurs devoirs de catholiques et de citoyens américains; mais ils sauront aussi faire valoir leurs droits. Ayant été à la peine ils veulent être aux honneurs et, pas plus que leurs pères, ils n'admettront qu'on leur impose jamais l'apostasie nationale comme condition de leur entrée dans aucune des sphères d'action religieuse, politique ou sociale.





## Notre Parler Français

Par A. Decelles

**Q**UEL charme pour un Canadien, en France, d'entendre parler sa langue avec un sentiment esthétique qui sait tirer de cet instrument merveilleux toute l'harmonie, la grâce et la force dont il est susceptible! Pour nos oreilles, c'est une vraie musique. On sent l'art, aussi raffiné qu'inconscient—résultat de l'éducation familiale—qui sait donner aux mots, voire à chaque syllabe, leur valeur propre, en accentuant celui-là ou celle-ci pour les détacher des autres, et les mettre en relief. Même chez les enfants, la langue résonne comme un chant d'oiseau, selon un rythme qui semble appris, mais qui n'est que l'effet de l'exemple répandu dans l'air ambiant. Que de fois je me suis arrêté dans les jardins publics pour écouter, émerveillé ce gazouillis où les paroles enfantines s'envolent, claires, dans de petites phrases légères, impeccables au point de vue de la grammaire. Ce n'est pas ici que les pères et mères s'appellent poupa et mouman!

Il y a tant de différence entre le parler du Canada et celui de France, que c'est à se demander si c'est bien la même langue que l'on parle à Québec et à Paris? Le fond est bien le même; il est presque naïf de le dire, mais quelles dissemblances dans les inflexions, les assonances, enfin dans la mise en oeuvre de l'idiome! Sortant un jour d'une boutique à Paris, avec un ami, une domestique nous dit bonjour d'une façon qui provoqua chez l'un de nous cette réflexion à laquelle l'autre ne contredit pas: "Dire que pas une personne des plus instruites chez nous ne pourrait dire ce mot avec la même grâce et la même inflexion! Et pourtant les Français de France et ceux du Canada ont dû parler un jour le même langage!"

Comment cet écart s'est-il produit? De

quel côté la langue s'est-elle transformée. Où est-elle restée stationnaire? Quelles influences ont poussé au mouvement d'un côté, et établi l'inertie de l'autre? L'observation nous justifie de croire que la situation spéciale, suite de la séparation avec la France, a immobilisé notre idiome. Sous le régime anglais les Canadiens se sont cantonnés à la campagne.

Durant soixante ans, l'isolement du côté de la France fut complet; aucun rayon du foyer principal de la langue ne rayonnait jusqu'aux rives du Saint-Laurent. Il en est résulté que pour la langue parlée, nous en sommes restés au dix-huitième siècle. Comme cela nous semble apparent lorsqu'on lit la grammaire de Restaut (1759) qui nous a plus régi que celle de Chapsal ou de Larousse! N'est-ce pas pour nous que Restaut semble tracer cette règle: On écrit "cette maison," "à cette heure," et l'on prononce "ste maison" "astheure," ou bien encore on écrit "la nôtre, la vôtre, et l'on prononce la note, la vote?"

C'est dans la population peu instruite et chez les ouvriers de nos villes que se parle le pire langage. Le contact constant des Anglais auxquels ils empruntent leurs expressions techniques, en leur donnant une désinence française, aide à la plus regrettable déformation. Nous comprenons que les Français soient estomaqués lorsque retentissent à leurs oreilles les expressions baroques trop connues, émaillées de baptêmes, de torieus et de maudits! Il y a dans les classes élevées, instruites, des villes—hommes de profession, négociants,—des personnes en assez grand nombre qui s'observent. Au-dessous d'elles, c'est l'anarchie, même chez les gens d'une moyenne instruction.



Depuis vingt ans, je suis examinateur des aspirants au service civil. Chaque année je donne aux candidats comme exercice de français quelques phrases à corriger, en les prévenant que j'y glisse des barbarismes. Et alors, défilent sous leurs yeux des mots com- "badrer" "canceller", "maller", "job". Ces horreurs sont acceptées comme pur métal français! Il me semble que l'on devrait épinglez les plus frappants de ces barbarismes dans un court recueil pour le distribuer dans les écoles. Un tel ouvrage éclairerait les élèves, et aussi certains instituteurs.

C'est encore dans nos campagnes que l'on parle le meilleur français. Sur ce terrain la comparaison avec les paysans de France

tournerait plutôt à notre avantage; la langue d'autrefois s'est conservée relativement pure, à l'abri de toute déformation, mais en s'incorporant des locutions locales créées par des besoins nouveaux. Jamais aussi, autant qu'aujourd'hui, on n'a vu les hommes d'études plus disposés à veiller aux intérêts de la langue, à l'épurer, à la défendre contre l'envahissement. Ces amis de leur pays ont devant eux une rude tâche, car l'indifférence de la masse multiplie les dangers, les chances d'anglicisation. C'est pourquoi il faut souhaiter que le bataillon sacré qui monte la garde autour de cette partie du domaine national fasse sans cesse de nouvelles recrues.

## Crépuscule

A mon oncle J. P. Dupré avocat.

*Le vent faisait sauter notre barque fragile  
Jouant au gré des flots sur le fleuve en courroux;  
Et la vague léchait de sa lèvre d'argile  
La grève de l'ilôt qui prenait des tons roux.*

*Et nos rames plongeaient dans le courant agile  
Tandis que les poissons nageaient autour de nous.  
Le soleil s'éteignait pâle et lent et docile  
Au fond de la montagne avec des souris doux.*

*Nous cautions d'avenir, de bonheur, de la vie,  
De l'égoïsme humain et ses souffles d'envie,  
D'espérance et d'amour, des plaisirs de l'été.*

*L'un disait que la vie est chose passagère,  
L'autre que la nature et toute sa beauté  
Est malheureusement trop prise à la légère.*

Ernest MARTEL.

Montréal, 1909.





Le nombre des photographes amateurs, des "kodakistes", pour employer le nouveau mot — augmente rapidement dans notre pays. C'est un passe-temps agréable, distingué, méritoire. Mais à quoi sert de produire de bonnes, de curieuses, de jolies choses, si l'on n'a pas un peu du grand public pour les apprécier. La REVUE POPULAIRE invite donc ces amateurs à lui envoyer les photographies inédites.

# LA REVUE POPULAIRE

Va ouvrir ses colonnes aux

## Photographes Amateurs

Trois prix seront donnés chaque mois.



---

Choses rares, bizarres, phénoménales, anciennes et autres du Canada et des Etats-Unis

---

Il en sera publié de 5 à 12 par numéro, la meilleure donnant droit à \$3.00, la seconde dans l'ordre de mérite à \$2.00 et la troisième à \$1.00. Nous voulons, par là, donner l'encouragement de la publicité et de la rémunération en argent à nos Canadiens qui s'adonnent à cet amateurisme.

Les photographies ne seront pas retournées. Adresser les envois à

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
200 Boul. St-Laurent, Montréal.



# Combats de Coqs



Par  
Mistigris

*Il est brave, il aime à voir  
Le sang vif et les entrailles;  
La ferme, c'est son manoir,  
Et toujours prêt aux batailles,  
Il niche au bout du perchoir,  
Guette, dort peu, se réveille,  
Ouvre l'oeil, ouvre l'oreille,  
Attentif au moindre bruit  
Qui traverse les silences,  
Chante aigu, chante à minuit.  
— Quand le coq chante à minuit,  
C'est pour assembler les lances.*

**A**UTANT vous le dire tout de suite : je n'ai jamais vu de coqs se battre, si ce n'est dans une basse-cour, quand survenait une belle poule au coeur indécis et balançant entre deux soupirants. Mais quand j'étais jeune, les combats professionnels étaient si fréquents, on y attachait une telle importance, le débat des supériorités respectives du coq canadien et du coq importé prenait de si grandioses proportions que, le souvenir du coq gaulois aidant, j'en étais venu tout droit à conclure que ces combats constituaient notre sport national.

Je me rappelle fort bien que le villageois qui me parut le plus considéré à... , comté de Portneuf, tirait tout son prestige de la valeur de ses coqs batailleurs, et qu'en me présentant son fiston, on eut soin de mentionner le fait.

— C'est le garçon à Monsieur Chose, celui qui a battu les Machin de Saint-Basile pour les *game barrés*.

Et ce jeune homme me sembla plus fier de ce lustre familial, que si son père eût été le premier Canadien-Français nommé gou-

verneur général. Quoi qu'il en soit, rien n'a jamais pu me concilier à l'idée qu'il y ait, dans cet amusement, autre chose qu'un vestige des barbares cruautés des âges très éloignés.

Il n'est pas très facile de déterminer si nos pères l'apportèrent de France, ou s'ils s'en éprisrent, après la Cession du pays, au contact des Anglais, grands *cockfighters*.

Il n'est pas beaucoup plus aisé de remonter jusqu'à l'origine authentique de ces combats. On se contente de supposer qu'ils furent probablement organisés en mémoire de la victoire de Thémistocle (480 av. J.-C.) à Salamine, parce que, tandis que les soldats Athéniens marchaient vers l'ennemi sans montrer beaucoup d'enthousiasme, leur général aurait aperçu deux coqs qui se battaient. Les montrant à ses troupes il se serait écrié : "Alors que des animaux déploient un tel héroïsme, uniquement pour la gloire, il serait honteux que des hommes ne montrassent pas le même courage pour défendre leur foyer."

"C'est après ce fait, dit Elie, que le peuple athénien décida d'instituer des combats de coqs aux frais du public, car la vue des coqs aux prises doit produire le même effet moralisateur sur les descendants que sur les ancêtres."

Longtemps ces combats eurent lieu devant les premiers magistrats des villes et devant les juges.

Aujourd'hui, nos juges ont mission d'en rechercher et punir les organisateurs et les spectateurs. Ce doit être dur à certains d'entre eux, car j'en ai connu au moins deux qui étaient grands connaisseurs, grands pa-



rieurs et qu'on n'oubliait jamais d'inviter, en ayant soin de leur ménager un bon petit coin d'où ils pouvaient voir sans être vus.

\* \* \*

Le coq n'est pas un volatile intelligent, mais il est d'une grande bravoure; la vaillance et l'orgueil font de lui le plus endurant, le plus téméraire, le plus tenace des duellistes. La mort lui semble moins pénible que la survivance à la défaite. Peut-être n'avez-vous pas lu les beaux vers de Fabié sur un de ses déchus auquel la mort vient comme un baume sur la blessure... morale.

*Le coq avait le défaut grave  
De ne pas souffrir de rivaux;*

*Qui pleurait d'avoir trop vécu,  
Et, pour hâter sa mort trop lente,  
Je pressai sur lui la détente  
Et foudroyai ce roi vaincu.  
Le plomb fit jaillir sa cervelle,  
Un cri mourut dans son gosier,  
Et je crus voir que sa prunelle,  
En se fermant comme son aile,  
Clignait pour me remercier.  
Toute la ferme fut en fête:  
Le cadavre fut trouvé bon.  
Moi, je versai, baissant la tête,  
Deux pleurs sur ce coq assez bête  
Pour vouloir mourir en Caton.  
"Vous n'avez pas l'âme chrétienne;  
Vaincu, pourquoi vouloir mourir?  
L'existence vaut qu'on y tienne,  
Dit-on: et, quand elle est ancienne,*



*Les combattants sont apportés dans des sacs ou des paniers.*

*Il s'en allait par les hameaux,  
Dans le but d'y trouver un brave  
A qui l'on pût dire deux mots.*

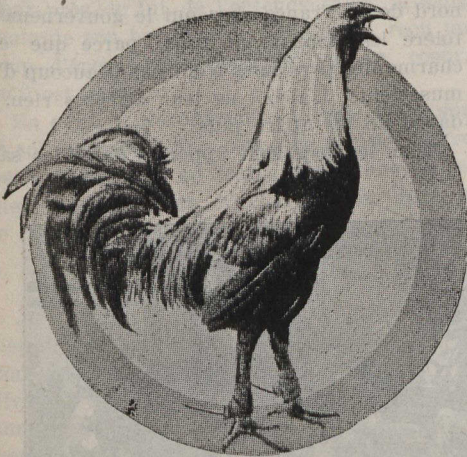
*Notre coq si fort bataille,  
Il montra tant de valeur folle,  
Que de sa vie, il le paya.  
Surpris enfin, au fond d'un bouge,  
A rosser le coq d'un fermier,  
Il laissa sous un froid acier  
Ses ergots et sa crête rouge,  
Ses éperons et son cimier.  
Il revint de cette aventure  
Noir de boue et de sang vermeil;  
Il se cacha loin du soleil,  
Refusa toute nourriture,  
Et ne chanta plus le réveil.  
J'entendis Achille, en sa tente,*

*La honte ne fait plus souffrir!..."  
Soit, j'y consens! basons la chaîne,  
Subissons la rougeur au front,  
Vivons, frères, malgré l'affront!...  
La lutte est loin d'être prochaine,  
Et nos ergots repousseront!  
En attendant, toi, je t'honore,  
O coq, emblème des aïeux!  
Toi qui, comme un clairon sonore,  
A la terre annonçait l'aurore,  
Ainsi que l'alouette, aux cieus.  
C'est comme toi que nos ancêtres,  
Par le sort trahis autrefois,  
Plutôt que de subir des maîtres,  
Sous l'ombrage profond des hêtres,  
S'en allaient mourir dans les bois.*

\* \* \*



Avant la guerre hispano-américaine, les combats de coqs étaient la *great attraction* des dimanches à Cuba. Ces massacres de gladiateurs en miniature étaient, dit un jour-



*Armé pour le combat.*

naliste américain, la grande occupation et, pour ainsi dire, la carrière des fils de famille désœuvrés. On reconnaissait leurs champions à la livrée des nègres qui les portaient. Les jours de grands combats, les poulaillers se pavoisaient. Tel poulailler portait la couleur orange rayée de noir, tel autre, la couleur vert pomme barrée de rose. Et en avant les paris ! On risquait des sommes énormes. Les grands vainqueurs étaient achetés à des prix fabuleux, et c'était un luxe aristocratique d'avoir une belle volière, comme on a, chez nous, une bonne écurie. Enfin, pour compléter la ressemblance, on voyait souvent des fortunes entières dévorées par cette ridicule manie.

Les combats de coqs ont généralement lieu dans des petits cirques, bâtis en planches, autour desquels s'élèvent, au rez-de-chaussée et au premier étage, un double rang de gradins en amphithéâtre. Ce champ clos s'appelle *cockpit* en Angleterre, et *valla de gallos* à la Havane. Le sol de l'arène est soigneusement foulé et couvert de sciure de bois ou de sable fin. On arme les champions d'éperons d'acier, sortes de grosses aiguilles recourbées légèrement, qu'on ajoute à l'ergot au moyen de petites lanières et de cordons en cuir ; on leur rogne la crête ; on

leur taille les plumes du cou, celles de la queue et les pennes des ailes, afin qu'ils offrent le moins de prise possible aux coups de l'adversaire ; on les excite à la lutte en leur faisant boire du vin. Tout est calculé, dans ces préparatifs, pour augmenter la cruauté du spectacle.

Il y a, pour ces coqs, plusieurs façons de combattre :

*Al cotejo*, au jugé, et cela lorsque les coqs sont armés de façon à équilibrer leurs forces ;

*Al peso*, au poids, lorsque les éperons des deux combattants sont égaux ;

*Tapadas*, à couvert, quand les coqs ne sont pas connus d'avance et sortent, dans l'arène même, d'une cage voilée ;

*De navajao cuchilla*, au couteau, lorsque la lame des éperons est affilée de façon à rendre la lutte particulièrement courte et meurtrière ;

*Al pico*, à coups de bec, quand le combat a lieu sans le secours d'armes accessoires.

Et, maintenant, voici les deux coqs en présence, bec à bec, tenus par leurs maîtres qui sont à genoux. Le signal n'est pas encore donné. Mais la foule est déjà secouée d'une passion folle. Les paris se croisent ; les cris, les appels, les menaces font rage. Enfin, le com-



*Prêt à entrer dans l'arène.*

bat commence. Après une minute d'attente, les coqs se cherchent et les ergots d'acier s'enfoncent dans les chairs et en sortent rouges de sang. Les champions se lancent l'un

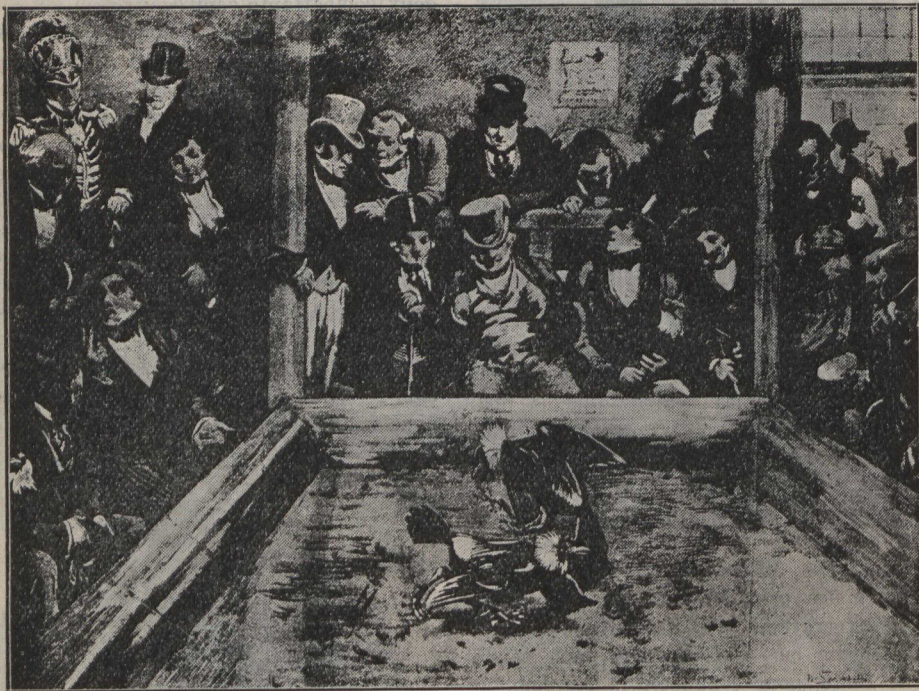


contre l'autre avec lourdeur, en louvoyant gauchement; les plumes volent et le sang coule. C'est alors une série de passes hideuses et comiques à la fois. Ils se piquent, s'arrachent les plumes et cherchent à grimper l'un sur l'autre. C'est un acharnement terrible dans des poursuites en demi-cercle, des retours en arrière, des frôlements continuels ou des corps à corps épouvantables de sauvagerie. Et ils frappent, frappent, de la tête et du bec, aveuglés par la rage et la douleur. Les chairs labourées, pantelantes,

\* \* \*

Il y a aussi cette description moins maquillée, moins *littéraire*, plus écoeurante par D'Urville, qui est allé voir comment "ça se passe" parmi les mineurs de charbon du nord de la France chez qui le gouvernement tolère les combats de coqs, parce que ces charmantes personnes n'ont pas beaucoup d'amusements. L'alcool ne leur dit plus rien, la danse ne les attire plus.

Donc les coqs sont apportés dans des sacs



*Combats de coqs à Londres en 1800 (Tableau de W. Small).*

ils ne sont plus bientôt que des masses informes se mouvant par soubresauts.

C'est du délire dans la foule de ceux qui ont escompté la victoire. A Cuba, cet événement est proclamé avec une grande solennité, car chaque poulailler engagé dans la lutte s'est mis sous la protection d'une jolie fille et porte ses couleurs. Les coqs combattent et meurent pour les femmes. Et c'est la reine du poulailler qui triomphe le plus de ces victoires, à l'occasion desquelles on donne de grandes fêtes.

et des paniers et le lâcher a lieu.

L'un, dit D'Urville, un coq superbe, camail rouge et or, haut sur pattes, fait luire ses éperons d'acier, aiguës comme des alènes. L'autre, plus petit, mais joliment râblé, oeil vif, bec pointu, barbillons et oreillons rutilants. Le grand l'observe d'abord, presque dédaigneux. C'est le petit qui attaque, hériqué, rageur. Ils foncent l'un sur l'autre, se frappant de grands coups de bec à la tête; se dressant, se griffant au poitrail; cela sans répit pendant quelques minutes. A un mo-



ment le petit faiblit, ne fait plus que se défendre, boîte et refuse le combat. L'autre le poursuit dans l'arène, le criblé de coups de bec, le plume, le piétine avec fureur.

Acculé dans un coin, la tête en sang, le petit fait face, s'enlève, pattes en avant. C'est le tour du grand de modérer sa charge. Tout près de lui, je l'entends râler, le sang coule de son bec. On me dit qu'il a reçu un coup d'éperon aux poumons, ou au coeur, qu'il est perdu.

En effet, il s'accroupit, allonge la tête sur le sol, insensible aux coups de bec de l'autre petit diable, qui se traînant sur une patte, blessé dans l'autre, s'acharnait encore sur le moribond.

\* \* \*

Je crois qu'il n'est plus un seul pays civilisé où ces combats soient tolérés. Mais partout des gens cherchent à éluder la loi, à se livrer à ce sport à l'insu des autorités. Pour une séance que la police empêche ou interrompt, il y en a cent qui suivent leur cours.

En France, voici que les "coqueleurs" ou éleveurs de coqs de combat, formés en association, sont résolus à plaider "le droit pour chacun d'organiser des combats de coqs". A ceux-là et à nos Canadiens qui pensent comme eux, et agiraient comme eux s'ils l'osaient, je conseille de lire ceci :

Les bêtes viennent, une fois de plus, de donner à l'homme une leçon de bon sens et de douceur. Un tigre et un taureau ayant été mis en présence, à Marseille, n'ont rien voulu savoir, et se sont refusés, malgré tou-

tes les invitations, à se faire le moindre mal. La fête a fini, comme il convenait, par une mêlée entre chrétiens. Ces nobles bêtes (je parle du tigre et du taureau) se sont évidemment dit qu'elles n'avaient aucune raison de s'en vouloir, et n'ont pas éprouvé le besoin de s'entr'égorger pour amuser d'autres animaux plus féroces qu'elles, et dont l'unique supériorité consiste à porter culottes. Ici, en effet, il n'y a pas à dire. C'est bien le seul plaisir cruel de voir couler le sang qui attroupe les spectateurs. Les combats de taureaux peuvent se défendre, parce que les toréadors y déploient leur courage et leur adresse; mais faire se ruer deux bêtes l'une contre l'autre tout simplement pour voir laquelle va souffrir le plus, c'est un spectacle que pour ma part je n'hésite pas à déclarer hideux et repoussant. Il ne repousse pourtant point nombre de chrétiens, dignes émules de ceux qui dressent des coqs pour s'arracher les yeux, et qui ont dû, enfants, être particulièrement récréés par l'agonie d'un chat ou les tortures d'un petit oiseau.

Je crois que si un couvreur annonçait qu'il va se précipiter, à telle heure et dans tel lieu, du haut du toit sur le pavé, il y aurait foule pour aller voir cela, et les femmes n'y manqueraient point. Il y a des moments où l'on est vraiment fier d'appartenir à l'humanité. Ni ce tigre ni ce taureau n'avaient le don de la parole; et cela est fort regrettable, car il eût été bien intéressant de les entendre exprimer leur pensée sur les vertus de l'être qui se prétend fait à l'image de Dieu.







COURRIER DE LA FAMILLE  
La mère. La Fille. L'Enfant  
par Tante Pierrette.

## Chapeaux contre Oiseaux



AIT-ON à quels chiffres s'élèvent les hécatombes d'oiseaux dont les plumes servent à orner les chapeaux de femmes? Une revue d'outre-mer va nous en donner une idée approximative, rien qu'approximative, car elle n'a pu, va sans dire, ne contrôler que quelques sources de renseignements.

A Paris seulement se consomment annuellement jusqu'à 40,000 hirondelles de mer. Un marchand de Londres a vendu, l'an dernier, 32,000 oiseaux-mouches, 80,000 oiseaux de mer et 800,000 paires d'ailes d'oiseaux de diverses espèces. On peut estimer à 500 millions le chiffre des oiseaux sacrifiés tous les ans, dans les pays civilisés, à la mode féminine.

Quel immense préjudice, s'écrie cette revue, pour l'agriculture dont ils sont les plus efficaces protecteurs! Certains pays sont presque complètement dépeuplés d'oiseaux qui leur sont spéciaux. Tels sont le canard du Labrador, le pigeon de l'île Maurice, le râle d'Auckland, l'étourneau de la Réunion, le bouvreuil des Açores et la mésange à tête blanche.

Pour que la plume conserve tout son éclat, il faut dépouiller les oiseaux vivants; à cet effet, on les capture avec des filets. On arrache la plume qu'on apporte sanglante chez le plumassier, où elle est aussitôt préparée. Les oiseaux ainsi torturés ne tardent pas à mourir dans de douloureuses convul-

sions. Il y a deux ou trois ans on avait annoncé que la reine d'Angleterre elle-même s'était mis à la tête d'une ligue qui devait prohiber des chapeaux de femme les ornements de plumes. L'idée était louable, certes! Il ne semble pas que la ligue en question ait eu un succès bien grand. Elle n'a pu triompher de ce tyran qu'est la Mode!

\* \* \*

Une dame anglaise, qui écrit sous le pseudonyme *Miss Chief*, a consacré de longues recherches à cette question. Je résume ici une partie d'un de ses articles. Il a été très remarqué; je l'ai vu cité ou commenté dans quatre ou cinq grands journaux américains.

Elle dit en substance qu'à notre époque où les chapeaux sont immenses et prodigieusement empanachés, il se fait une telle consommation de plumes et de dépouilles d'oi-



*Aigrettes et Garzettes*



seaux que nombre de naturalistes ont poussé des cris d'alarme, nous menaçant de la prompte disparition des plus intéressantes espèces de la gent allée. Or, on sait le rôle considérable que les oiseaux occupent dans la nature comme auxiliaires de l'homme dans sa lutte contre les insectes nuisibles. Aussi les gouvernements se sont eux-mêmes émus des hécatombes amenées par une mode effrénée et, en maints pays, des lois ont été édictées pour arrêter l'extermination des oiseaux recherchés pour la valeur de leur plumage.

En Angleterre, on a été plus loin, et il a été voté, par la Chambre des Lords, un *bill* qui tendrait à limiter les oiseaux d'ornement aux espèces qui se mangent et qui interdirait l'entrée dans le Royaume-Uni et la vente des plumes de toutes les espèces purement ornementales. Ce bill n'a pas encore été voté par la Chambre des Communes, et il semble en effet que la question est encore fort complexe. En tout cas, on croit que les craintes des amis des oiseaux sont un peu exagérées et que les dangers dont ils nous menacent sont encore problématiques.

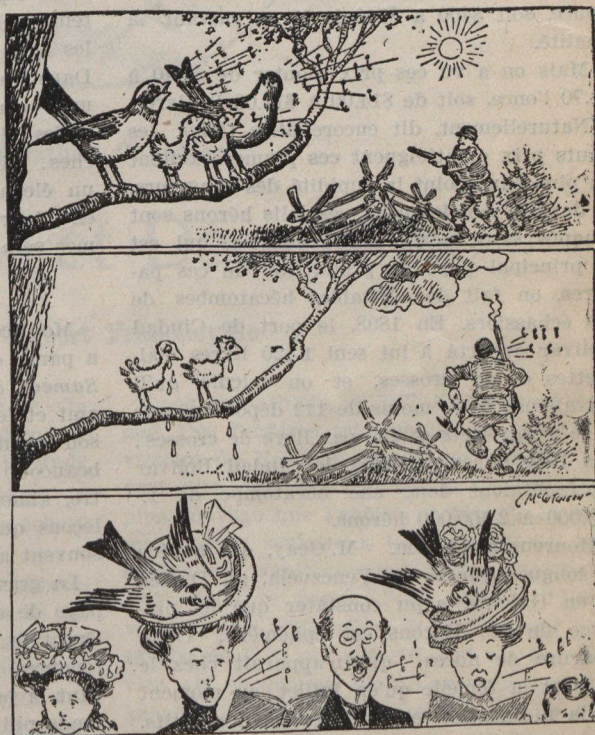
Il n'est pas douteux que certains oiseaux remplissent des fonctions tellement importantes dans l'organisation générale de notre planète par leur lutte incessante contre les insectes, nos plus terribles ennemis, qu'on ne saurait édicter de lois trop sévères pour empêcher leur destruction. N'est-ce pas lamentable de penser que l'on détruit ainsi chaque année des milliers d'hirondelles, les plus laborieux de nos auxiliaires, pour orner de leurs ailes élégantes des chapeaux féminins. Mais, fort heureusement, les oiseaux indispensables — nous ne disons pas utiles, car tous le sont — n'ont le plus souvent que d'humbles plumages que dédaigne la mode. Que l'autruche, le sacoar, les aigles et les vautours, les grands échassiers, fournissent à l'industrie leurs belles plumes, il n'y a cer-

tes là rien à redire, car l'exploitation de ces oiseaux ne fait courir aucun danger ni à l'économie générale, ni à ces espèces elles-mêmes; mais il faut évidemment une certaine mesure à cette exploitation.

\* \* \*

Un savant naturaliste parisien, le docteur Ménégaux faisait l'autre jour cette remarque:

“La mode, par son essence même, est



Gravure allégorique qui fait contre le massacre des oiseaux, aux Etats-Unis, ce qu'a accompli contre l'esclavage le livre: UNCLE TOM CABIN.

infiniment changeante, ses exigences affectent une certaine périodicité et provoquent de telles fluctuations dans les prix, que les dépouilles d'une espèce sont cotées tantôt à un prix très élevé, tantôt à un prix si bas que la chasse n'étant plus rémunératrice doit cesser d'elle-même. L'espèce a alors le temps de se reconstituer. C'est ce qui arrive pour les Oiseaux-Mouches, jadis tellement demandés pour le marché.”



Et plus loin: "En ce moment, par la vogue que la mode fournit à leurs plumes, le groupe d'oiseaux désignés sous le nom d'Aigrettes et de Garzettes a paru un des plus particulièrement menacés, et dans beaucoup de pays, entre autres dans nos possessions de l'Afrique Occidentale, on a strictement limité leur destruction.

Le prix des plumes des Aigrettes et des Garzettes est élevé ou modique selon que ces plumes sont plus ou moins à la mode.

Il a déjà été, au plus bas, de 40 à 55 cents l'once, soit \$400 à \$540 la livre, suivant la qualité.

Mais on a vu ces prix monter de \$1.40 à \$1.70 l'once, soit de \$14.00 à \$17.00 la livre.

Naturellement, dit encore *Miss Chief*, les hauts prix qu'atteignent ces plumes excitent au plus haut point la cupidité des chasseurs, et dans le monde entier ces jolis hérons sont traqués sans merci. Au Venezuela, qui est le principal pays de production de ces parures, on fait de véritables hécatombes de ces échassiers. En 1898, le port de Ciudad Bolivar exporta à lui seul 1,420 livres d'aigrettes et de crosses, et on calcule qu'il n'avait pas fallu moins de 112 dépouilles par livre d'aigrettes et 435 par livre de crosses! Les 1420 livres exportés de Ciudad Bolivar représentaient donc une hécatombe de 1,500,000 à 2,500,000 hérons.

Heureusement non. "M. Geay, qui a vécu de longues années au Venezuela, au Darien et en Guyane, a pu constater que le plumage de ces Hérons est éphémère. Cette "parure de noces" qui n'apparaît chez le mâle et la femelle qu'en juillet, au moment de la nidification et de l'élevage des petits,

a déjà fini de tomber en octobre. Au moment de la mue on voit ces élégantes plumes disséminées çà et là en grand nombre sur les buissons et au pied des arbres qui avoisinent les lagunes et les petits cours d'eau, où ces animaux pêchent quotidiennement et qui sont situés souvent très loin de leurs héronnières. Les indigènes recueillent par livres ces plumes, qui, sans cela, seraient perdues et les livrent au commerce, par conséquent sans porter aucun préjudice aux deux espèces. Quand elles sont ramassées à temps, elles sont, d'après M. Geay, aussi belles que celles provenant de l'animal tué. Dans aucun cas, on ne les arrache à l'animal vivant."

Ces oiseaux ne sont pas du tout farouches. Si on les domestiquait et en faisait un élevage rationnel, comme pour l'autruche, la récolte, sans massacre, de leurs plumes serait payante et peu onéreuse.

\* \* \*

Mon confrère et collègue Mistigris nous a parlé, dans un récent *Carnet Editorial* du *Samedi*, du regretté Angell qui fut le grand ami et le grand protecteur des bêtes. Dans son journal *Dumb Animals*, Angell se servait beaucoup de la gravure pour faire connaître, aimer et admirer les bêtes. Grâce aux leçons que comporte l'image, il réussit très souvent aussi à supprimer des abus.

La gravure que j'ai placée dans la seconde page de cet article est une de celles qui parlèrent le plus aux yeux et aux cœurs des femmes. Elle fit grand bruit et, certes, elle vaut la peine qu'on en étudie de près la profonde philosophie de pitié qui s'en dégage.







## Marathon Canadien

# Grandeur et Décadence

Par Robert Francheville

**Q**UEL magnifique athlète c'était! On croyait voir Hercule ou Apollon en chair et en os, courant dans le stade olympique. Il avait la force, la grâce, la souplesse et la majesté d'un jeune dieu échappé de la mythologie.

Trente mille jumelles de tous calibres, trois mille monocles, six mille paires de lunettes, quinze mille faces à main, soixante mille lorgnons et douze mille appareils photographiques étaient avidement braqués sur le héros, un peu intimidé de se voir ainsi épluché. Pas un poil de ses tibias ne pouvait passer inaperçu.

Une fois chronométré et congratulé sous l'oeil du cinématographe, par les juges, à l'arrivée, on lui jeta sur les épaules une espèce de peignoir de bain qu'il drapa instinctivement à l'antique.

Puis, il s'en alla d'un pas noble et rythmique sabler un verre de champagne qui ne pouvait arriver mieux.

Ceux qui désirent dans un Marathon la fidèle reproduction de ce qui se faisait jadis, souffrirent un peu de ces airs modernes joués par une fanfare et de tant d'autres vulgarités de notre époque.

Donc, cet athlète, ce Bill Noggs avait gagné. Des fanfares triomphales saluèrent la victoire du Nouveau Monde sur l'ancien. A vrai dire, le "Nouveau-Monde" n'est pas plus nouveau que l'ancien, il date de la même époque; seulement, les hommes, qui subordonnent vaniteusement toutes choses à leurs faits et gestes, l'ont appelé "Nouveau" parce qu'ils n'ont su le découvrir que tardivement, et cet adjectif, qui n'a l'air de rien, est en quelque sorte l'aveu de leur cagnardise... Mais soyez certains que le Canada existait déjà aux temps fabuleux des athlètes les plus olympiques.

Or, aux mâles accents de la fanfare, les ombrelles et les chapeaux melons ondulèrent plus que jamais sur les gradins et la Renommée aux cent bouches fit voltiger, autour du stade enfiévré, le nom désormais glorieux de Bill Noggs.

Hélas! où ce fut déplorable surtout, à leur point de vue, c'est bien à la distribution des prix, qui eut lieu le surlendemain... Là, il y eut de quoi s'arracher les cheveux et se rouler dans la poussière en hurlant de désespoir!

Car tous les jeunes et beaux athlètes qui,



à peine vêtus, rivalisaient naguère de force ou d'agilité, avaient troqué leurs maillots olympiques contre des habits outrageusement modernes, qui ne permettaient plus au-



cune illusion : tous, y compris, Bill Noggs, étaient en redingote.

Le coureur du Marathon, en redingote, concevez-vous cette chose abominable ! Certes, le clan des hellénistes ne pouvait guère exiger qu'il s'amenât nu comme du temps de Thémistocles ; cela eût semblé choquant et *shocking*, parce que la civilisation a fait des progrès depuis trois mille ans, et surtout parce que si l'on ne portait pas de vêtements, un savetier risquerait d'être plus décoratif qu'un financier, ce qui serait contraire à l'ordre social. Mais, franchement, Bill Noggs en redingote, me parut une monstrueuse anomalie, et cela me fit grincer des dents ; j'eusse de bon coeur donné dix sous pour qu'il fût seulement en chlamyde, voire même en simple peignoir de bain.

Mais trêve de récriminations. Il monta sur l'estrade pour recevoir les prix qui lui étaient décernés. Et il tenait son parapluie sous son bras...

Jadis, ses prédécesseurs, vêtus de pourpre et une palme à la main, se rendaient processionnellement au théâtre : des chœurs de jeunes vierges y chantaient un hymne d'Archiloque au son des flûtes et des cithares, puis on couronnait les triomphateurs avec une couronne d'olivier sauvage cueillie près du temple de Jupiter... C'était le bon temps !

Voici les prix qui furent attribués à Bill Noggs :

Pas de couronne d'olivier sauvage (il s'en fichait un peu des couronnes, il n'en voulait

même pas à son enterrement !) Mais une statuette en simili-bronze, un service à café, un vase de Sèvres, offert au roi de Grèce par le Président de la République Française et reflé par le roi de Grèce au vainqueur de la course de Marathon, une armoire à glace, un phonographe, une caisse de vermouth et une douzaine de petites cuillères.

Bill Noggs emporta, avec une satisfaction non dissimulée, tout ce bric à brac ridicule et dépoétisant. Il avait raison, décidément, d'avoir mis sa redingote et pris son parapluie : c'était bien l'accoutrement qu'exigeaient le phonographe et les petites cuillères, et si cela cadrait mal avec l'enthousiasme des jeux olympiques tels que nous les rêvions, cela s'accordait à merveille avec le style pompier de cette cérémonie qui clôturait banalement un banal meeting sportif.

\* \* \*

Le vainqueur s'en retourna au Canada, où il connut tous les enivrements de la gloire, les réceptions, les ovations, les vins d'honneurs et la chaleur communicative des banquets.

Le Canada tout entier était fier de ce magnifique athlète, aux lignes impeccables, qui ressuscitait inconsciemment la beauté anti-



que, et qui ressemblait à une statue de Phidias taillée en plein marbre de Paros. Que fit le Canada, pour lui témoigner son admiration et sa reconnaissance ?



Il lui accorda une place éminente et lucrative que convoitaient deux cents cinquante fils à papa, vigoureusement pistonnés. Il le nomma fonctionnaire au ministère de l'Intérieur.

Or, cet été, passant par hasard à Ottawa, j'ai voulu revoir Bill Noggs, le jeune dieu échappé de la Mythologie, que j'avais vu courir à Athènes, dans le stade olympique.

Je n'ai plus trouvé qu'un être falot et déprimé, courbé à perpétuité sur sa tâche de plumitif. Il avait des lunettes, un rond-de-cuir, des manches de lustrines et une calotte grecque; hélas! il n'avait plus que cela de grec! Il m'a dit avec un pâle sourire:

—Je ne cours plus; à présent, je suis un

homme arrivé! D'ailleurs, je n'ai pas le temps, et puis je vous avoue que ça me dit plus rien!

...Alors—vous me croirez si vous voulez—je me suis mis à pleurer. Oui, à la vue de cette force et cette jeunesse naguère triomphales, et désormais gâchées par l'absurdité de la vie, j'ai pleuré de colère, comme en face d'un acte de vandalisme irréparable.

—Qu'est-ce que vous avez? m'a-t-il demandé. Vous souffrez?

J'ai répondu entre deux sanglots:

—Les dieux son morts!... Ils sont morts parce qu'on les tue!

Bill Noggs n'a pas compris. Il a cru que j'étais fou...

## L'Exquise Semeuse

Amie, avez-vous vu des fruits de violettes?  
Comme une chevelure aux épaisses bouclettes,  
Maintenant que les fleurs sont bien loin, relevez  
Les feuilles que durcit juillet. Et vous trouvez,  
(Oh! la fleur fut modeste et le fruit semble austère)  
Sous les feuilles, dans la poussière, près de terre,  
Des globes réguliers, mignons et délicats,  
De nuance brun-clair, mauve-gris et lilas,  
Les grainettes avec grand soin y sont rangées,  
Ces boules que voilà, finement ouvragées,  
Faites-les, mon amie, éclater dans vos mains,  
Puis, suivez-moi partout, et, sur tous mes chemins,  
Aux quatre coins du ciel, dispersant les grainettes,  
Semeuse exquise, allez semant des violettes.

Emile HINZELIN.





Le directeur des travaux municipaux de Paris dit que, du 3 au 7 février dernier, il était passé, de trois à sept heures du soir, 6,530 véhicules à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, au lieu de 1,435 en 1881; au carrefour des rues Royale et Saint-Honoré 9,890, au lieu de 2,118; au carrefour Drouot 8,201, au lieu de 3,829. Cela donne une idée de ce que devient le problème de la circulation dans les grandes cités.

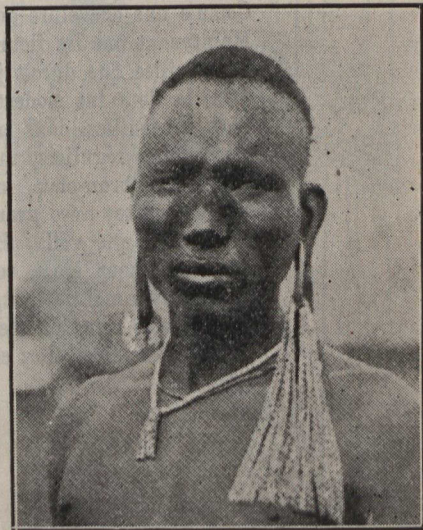


Coiffure d'une Chinoise de très haut rang.

Dans le *Matin* de Paris, je lisais il y a quelques jours: "Un gros événement: la cinématographie en couleurs naturelles est trouvée. On peut cinématographier désormais non seulement les contours et les mouvements des objets, mais aussi leurs couleurs vraies, leurs tons, demi-tons et nuances les plus diverses. Cette cinématographie nouvelle produit un effet saisissant. L'invention est d'un Anglais, M. Albert Smith. Mercredi, salle des Ingénieurs civils, M. Smith a fait la démonstration de son invention. Il a montré des scènes de Brighton, de Dieppe, de Paris, prises la veille et l'avant-veille, avec

la reproduction exacte des couleurs locales obtenues par cinématographie directe et non par coloriage. L'impression générale a été que le nouveau procédé constituait une révolution."

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Châteaubriand nous apprend qu'étant en 1779, au collège de Dol, il fut, à l'âge de 11 ans, surpris par le préfet des études au moment où, descendu précipitamment d'un arbre, il venait d'écraser un nid de pie: "Allons, monsieur, lui dit le préfet, vous aurez le fouet." Châteaubriand ajoute "qu'ayant cherché, "mais en vain, à obtenir son pardon, il opposa une résistance énergique à l'application du châtiment, mais qu'encore bien qu'il se fût retranché derrière un lit, il reçut des "coups de férule."



Indigène d'une région africaine où la mode est d'avoir l'oreille allongée par des pendants d'oreille très lourds.



**Le Même Vieux  
Toast avec...**



**Le Même Vieux  
Whisky : Dewar**





Prof.

**LAVOIE**

FABRICANT  
EXPERT DE  
PERRUQUES  
ET TOUPETS  
POUR DAMES  
ET  
MESSIEURS

Maison  
fondée en  
1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

**Assortiment complet de Tresses en Che-  
veux, Naturels, Accessoires de Coiffu-  
re, Peignes et Ornaments en Tous  
Genres pour Cheveux.**

*Importation directe de Paris, Londres, New-York*

**No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST  
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.**

Quelques jours plus tôt, le *N.-Y. Herald* annonçait que "les dramaturges les plus en vue: Rostand, Richepin, Capus, Paul Hervieu, Henri Lavedan et plusieurs autres presque tous académiciens, ont entrepris d'écrire des pièces nouveau genre. Autrement dit, ils se sont engagés par contrat, avec la maison Pathé et Frères, à écrire des pièces pour le théâtre cinématographique. Et, ces pièces, écrites spécialement en vue de ce nouveau genre de spectacle qui fait fureur, seront interprétées par des artistes tels que Sarah Bernhardt, Rejane, Le Bargy, Mounet Sully, de Féraudy, et autres célébrités de la scène française."



*Mme Delait, la femme à barbe, et son mari  
allant faire visite à l'empereur d'Allemagne.*

**W. LEGAULT**

HORLOGER,  
BIJOUTIER  
—ET—  
OPTICIEN



Tient un stock des  
plus variés et des plus  
modernes.

Toutes réparations;  
celle des montres est  
une spécialité de l'éta-

blissement.

Le Département d'Optique est  
complet, up-to-date et d'après les  
procèdes et formules basés sur l'ex-  
périence.

**PRIX MODERES.**

**626, Parc Lafontaine, - Montréal.**

Un astronome s'est occupé de connaître la température de la lune. Il y fait terriblement chaud, s'il faut l'en croire. La surface non abritée de l'astre des nuits a la température de l'eau bouillante. On ne trouve une température supportable que dans les latitudes polaires, encore la vie n'y serait-elle guère agréable; les nuits étaient marquées par des froids de 200 degrés Réaumur au-dessous de zéro.



Un chirurgien éminent, le professeur Garré, de Breslau, vient de tenter et de réussir une opération vraiment extraordinaire. A une petite fille de six ans, Léna Wolff, complètement idiote, il a rendu l'intelligence. Ce miracle de la science a été opéré en greffant la glande typhoïde de la mère sur la glande pancréatique de l'enfant. Depuis longtemps, le professeur soutenait cette théorie que les sécrétions pancréatiques ont une influence décisive sur le plus ou moins de richesse et d'activité du sang cérébral. Il a saisi sans hésiter, l'occasion qui s'offrait d'en démontrer le bien-fondé par la pratique. Et, comme on le voit, il y a brillamment réussi.

Le singe est le seul animal qui manifeste sa colère en baillant.



Imprimerie Le Samedi



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties  
**Institut Dentaire Franco-Americaln,** (Incorporé)  
 162, St-Denis, Montréal.

## LES PILULES PERSANES



ont subi victorieusement l'épreuve du temps. Lorsqu'elles ont été employées d'une manière sui-

vie, elles ont toujours donné des résultats satisfaisants. Elles..:

**Forment la taille,  
 Raffermissent les chairs,  
 Developpent le buste...**

corrigeant ainsi les caprices de la nature.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00

**Societe des Produits Persans**

Boite Postale 1031, Dept. A., Montréal.

**EN VOYAGE.** Il est agréable de retrouver  
 cette délicieuse eau de table

**White Rock**

qui n'a pas son égale.

Pure,  
 Rafrachissante,  
 Hygiénique

F. X. ST-CHARLES & CIE, LTEE, AGENTS, MONTREAL



# Avez-vous vu le Samedi dans sa nouvelle toilette ?

---

---

## Rien de plus gracieux et de plus pimpant !

Mais ce n'est pas tout : trois autres améliorations lui sont apportées qui le rendront le favori des familles :

1o Dans chaque numéro, on trouve, maintenant deux grandes pages de petits romans amoureux ou humoristiques ;

2o Chaque numéro contient une colonne, et, parfois deux, de recettes et conseils choisis ;

3o Tante Pierrette invite lecteurs et lectrices à lui poser des questions auxquelles elle répondra dans les pages féminines.



Voilà qui va ajouter un charme nouveau à ce journal déjà si populaire et vous devriez vous en faire réserver un exemplaire, chaque semaine.